Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- [ ] Coloured covers/ Couverture de couleur
- [ ] Covers damaged/ Couverture endommagée
- [ ] Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- [ ] Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- [x] Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- [ ] Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- [ ] Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- [ ] Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- [ ] Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- [ ] Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- [ ] Additional comments:/ Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- [ ] Coloured pages/ Pages de couleur
- [ ] Pages damaged/ Pages endommagées
- [ ] Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- [x] Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- [ ] Pages detached/ Pages détachées
- [x] Showthrough/ Transparence
- [ ] Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- [ ] Continuous pagination/ Pagination continue
- [ ] Includes index(es)/ Comprend un (des) index

Title on header taken from:/ Le titre de l'en-tête provient:

- [ ] Title page of issue/ Page de titre de la livraison
- [ ] Caption of issue/ Titre de départ de la livraison
- [ ] Masthead/ Générique (périodiques) de la livraison

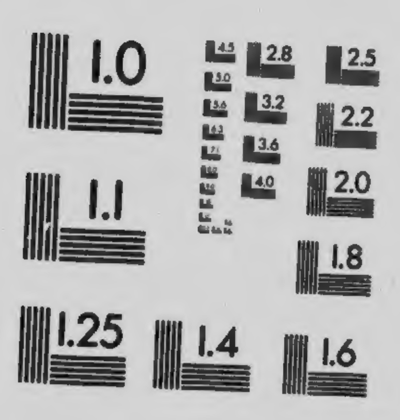
This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

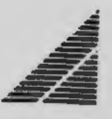
10X		14X		18X		22X		26X		30X	
	12X		16X		20X		24X		28X		32X

(The check mark in the reduction scale is placed just left of 24X.)

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

Fr. MARIE-VICTORIN, des E. C.

Croquis Laurentiens

Illustrations d'Edmond-J. Massicotte

et

Préface d'Ernest Bilodeau

MONTRÉAL.
44, RUE CÔTÉ, 4
1920

A MON PÈRE,

LE MEILLEUR DES PÈRES.

Fr M.-V.

Nihil obstat :

Marianopolis, 10 mai 1920,

E. Hébert, censor librorum

Permis d'imprimer :

Montréal, le 14 mai 1920,

F.-X. DeLaDurantaye, v. g.

PRÉFACE

*N'est-ce pas de votre part, mon cher Frère Marie-Victorin, une bien grande imprudence que d'avoir confié au trépidant journaliste que je suis, esclave attaché à la meule du fait-divers et de l'actualité politique, la tâche infiniment honorable de présenter votre nouveau recueil à des lecteurs enchantés d'avance, et impatients de goûter les mets savoureux qu'ils savent bien les attendre à votre table ? Quelle distance énorme entre vos travaux et ma besogne, entre ces «*Croquis*» ensoleillés autant par les reflets de votre âme, que par ceux des belles scènes canadiennes que vous avez arrêtées en leur course fugitive et fixées en votre livre, telles les plantes utiles et les fleurs odorantes dont vous avez rempli en même temps votre herbier de botaniste ! Que voulez-vous qu'en dise de congru le pauvre écho des chicanes parlementaires à qui vous vous êtes si imprudemment adressé ? Une chose, il est vrai, me rassure et m'affermit un peu, c'est que je vois bien que vous avez voulu suivre, en cela aussi, l'exemple du Divin Pèlerin de Judée, et vous pencher de préférence vers le plus pauvre et le plus dépourvu, afin que l'honneur en fût pour lui plus grand et plus inestimable. C'est dans cette pensée que j'ai acquiescé à votre désir et promis de dire deux mots à votre lecteur, avant qu'il pénétrât dans le palais enchanté que vous lui avez préparé. Dans cette pensée, mais dans une autre aussi, il faut bien que je le dise : c'est qu'à travers votre personnalité, si hautement estimée déjà, d'écrivain patriote et disert, et de savant penché sur l'âme mystérieuse de la nature, j'ai toujours voulu voir d'abord, quant à moi, le frère cadet brillant et favorisé, dont l'aîné suit avec un secret orgueil et une*

chaude affection la carrière et les succès, ayant toujours envie de s'écrier : « Celui-là est mon frère bien-aimé... » car ne le sommes-nous pas en effet, pour avoir vécu dans le même décor nos premières années d'adolescence studieuse, pour avoir puisé les premiers préceptes et les premières notions au sein généreux de la même Alma Mater ?

Vous me l'avez, du reste, rappelé d'un mot qui a ébranlé au fond de mon être tout un monde de souvenirs. « Je suis arrivé juste après votre départ, m'avez-vous écrit, dans les classes de notre chère Académie Commerciale de Québec, où votre souvenir flottait encore dans bien des cœurs amis.»

Ah ! les bons professeurs et les excellents camarades ! Je m'en doute bien, franchement, qu'ils n'avaient pas dû oublier si vite l'étrange « homme d'affaires » en élaboration,—on est censé l'être, dans un collège commercial—que j'étais, alors comme aujourd'hui. Je vous ai revécues, heures de lancinante torture passées devant le sphinx implacable et divers des problèmes arithmétiques, des fantaisistes transactions imaginées par l'auteur du « Manuel de tenue des livres », des angles aigus ou obtus, du mesurage des surfaces, et des rébarbatifs hiéroglyphes de la science algébrique ! Cet âge est sans pitié, je veux bien le croire, mais n'est-il pas aussi sans joie ? Il l'eût été pour moi si le programme des études n'eût heureusement apporté une reposante variété au cauchemar mathématique, et si l'enseignement religieux ou la leçon de français ne fussent venus à propos reposer ma pauvre tête du douloureux vertige que lui infligeaient tous ces oiseaux barbares échappés de leur cage pour la persécuter. Mais il y avait autre chose encore, un livre plus grand et plus beau que tous ces amas de papier noirci : je veux parler de l'admirable paysage québécois, dont je suivais par les hautes fenêtres les changements successifs d'aspect. Qu'ils fussent rudes et caressants, selon la saison, ma mélan-

colie d'enfant déraciné de son lointain village leur ajoutait souvent une tristesse latente et monotone comme les jours de pluie et de vent nord-est, qui montent du Golfe pour pleurer et s'écraser en hurlant sur les contre-forts du Cap Diamant. J'ai encore dans les yeux, aussi, l'horizon tendre de mai sur la vallée de la rivière Saint-Charles, avec les champs et les bosquets de Charlesbourg et de la côte de Beaupré, cette dernière reflétée dans les eaux calmes du vaste Saint-Laurent qui semble emporter dans son cours, vers quelque mystérieuse et solennelle destinée, le vaisseau allongé de l'Ile d'Orléans. L'air printanier entrait dans la classe murmurante, la voix du professeur alternait avec celle d'un élève au tableau noir, et le soleil se jouait dans la vitre d'une image pieuse ou dans celle de l'armoire aux instruments de physique dont les noms trottent encore confusément en ma mémoire. Au dehors, un tombereau passait lourdement dans le silence de la rue tranquille, que ne troublait pas le roulement de ferrailles du tramway, encore inconnu à cette époque dans la cité québécoise.

Puis la voix d'un camarade s'élevait soudain, prononçant les courtes formules de prière qui marquent chacune des heures de la journée, pour les fils et les enfants de saint Jean-Baptiste de la Salle : « Souvenons-nous que nous sommes en la sainte présence de Dieu: Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, ainsi soit-il.

« Bénis soient le jour et l'heure de la naissance, de la mort et de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« Mon Dieu, je vous donne mon cœur, faites-moi la grâce de passer cette heure et le reste de ce jour dans votre saint amour et sans vous offenser.»

Et pour peu que la leçon suivante, car la prière marquait la transition entre deux sujets d'étude, portât sur l'histoire du Canada et les premiers temps de la Nouvelle-France, il semblait que c'était hier encore que la première moisson avait mûri, sous le regard ému de Louis Hébert et de Mon-

sieur de Champlain regardant la première pièce de blé, qui tranchait comme un manteau d'or sur le vert sombre de la forêt millénaire. Au loin, en bas du rocher sourcilleux où tonnerait plus tard le canon de Frontenac, Monseigneur de Montmorency-Laval s'embarquait dans un fragile canot, avec deux guides au teint cuivré, pour aller faire sa visite pastorale en quelque lointaine et hardie bourgade jetée sur la rive du fleuve, chemin humide et mouvant par lequel seul on pouvait atteindre les établissements des Trois-Rivières et de Ville-Marie. Comment ne pas évoquer, à Québec,

Tout ce monde de gloire où vivaient nos aïeux

dont a parlé notre poète Crémazie. Pour moi, je remercierai toujours la bonne Providence de ce que ç'ait été dans l'ambiance émouvante et recueillie du vieux Québec qu'il me fut donné de vivre des heures de jeunesse laborieuse, pensive et sagement réglementée, selon la paternelle prévoyance du Fondateur de l'Institut des Freres des Écoles Chrétiennes, à qui cet autre barde de notre race, Fréchette, a adressé l'hommage admiratif dont le temps n'a fait qu'affermir la vérité :

Tu fis l'Humanité meilleure, et c'est pourquoi
Devant leurs monuments dont le faste émerveille,
J'ai salué du front Bonaparte et Corneille,
Et plié le genou devant ton bronze, à toi !

***

Vous êtes passé à l'Académie, *mon cher Frère, et je ne vous y ai point rencontré. Nos deux routes devaient s'écarter pendant plus de vingt ans, avant de se retrouver et de nous réunir fraternellement.*

Mais j'imagine qu'en vous y accueillant à la suite de mon départ, les bons Frères professeurs ont dû sourire avec un peu de malice rétrospective à mon adresse, en voyant le fier rival en belles-lettres et jeux littéraires que j'eusse eu là si vous n'aviez eu la charité—qui vous caractérise si bien—d'attendre mon départ pour entrer en scène.

Vos premières années ont été marquées, je crois, de longs et fréquents séjours dans cette admirable région des Bois-Francs, pays des coteaux d'érable et des petites rivières capricieuses, pays que nous avons failli perdre, mais qu'une phalange de vigoureux colons—votre aïeul maternel fut un de ces pionniers—a reconquis à la race.

*Nous avons appris par votre savoureux recueil précédent, celui des « *Récits laurentiens,* » quelle impression décisive et profonde ont laissée en vous ces jours d'enfance vécus au sein de la forte et harmonieuse nature laurentienne. Elle devait vous inspirer plus tard des pages émues et chantantes, où un sens assuré de la Nature éternelle se mêle et se confond avec un amour clairvoyant du rameau français solidement planté dans le sol d'Amérique et arrosé du sang d'innombrables héros. Ce sol, au surplus, vous l'aimez d'une affection filiale autant qu'avertie, et vous nous en présentez avec une science affectueuse et très sûre tous les traits et toute la physionomie, depuis les nobles montagnes «montérégiennes,» selon l'excellente étiquette que vous leur attachez, jusqu'aux forêts, aux rivières, aux plantes, vos chères végétations laurentiennes auxquelles vous avez fait dans votre cœur une place si large que l'on se prend à craindre qu'elles n'envahissent la totalité de ce sol fécond et tendre, et qu'il ne nous reste plus qu'un savant botaniste à la place de l'écrivain délicat et pensif, du peintre précis des vieilles choses et des bonnes gens de chez nous ; du vieux Longueuil, par exemple, « Longueuil sous-bois, Longueuil-des-barons », auquel vous avez consacré ici même des pages remplies d'une si vivante évocation du passé glorieux qui s'y déroula. Voire, si déjà ce malheur s'était produit, que vous nous ayez délaissés pour ne vous pencher plus que sur vos chers herbiers, qui nous aurait jamais décrit l'âme droite et simple, et la vie attachante de vos « Madelinots » de ces insulaires encore si ignorés et que vous avez lancés en notre cœur, où nous les avons accueil-*

lis à jamais, un peu confus d'y avoir mis tant de temps. Comment oublier jamais ces pages qu'inspire l'immense majesté de la mer et du couchant du jour, où vous avez placé le dialogue si humain du fils du pêcheur annonçant à son père l'intention qu'il a de fonder à son tour un foyer. On rentre lentement au port, à la fin d'un beau jour, le poisson amassé au fond de la barque, et le fils s'enhardit à entamer le sujet, d'une voix que l'on devine gênée et un peu tremblante :

—Papa, quand la pêche sera finie, je voudrais demander Aubéline à Alphé. J'ai bien travaillé, hé! depuis sept ans? Qu'est-ce que vous pensez de ça?

—Suis ton goût, mon garçon, c'est une bonne fille.

Et voilà la noce décidée, dans ce décor dont votre plume seule pouvait fournir la peinture véridique et attachante que vous nous en donnez. A cette noce patriarcale et chrétienne, je suis sûr que l'on chantera plus d'une fois la romance mélancolique d'Évangéline, dont vous avez recueilli là-bas les mots simples et attendrissants :

Qu'ils étaient beaux, les jours de notre enfance
Cher Gabriel, au pays de Grand-Pré,
Car là régnaient la paix et l'innocence
Le tendre amour et la franche gaieté,
Évangéline! Évangéline!
Tout chante ici ton noble nom
Dans le vallon, sur la colline
L'écho répète et nous répond :
Évangéline! Évangéline!

***

Mais j'ai assez gâté le plaisir du lecteur, qui frémit depuis longtemps d'impatience, le pied sur le seuil de la demeure enchantée que vous avez édifiée à son intention. Aussi bien est-on tenté irrésistiblement de tout citer, une fois qu'on a lu telle ou telle des pages nouvelles que vous avez tracées ici à la gloire et à l'amour de la patrie laurentienne, et qui parlent surtout de lieux peu fréquentés et mal connus, de notre

immense territoire. Car c'est bien votre coquetterie que de nous conduire de préférence en des endroits presque vierges encore de l'indiscret regard du touriste. Botaniste d'instinct, je trouve que vous l'êtes jusque dans ce penchant à vous éloigner des routes banales et des sentiers battus, pour aller découvrir les plantes les plus rares, ou, «les orchidées pourpres, les asters couleur de ciel, les étoiles d'or des hudsonias, la grâce liliale et souple des fines linaigrettes» trouvées, par vous, je crois, aux dunes sauvages de la Madeleine. Mais voilà que je vous cite encore, malgré la défense que je m'en étais faite. C'est bien votre faute, cependant! Vous mettez à comprendre et à aimer la nature—l'humaine comme la végétale—tant d'art affectueux et clairvoyant, que l'on ne sait plus qui l'on aime davantage en vous, de l'écrivain, de l'artiste ou du savant. Pour ma part, je les unis tous les trois dans un sentiment que je ne vous dirai pas, mais que je sais bien être partagé par tous vos lecteurs, nombreux comme ces sables vierges «tout damasquinés par le pied trine des alouettes, qu'effacera bientôt le flot de la marée, d'un revers de lame, comme la vague du temps effacera la trace menue de notre passage sur la dune aride de la vie, pauvres alouettes humaines que nous sommes...»

Eh oui! «Nous passons comme une ombre vaine», et le vieux cantique a raison. Mais ce n'en est pas une de nous attrister, vous en donnez vous-même l'exemple, et je crois que le passage cité est la seule note un peu mélancolique trouvée en toute votre œuvre. Plutôt regardez-vous la vie comme nos fleurs, nos plantes, nos arbres : avec une douce et affectueuse sérénité, qui se répand autour de vous comme un baume et fait du bien à l'âme de qui vous approche ou vous lit. Et l'on éprouve en vous quittant que l'on aime davantage encore le cher Canada, que tant d'autres dédaignent parce qu'ils ne l'ont pas, comme vous, regardé attentivement et avec des

yeux de fils contemplant tendrement le visage de sa mère. Vous le faites se dérouler sous nos regards, comme autrefois les forêts et les fleuves immenses du Nouveau Continent passaient devant les yeux émerveillés des Joliette, des La Salle, des Marquette, pour ne nommer que ceux-là. Ils furent les premiers découvreurs de la beauté cachée de l'Amérique endormie au fond de ses bois illimités. Leur race n'est pas éteinte, mon cher Frère et ami, et leurs grandes ombres doivent saluer en vous, lorsque vous promenez vos pensives rêveries sous les ormes majestueux de votre cher Longueuil, un digne continuateur de leur lignée, et je sais qu'ils vous proclament, avec une fierté attendrie, un haut et noble Découvreur aussi de la Beauté infinie du pays laurentien.

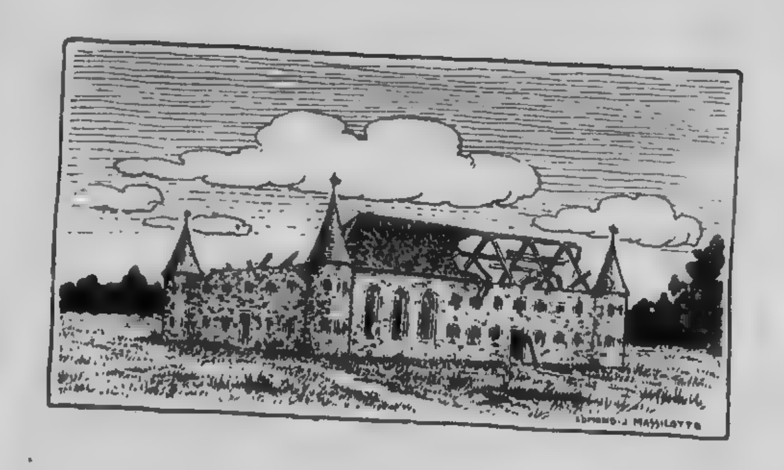
A Ottawa,

En la Semaine sainte de 1920.

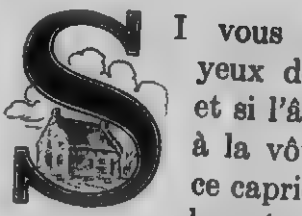
ERNEST BILODEAU.



LONGUEUIL



LE VIEUX LONGUEUIL



I vous aimez à vous caresser les yeux des nuances fanées du passé, et si l'âme des choses révolues parle à la vôtre, hâtez-vous de contenter ce caprice d'un autre âge avant que, happées par les concasseurs, les dernières pierres des dernières vieilles maisons n'aillent se résoudre en macadam pour les pneus des autos.

Le vieux Longueuil s'en va, comme le vieux Montréal et le vieux Partout. C'est fatal, et c'est vaine besogne de vouloir, avec un fétu, enrayer la roue du temps !

Le vieux Longueuil s'en va ! Les quelques rues anciennes qui serpentaient encore se redressent et s'élargissent. Des cubes de brique rouge s'insèrent sournoisement entre les robustes constructions d'autrefois, bonnes vieilles et patriarcales demeures, faites de la pierre des champs, coiffées de toits français, aux murs percés d'ouvertures cintrées qui sont comme un dernier souvenir de la rosace morte.

Nos vieilles maisons portent alertement, sur leurs flancs de caillou, la patine ambrée d'un siècle qui a vieilli tant de choses. Nos vieilles maisons ont de vieux volets à plein bois, tenus ouverts par des esses rouillées que les gamins font tourner en passant. Nos vieilles maisons ont des marteaux historiés, incrustés dans le chêne indestructible de la porte.

Nos vieilles maisons, bâties au siècle de la conquête, ont une histoire. Elles ont vu les Bostonnais venir et retourner par le chemin de Chambly ; elles ont vu passer les capots bleus des voltigeurs et, vingt-cinq ans plus tard, les tuques rouges des patriotes. Sept ou huit générations ont soulevé le marteau de fer, usé la marche du seuil au pas de leurs allégresses et de leurs deuils, de leurs soucis et de leurs amours. Et les mains sans nombre, mains blanches de femmes, mains tremblantes de vieillards, mains fragiles d'enfants qui, aux innombrables matins

et pour accueillir le soleil, ont fait grincer les lourds volets ! Si chargées de souvenirs, d'images anciennes, de parfums d'âmes ancestrales et obscurément proches, comme nous voudrions les garder ainsi, les empêcher de mourir tout à fait, nos vieilles maisons !

Mais d'autre part, les gens progressistes se frottent les mains : elles s'en vont une à une les affreuses bicoques ! Enfin Longueuil se réveille de son sommeil trois fois séculaire ! Il y a enfin du ciment et des rails sur la chaussée !

Hélas ! oui ! Les autos grondent au fond des garages et Longueuil pue l'essence très comme il faut ! Sans compter que l'ère des usines étant enfin ouverte, quelques hautes cheminées éructent toute la journée dans les hauteurs du ciel !...

Bientôt personne ne saura plus que la petite ville riveraine assise sous les hauts feuillages, Longueuil-sous-Bois, Longueuil-des-Barons, est illustre entre toutes les villes du Nouveau Monde. On oubliera que la grande maison de pierre qui faisait autrefois, du côté de l'est, l'angle du Chemin de Chambly et du Bord de l'eau, abrita un berceau où s'éveillèrent à la vie toute une phalange de conquistadors et de faiseurs de pays, qui, sur tout le continent, ont promené leurs épées solidement tenues, et attaché à la grande aventure coloniale de la France, un immortel reflet d'épopée.

Qui sait encore que, sous une chapelle latérale de l'église de Longueuil, vaguement éclairé par le prisme de lumière tombant d'un soupirail, un sarcophage de granit rose entouré de stèles fixées au mur, affirme que les cendres des Le Moyne—de ceux du moins qui ne moururent pas l'épée à la main—sont rassemblées ici ? Lire les noms gravés sur cette pierre c'est lire la plus belle page de l'histoire militaire du Canada :

CHARLES LEMOYNE
CHEF DE L'ILLUSTRE FAMILLE LE MOYNE
QUI S'IMMORTALISA DANS LA NOUVELLE-FRANCE.
NÉ À DIEPPE, EN NORMANDIE, EN 1624.
ÉMIGRA AU CANADA À L'ÂGE DE 15 ANS
ÉPOUSA À VILLE-MARIE EN 1654
DELLE CATHERINE PRIMOT
ORIGINAIRE DE ROUEN, UN MODÈLE DE VERTU.
FONDA LONGUEUIL EN 1657.
FUT ANOBLI PAR LOUIS XIV EN 1668
SOUS LE TITRE DE SIEUR DE LONGUEUIL.
MOURUT EN 1685. IL EUT 14 ENFANTS:

CHARLES, sieur de Longueuil.
JACQUES, sieur de Sainte-Hélène.
PIERRE, sieur d'Iberville.
PAUL, sieur de Maricourt.
FRANÇOIS, sieur de Bienville I.
JOSEPH, sieur de Sérigny.
LOUIS, sieur de Châteauguay I.
JEAN-BAPTISTE, sieur de Bienville II.
ANTOINE, sieur de Châteauguay II.
FRANÇOIS-MARIE, sieur de Sauvole.
CATHERINE-JEANNE
MARIE-ANNE.
GABRIEL, sieur d'Assigny.

ET UN AUTRE ENFANT ONDOYÉ ET MORT LE MÊME JOUR.

Et la liste se continue, glorieuse, sur les stèles, tout autour de l'obscur mémorial, arrivant jusqu'aux barons d'aujourd'hui, les Grant de Blairfindie, anglais et protestants.

Disons-le en passant et sans y insister : quelle tristesse qu'un si beau sang n'ait pas su rester français, et soit allé enrichir l'armorial britannique!

Les Le Moyne ne sont plus, mais il reste aux excentriques qui, en ces jours de démolition universelle, ne veulent pas renier l'héritage du passé, la liberté de se souvenir. Pour moi, il m'est impossible de descendre jusqu'à la grève où le ruisseau Saint-Antoine,—bien déchu depuis le temps où il faisait tourner les moulins,—se perd dans les joncs fleuris, sans revenir à trois siècles en arrière et revoir toute la scène, là, sous mes yeux :

En 1675. Beau soir d'été.

De grands ormes forment rideau devant le défrichement commencé et, penchés sur la rive, les saules flexibles balancent leur feuillage luisant. L'eau est toute bleue, le firmament vierge, et, sur le fond mauve de l'horizon, c'est la hachure noire des arbres, partout.

Parti du Pied-du-Courant, un grand canot file droit sur nous. Les deux avirons, vigoureusement maniés, rythment la marche. Nous distinguons maintenant la fine proue d'écorce et les deux lignes d'eau qui fuient, derrière, sur le miroir brisé.

Trois minutes !... Le canot crisse sur le gravier. Charles Le Moyne et son fils sautent à terre. L'histoire a oublié de nous laisser les traits physiques de cet étonnant pionnier. Mais lui-même a gravé l'essentiel de sa forte personnalité dans les actes de sa vie, et plus encore, dans l'âme et la chair de ses fils. Interprète, traiteur, colon, soldat, Charles Le Moyne fut tout cela, mais il fut surtout un père admirable, un patriarche à l'hébreu, égaré hors de la Genèse sur les bords du fleuve étranger.

Le voici sur la grève, haut de taille, botté, bien serré dans son pourpoint, la main sur la garde de l'épée, l'œil brillant sous le feutre mou. Son fils Charles, bel adolescent de dix-huit ans, est près de lui, occupé à ranger les avirons et à tirer le canot au sec.

On les a vus venir de la maison, et, dans la porte, madame Le Moyne est apparue, son enfant dans les bras. Quelqu'un qui travaillait au potager a planté sa bêche dans le terreau : c'est Jacques de Sainte-Hélène, seize ans, grands yeux candides où brille une superbe flamme d'énergie. Peut-être, en regardant bien au fond de ces yeux-là, verrait-on déjà sur le bleu noir de l'iris, une flotte anglaise fuyant sans pavillon !...

Les cheveux en broussaille, et troussés jusqu'aux genoux, deux garçonnets pourchassaient des vairons dans l'eau basse du ruisseau. Tout

à leur absorbante occupation, ils n'ont pas vu venir le canot ; mais au sonore bonjour de Charles Le Moyne, Paul de Maricourt et François de Bienville sont accourus, pieds nus, embrasser leur père. Deux hommes de guerre, deux bons serviteurs de la Nouvelle-France !...

Le Moyne, les petites mains de ses fils dans les siennes, monte le sentier, vers sa maison ; mais avant que d'entrer, il met genou en terre pour baiser au front la petite Jeanne, qui sourit aux anges dans le berceau de chêne porté en plein air. Ce devoir rempli envers le dernier venu du ciel, il embrasse l'épouse, prend le bébé dans ses bras robustes, et vient s'asseoir au foyer où François de Sauvole et Joseph de Sérigny sautent sur ses genoux. De Sérigny deviendra beau capitaine sur les vaisseaux du Roy, et le sieur de Sauvole, à côté du plus célèbre de ses frères, fera la grandeur de la France aux plages lointaines du Golfe du Mexique.

Le Moyne, tout à la douceur du soir, narre à sa femme les événements survenus à Ville-Marie depuis quelques jours : départs de missionnaires pour les pays d'en-haut, arrivées de vaisseaux du Roy ou de canots de traite, travaux de Monsieur de Chomedey, derniers actes passés par-devant messire Bénigne Basset.

—Mais où donc est Pierre ?

—Parti tout seul, dans son canot, à l'aube ! Je crains toujours à le voir s'aventurer ainsi hors de la portée du canon de Ville-Marie ! S'il fallait que...

—A quatorze ans, c'est un homme. J'ai parlé aujourd'hui au capitaine du vaisseau du Roy qui veut bien le prendre comme garde-marine. Pierre y servira vaillamment, j'en suis sûr !

Un coup de mousquet qui claque dans l'air plus dense du soir, du bruit, des cris Jetant sur les chenêts deux gros castors, Pierre d'Iberville, rouge et suant, vient embrasser son père. Il a déjà l'œil corsaire. Le nez court donne au visage une expression de malice qui sera bientôt de l'audace, et fera de lui le plus terrible homme de guerre du Nouveau-Monde. D'Iberville ! Des forts qui s'écroulent, des caravelles anglaises éventrées qui sombrent ! Le drapeau fleurdelisé courant au pas de charge, du pôle à l'Équateur !

—Pierre, mon fils ! grande et bonne nouvelle ! Je dînai aujourd'hui sur le vaisseau du Roy où tu entreras demain comme garde-marine. Tu as quatorze ans ! A cet âge, les Le Moyne sont des soldats. Tu vas donc servir Sa Majesté Très Chrétienne. Aie souvenance qu'un bon français ne capitule jamais devant l'ennemi de la France.

Et la voix de la mère, très douce :

—Et n'oublie pas d'être toujours fidèle à Dieu, de dire tes pâtenôtres et de prier la

Benoîte Vierge du Bon Secours qu'elle t'ait toujours en sa sainte garde !...

Sur le seuil des pas lourds résonnent : Michel Dubuc, Pierre Benoist, Jacques Trudeau viennent saluer leur seigneur. On approche des escabeaux, et le cercle se forme à la lueur des bougies allumées sur le manteau de la cheminée. On discourt sur l'état des moissons, sur le temps qu'il fait et qu'il fera, sur le progrès du défrichement et la santé des familles. On parle aussi de la grande rivière que viennent de découvrir, le Père Marquette et Louis Jolliet, de l'immense et fabuleux empire dont ils viennent de doter la France.

Un son de cloche lointain, porté sur les eaux ! Le couvre-feu de Ville-Marie ! Les tenanciers sortent en saluant. Devant le crucifix de bois pendu au mur, Le Moyne s'agenouille avec ses enfants, près de son épouse dont la main balance le berceau de chêne. Et la voix mâle du patriarche de la Nouvelle-France commence le *Notre Père.*

Au dehors, la nuit est délicieuse, les feuillages bruissent, le flot se repose et les grillons psalmodient sous les étoiles pâles.....

« *Que votre règne arrive !* »

Les mains bien jointes sur le coin de la table, Pierre d'Iberville ne voit plus le crucifix, ni l'estampe de la Benoîte Vierge...... Il est déjà sur les flots bleus, flamme à la drisse, courant les léopards !......

La Traverse

La traversée de Longueuil à Montréal, ou *vice versa*, peut évidemment paraître la chose la plus banale du monde aux Longueuillois de vieille date qui font ainsi la navette, chaque jour, et durant huit mois de l'année, depuis leur enfance. Pour beaucoup d'autres, cependant, pour les étrangers, pour les gens de l'intérieur des terres, et qui n'ont pas vu la mer, elle présente une pointe d'agrément et un brin d'inédit.

Mais surtout, pour une multitude de petites gens de la grande ville, pour la foule noire enchaînée dans la puanteur des usines et la fièvre des comptoirs, c'est le voyage idéal et rêvé qui fait patienter six jours de la semaine, et qui, pour cinq sous, donne quelques bonnes heures de soleil, de fraîcheur et d'oubli. Simples promeneurs, cueilleurs de fraises ou de cerises à grappes, chasseurs d'improbables perdrix, ou fervents de la

pêche à la ligne, on les voit, par les après-midi du samedi ou les beaux dimanches, s'engouffrer dans le couloir de la rue Poupart qui, par une courbe soudaine, les déverse sur le quai, dans la pleine lumière d'un horizon bleu.

Semaine ou dimanche, beau temps ou mauvais temps, de cinq heures du matin à minuit, il y a toujours affluence au quai de la *Traverse*. Mais la plus grande activité s'y manifeste nécessairement aux heures du commencement et de la cessation du travail, et sur le haut du jour. Dans l'ombre d'une baraque grise, un policier, généralement du type dodu, laisse doucement couler les heures. Derrière un comptoir, à l'intérieur, les réclames coloriées, les chocolats insinuants et les cigares premier choix encadrent la figure joviale du fonctionnaire de la compagnie qui vend billets et douceurs, et donne pour rien sourires et bons mots. Le gros des passagers stationne sur le quai, et goûte, sans toujours bien se l'exprimer à soi-même, le charme du si joli tableau : un horizon très vaste, les petits flots olive caressant le cou mince de la grosse bouée rouge qui tire sur son ancre ; en face, à plus d'un mille, épousant les contours adoucis de l'autre rive, la dentelle de verdure, le pointillé blanc des villas, la flèche hardie de l'église qui dénonce le village embusqué dans les frondaisons.

A mi-fleuve le vapeur s'avance, souillant le ciel d'une longue traînée de fumée noire. A mesure que la proue fait tête au courant, les hautes lettres du mot LONGUEUIL paraissent une à une sur le flanc de bois. Déjà, la salle d'attente est évacuée. Dans le bruit des machines, les cris de la manœuvre, le bateau accoste, au grincement des amarres, perdu dans le clapotement des eaux troublées. Les passerelles, hâtivement baissées, dégorgent pêle-mêle piétons, voitures, ouvriers, touristes. Immobile comme un récif au milieu de cette vague humaine, conscient de son importance, le placide policier veille à la sécurité publique. La descente opérée, la cohue des montants s'ordonne et défile sous l'œil atone du contrôleur. Un coup de cloche, les passerelles se relèvent, et le bateau, tournant sur lui-même, s'éloigne, porté par le courant rapide. Les bras tendus par de lourds paquets, quelques retardataires, haletants et navrés, paraissent sous le viaduc, pendant que d'un pas automatique, le policier retourne à l'ombre pour une autre demi-heure.

Au sortir de la fournaise urbaine, le passager aspire délicieusement la bouffée d'air pur venue du sud, tout en laissant l'œil courir en liberté au long des lignes douces du paysage. Là-bas, vers l'est, la courbe gracieuse des deux rives étreint toute une troupe d'îles basses et verdoyantes qui s'estompent légèrement dans le

lointain. Les voyageurs s'émerveillent devant ce fleuve qui prend, quand il lui plaît, l'ampleur d'un bras de mer. Dans la vieille Europe, il baignerait des centaines de villes et refléterait les ruines pleines de passé d'innombrables châteaux. Ici, le fleuve roule ses eaux royales entre deux files de chaumières et se met en beauté pour d'humbles paysans.

Intéressante aussi pour l'étranger, la longue théorie des piliers du pont Victoria, qui semble,—effet de perspective—amarrer aux deux rives le radeau verdoyant de l'Île Sainte-Hélène, l'île légendaire où les arbres vieillis racontent toujours le geste du grand soldat brisant sa bonne épée, et l'héroïque flambée des drapeaux vaincus.

La ville est là, aussi, dévalant la courbe molle du Mont-Royal, et vient de terrasse en terrasse, déborder sur le port encombré et grouillant. Le tableau fait rêver. Si le capitaine Jacques Cartier, après avoir dormi trois siècles, voulait enfin faire son cinquième voyage sur le « fleuve de Saint-Laurent » son étonnement serait considérable de voir, remplaçant la bourgade d'Hochelaga et la forêt primitive, cette végétation serrée de gratte-ciel et de clochers, entre lesquels monte, noire et torse, la fumée de centaines d'usines !

Il ne faut pas oublier de saluer les deux vieux pilotes qui ont blanchi là-haut, à la roue,

et qui, depuis trente ans, voient défiler à leurs pieds, la figure changeante et cependant toujours la même, de la fourmi humaine. Songeons que depuis un demi-siècle environ, le traversier de Longueuil est le carrefour flottant où passent, se croisent, se heurtent deux vies, deux activités, la vie grouillante de la métropole, la vie plus saine, mais abondante aussi, de la campagne du sud. Sans doute, le quai de Longueuil n'est plus, comme avant la construction du pont Victoria, le point de convergence de toutes les routes ferrées venant de la république américaine, mais telle quelle, tranquille et déchue, la *Traverse* présente encore un des aspects curieux de la vie montréalaise.

La charge de foin et la voiture du laitier y frôlent démocratiquement l'auto du touriste et l'attelage soigné du fermier riche. Le fromager de Marieville se range près du maraîcher de la Savane. C'est là aussi, que, sans descendre de la charrette de marché, Célina du Petit-Lac taille une bavette avec Catherine du Coteau-Rouge. A jours fixes, c'est l'essaim bourdonnant des collégiens qui envahit le pont supérieur, et rappelle aux bourgeois sur le retour, leurs frasques de jeunesse. Le premier mai, le bateau est encombré de camions surchargés où s'empilent, pattes en l'air, les trésors domestiques des déménageurs. Enfin, quand vient l'automne, on peut voir les gens des *vingt-sept* de Sainte-Julie, juchés

sur une charge de balais de branches, fumer leur pipe en supputant la recette. Ce ne sont là que quelques notations, quelques couleurs, mais comment peindre au naturel le protéisme du flot humain qui passe ! Mieux vaudrait essayer, avec un vrai pinceau, de jeter sur la toile cette inexprimable glaucescence des eaux vivantes que les aubes des grandes roues font bouillonner autour de nous !

Mais voici Longueuil ! La dentelle devient une forêt où se cache le village, la ville, si vous y tenez. La grève, toute rose de joncs fleuris, monte insensiblement jusqu'à la blancheur liliale des chalets en sentinelle sous les ormes. Mais que font donc, près du rivage ces deux sauriens d'acier, qu'on dirait échappés d'un musée paléontologique, et dont le cou noir s'allonge, sinistre, au-dessus de l'escadrille des canots en danse sous la brise ? Des dragues, sans doute !

D'instinct, on se retourne, pour jouir du contraste. Ici, le vert, l'espace, la fraîcheur ; là-bas, sur l'autre rive, un mouvant rideau de fumée qui n'arrive pas à dissimuler la laideur carrée des usines, le prosaïsme des gazomètres et le jet brutal des hautes cheminées.

Un son de cloche, qui se perd dans le tapage des eaux rebroussées. Le pilote se raidit à la roue. Doucement, sans heurt, le flanc du bateau frôle le limon du quai de bois. D'un geste sûr,

un manœuvre lance l'amarre à son camarade déjà rendu à terre ; la passerelle s'abat et le défilé s'institue sous le geste engageant des cochers. Les piétons, conscients de leur dignité, résistent courageusement à l'invite, et se dirigent, par l'interminable trottoir, qui vers les épaisses frondaisons ou la brousse de Montréal-Sud, qui vers le pré où l'on fera dînette en famille, ou, par le raccourci de la grève, vers le fin clocher et le grand Christ priant qui flamboie, là-haut, dans la gloire du soleil clair.

Que pensez-vous de la glace ?

La même petite brise dégourdie qui soulève la page de mars sur nos calendriers, souffle sur Longueuil en vent de prophétie! Les braves riverains qui, en temps ordinaire, ont peine, tout comme vous et moi, à parler pertinemment du présent, se mettent tout à coup à vaticiner sans broncher sur la grande préoccupation du jour : le départ prochain de la glace.

Et bon gré mal gré, il vous faut faire comme les autres. Dans les rues, dans les boutiques, dans le tramway, on vous aborde pour vous poser, avec une gravité bouffonne, l'angoissante question :

—Que pensez-vous de la glace ?

Si vous êtes un Longueuillois dans le ton, vous vous ferez une physionomie sibylline, vous avalerez votre salive en allongeant légèrement le cou, et, les yeux perdus comme il sied dans la fumée de votre cigare, vous irez de votre petite prophétie.

Il y a cela de bon qu'une coutume locale, antique et vénérable, tolère toutes les affirmations, même les plus contradictoires ! Vous pouvez opiner que le printemps sera long ou qu'il sera court, que la glace est encore épaisse ou qu'elle est mince comme carton, que l'eau est basse ou qu'elle est haute, que les brise-glaces sont à Rimouski ou à Verchères, que l'on aura le bateau à Pâques ou... à la Trinité ! Ça ne fait rien, ça n'a pas d'importance ! Une seule chose est mal portée : n'avoir pas d'opinion tranchée là-dessus. Tenez-vous-le pour dit, si vous voulez passer pour quelqu'un qui connaît les règles de la civilité !

Mais c'est charmant, malgré tout, de voir aux mêmes heures, les vieilles barbes du village, descendre par petits groupes, vers la grève prochaine. Les pieds bien au chaud, ils vont à pas lents, car les jours sont longs et les distractions menues. En marge de la plaine blanche, d'où pointent deci delà des glaçons iridescents qui bavent sous le soleil d'avril, les vieux, la main au fourneau de leur pipe, guettent d'un œil con-

naisseur les signes avant-coureurs « qu'elle va partir ». La glace, en effet, pour les Longueuillois, c'est presque une chose vivante qui va et vient, arrive et part, comme les oiseaux. On en jouit, on s'en sert ; c'est une compagne, une amie. Il y a des jours où, scintillante et adamantine, elle n'a que des sourires ; d'autres où elle se fait coléreuse et barbare, où elle écrase et dévaste.

Et c'est pour cela que les vieux ne se lasseront pas de venir « la voir », de tâter son pouls, jusqu'au jour où le soleil, vainqueur et rajeuni, pour retrouver son miroir, la chassera vers le golfe lointain......



AU SEUIL
DES LAURENTIDES



LE VILLAGE QUI MEURT



C'EST de Saint-Colomban, tout près de Saint-Jérôme, que je veux parler. Le village est littéralement perdu, égaré dans le désert des rocs nus, des *galets*, comme on dit par là. Le paysage des *galets* est infiniment tranquille et infiniment triste. Autour de vous la roche grise, polie par les glaciers préhistoriques, mordue par le chancre des lichens, sonne sous le pied et ressuscite un passé fabuleux et muet. Un peu plus loin la forêt chiche se referme. Mais passez le rideau d'arbres rabougris, et vous aurez devant vous un

autre *galet*, désert et nu, qui se refermera pour s'ouvrir encore et se refermer toujours... et ainsi pendant des lieues et des lieues.

Aussi s'étonne-t-on lorsque, par un chemin à peine visible sur le roc, l'on débouche à l'improviste sur Saint-Colomban. La petite église de bois, peinte en blanc, est très légèrement posée sur le *galet*—on dirait une mouette fatiguée—et il semble que rien ne sera plus facile que de la transporter, quand on le voudra, sur un autre *galet*. Une seule rue, cinq ou six maisons, et c'est tout. A cent pas, les arbres semblent fermer l'horizon, mais c'est le leurre éternel des *galets* et partout, loin, au-delà, tout près, le granit est roi.

Passé l'église, il n'y a guère qu'une maison, un vieux *magasin* abandonné, en ruine. On m'a dit son histoire. Elle est touchante.

Saint-Colomban n'est plus, mais Saint-Colomban fut, ou du moins aurait pu être. Au temps où la région du Nord s'ouvrit à la colonisation, ce petit village devint, par sa situation géographique, le quartier-général des colons qui montaient de la plaine laurentienne pour défricher les vallécules, tributaires de la rivière du Nord. Le commerce y florissait. Un brave Irlandais bâtit ce petit poste et y fit longtemps d'excellentes affaires. Sur le *galet* devant sa porte, le bandage de fer des roues a creusé une ornière qui se voit encore. Les charrettes des colons stationnaient là,

à la queue leu leu, pendant que les propriétaires à l'intérieur menaient grand bruit dans la *boucane*, faisant des emplettes, causant politique et s'approvisionnant de potins pour la femme restée à la maison.

Lorsque la colonisation prit une autre route et que la déchéance de son village fut définitivement prononcée, l'Irlandais resta néanmoins fidèle à son poste. Il vit encore, très vieux, paralysé, aux soins de son fils, vieillard lui-même. Jamais il ne voulut revendre à un collègue de Saint-Jérôme, les marchandises de toutes sortes entassées dans le *magasin* Depuis quinze ans, personne n'y entre ; il croule, mais l'on respecte la volonté de l'aïeul. J'ai voulu voir de près cette masure. Elle est faite de pièces et raconte son origine. La poutre du toit a cédé et tout s'affaisse par le milieu ; l'échelle vermoulue tient encore sur les bardeaux noircis, gagnés, par places, par le velours envahissant des mousses. Plus de carreaux aux fenêtres ; la porte, lamentablement, pend sur un seul gond tordu. A l'intérieur, des tiroirs d'épicerie, entr'ouverts, des restes de sucre, de sel, de thé, pillés par les rongeurs. Aux poutres transversales, des vêtements en loques, des cirés, des fouets, que sais-je ? J'ai même vu un petit traîneau, jouet d'enfant, accroché à côté d'un fanal rouillé... Et sur le seuil, comme pour sceller cet abandon, et interdire l'entrée, montent, rigides et pâles, les tiges miséreuses des molènes.

Dans cette détresse et dans cette fidélité il y a quelque chose de profondément émouvant. Et cependant il a tort ce vieillard, comme tous les vieillards d'ailleurs, dans cet inutile effort pour retenir le passé qui, irrémédiablement, s'en va ! «La vie, disait Henry Bordeaux, est dure et volontaire comme une troupe en marche», et du passé elle se sert comme de matériaux pour reconstruire, toujours !

La montée du cimetière

La longue route ensablée qui monte vers le cimetière de Saint-Jérôme, est déserte par ce matin sans soleil, et il fait vraiment bon d'occuper seul le banc de bois, souvenir de cet excellent docteur Henri Prévost qui dort son dernier sommeil dans le sable roux, entre les racines des pins.

Sur l'immobile écran des nuages gris, les moindres bruits se répercutent, s'amplifient, se confondent, pour se résoudre en un halètement voilé, scandé par les castagnettes d'un pic martelant un cèdre mort. En sourdine, se croisent les appels des oiseaux inquiets ; notes nerveuses, notes menues, notes dolentes...

Le pré lisérant la forêt toute proche, est, ce matin, d'un vert glauque, retouché du rose mat des grands trèfles... L'on dirait un ciel renversé dans l'eau d'un étang et peuplé de constellations de marguerites ! Çà et là, jaillissent en couronne les frondes plumeuses des fougères. Le pied dans l'eau, de petits saules agitent au souffle d'une brise perceptible pour eux seuls, leurs feuilles encore teintées de la pourpre vernale du bourgeon.

Au fond du champ, les petites pyramides sombres des sapins, étagements de noirs et de verts sourds, s'épandent en tirailleurs devant les épinettes effilées comme des clochers... Tels des arbres de Noël portant à chaque branche une petite chandelle de cire pâle, les jeunes pins ont des pousses nouvelles, et prolongent en vert gai, la tristesse immobile de leurs bras gommeux ; avec les palmes rigides des cèdres et la fine chenille des mélèzes, tout cela s'ajoute, se superpose sur un fond frissonnant de haute futaie claire, merveilleusement.

Pourquoi cet ensemble de hasard m'émeut-il tant ? Ce désordre est-il donc beauté ? Ou bien, n'est-ce pas plutôt l'âme fruste de lointains ancêtres qui remonte en moi ? Ils conduisirent la charrue ou guettèrent l'orignal le long de bois semblables, et c'est peut-être le colon ou le trappeur dont j'ai reçu le sang, qui frémit devant le spectacle congénial de la nature !...

La route ensablée qui monte vers le cimetière est toujours déserte, et loin, très loin, sans relâche, le pic fouille le cœur sec des arbres morts...

La neuvaine

La rivière du Nord est délicieuse à l'heure du couchant. Suivez la route qui, laissant St-Jérôme, remonte la rive droite ; vous cheminerez sur un sentier durci, bordé d'armoises et de tanaisies, avec, dans l'oreille, la basse assourdie et profonde de l'eau franchissant d'un saut les barrages. Des deux côtés il y a des maisonnettes en bois, pas prétentieuses, avec de blancs enclos autour des jardinets, avec des chapelets d'enfants, un peu défraîchis par la chaleur du jour, et qui s'ébattent devant les portes.

Mais ce soir, les seuils sont déserts et un silence inaccoutumé accueille les premières ténèbres. Seules, et avec des airs de fantômes, les vaches broutent encore sans lever la tête, parmi les gros rochers semés dans les pâturages. Inconsciemment, le mutisme des choses nous envahit et nous marchons sans mot dire.

Mais voici qu'au travers du grondement continu de l'eau, passe un bruissement de prières ;

l'instant d'après nous apercevons la demeure des Lauzon, noire de monde. Tout s'explique : le rang est en neuvaine ; on demande du beau temps pour les semailles. Sur la *galerie* il y a tous les types familiers rassemblés par le besoin commun : les vieux à canne, les vieilles placées dans les berceuses, les figures hâlées des remueurs de terre, les jeunes filles qui ont fait un brin de toilette, et les grands gars dont la pipe s'éteint lentement sur l'appui des fenêtres. Les enfants n'ont pu trouver place ; ils se serrent sur les trois marches et dans la balançoire près de la pile de bois franc. Tout ce monde prie, tourné vers le grand Sacré-Cœur de Jésus décroché du salon et suspendu à l'orme qui ombrage le puits. Au-dessous de la naïve image, deux lampes à pétrole allument des reflets sur la vitre du cadre.

Nous sommes passés rapidement pour ne pas distraire et gêner les bonnes gens. Derrière la maison une pauvre femme, pour endormir un bébé criard, le balançait à bout de bras tout en répondant au chapelet...

L'heure arrivait, l'heure incertaine et tranquille où le miroir de l'eau se ternit et s'opalise, où il n'y a plus de rivière, plus de bosquet, plus de rivage, plus de ciel distinct, mais une mosaïque indécise où tout cela se double, se répète et se confond. Et tandis que nous nous éloignions, les lambeaux d'oraisons, les bribes de litanies, portés

sur l'aile ouatée du soir, continuaient d'arriver jusqu'à nous...

Oh ! l'impossible rêve de prier comme ces âmes simples, et, après avoir fait le tour de tant de choses, d'arriver à dire un peu bien, son *Pater* !

Le rocher erratique

Il est là depuis des siècles, des centaines de siècles peut-être, au flanc du coteau herbu, non loin de la vieille grange. Abandonné par les glaciers en fuite devant le soleil plus chaud, l'énorme granit a gardé la pose de hasard qu'il avait avant l'histoire. Pour lui, les jours et les nuits ne nombrent pas. Il a vu, lentement, la terre se couvrir de verdure et de fleurs, et la forêt monter, grandir et se refermer sur lui. Sous l'ombre des grands pins qui le gardaient humide de la rosée du ciel, il accueillit les mignonnes légions des mousses, et laissa le polypode capricieux grimper sur ses flancs.

Des peuples insoupçonnés, que l'histoire ignore, l'ont frôlé, et des générations d'enfants des bois ont dormi dans le retrait de sa base ; le soleil et l'ombre lui ont dispensé l'éternelle alternance de leur insensible caresse, et, sans l'entamer, la vague tranquille des siècles a passé sur lui.

Un jour pourtant, la forêt surprise entendit un idiome inconnu et très doux... C'était l'homme blanc, l'homme de France, et de suite, quelque chose fut changé...

. . . .

Trois siècles.

. . . .

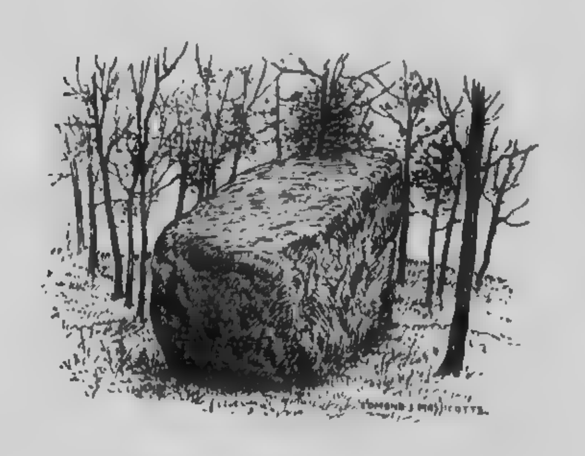
Des coups de hache, que se renvoient les échos étonnés ! Des couplets de chansons, de francs éclats de rire !... Et le soleil à grands flots, viole le mystère séculaire, fouille les secrets de la mousse et des feuilles mortes ! Autour du rocher dégagé, de bonnes figures énergiques et brunes, ruisselantes aussi, entourent un prêtre colossal, aux yeux d'enfant.

—Toi, Jacques Legault, voici ton lot. La terre est riche, la rivière est tout près. Bonne chance ! Si tu as de la *misère*, tu sais, le curé Labelle est là !...

. . . .

Hier, je suis passé près du bloc erratique lavé de la pluie récente et brillant de toutes les paillettes de son mica. A quelques pas, les portes de la grange, grandes ouvertes, laissaient voir les tasseries vides et la *grand'charrette* agenouillée sur ses brancards. Sur la croupe de pierre, deux agneaux tout blancs jouaient dans le petit vent parfumé de trèfle et de marguerite...

Et je songeais à la vanité de toute vie, celle des agneaux et celle du passant qui les regarde. Posée ainsi en numérateur sur la durée du granit éternel, elle nous apparaît bien telle que l'a comprise avec une infinie variété d'expression, la sagesse de tous les temps: un court portage entre un berceau et une tombe. Et, vraiment, le mystère de la vie me serait apparu plus profond que jamais, si, à l'heure même, le son atténué d'un Angelus lointain ne m'avait rappelé à la solution splendide de la foi chrétienne !...



LES
COLLINES
MONTÉRÉGIENNES



LA MONTAGNE DE BELOEIL



U temps effroyablement lointain où l'humanité ne vivait encore que dans la pensée de Dieu, où notre vallée laurentienne était un bras de mer agité de tempêtes, une suite d'îlots escarpés émergeaient, comme d'immenses corbeilles de verdure, sur l'eau déserte et bleue.

Les soulèvements de l'écorce ayant chassé les eaux océanes ne laissèrent au creux de la vallée que la collection des eaux de ruissellement, et les îlots apparurent alors sur le fond uni de la plaine

alluviale comme une chaîne de collines détachées, à peu près en ligne droite, et traversant toute la vallée depuis le massif alléghanien jusqu'à l'île de Montréal. Ce sont : le Mont-Royal, le Saint-Bruno, la montagne de Belœil, Rougemont, Sainte-Thérèse, Saint-Pie, Yamaska, et d'autres encore, dont l'ensemble forme ce que les géologues, habituellement moins heureux dans leurs désignations, ont appelé « les Montérégiennes ». Ce nom si bien sonnant mérite de passer de la langue scientifique à la langue littéraire, si tant est qu'il y ait lieu de faire cette distinction.

Bubons volcaniques, bavures éruptives marquant une ligne de faiblesse dans l'écorce de la vieille planète, les Montérégiennes ont résisté mieux que les argilites environnantes à l'inéluctable travail d'érosion qui remodèle sans cesse la face de la terre. Elles s'élèvent maintenant au-dessus de la grande plaine laurentienne, modestes d'altitude, mais dégagées de toutes parts et commandant d'immenses horizons.

Le Mont-Royal et sa nécropole, les petits lacs clairs du Saint-Bruno, les prairies naturelles et les pinières du Rougemont, ont chacun leurs charmes particuliers, mais la montagne de Belœil semble avoir toujours été la favorite des poètes, des artistes, et, en général, des amants de la nature.

Cirque de montagnes, plutôt que montagne unique, Belœil cache au fond de son cratère un petit lac tranquille et vierge, et qui n'a jamais cessé de refléter tout autour de son rivage, l'ombre gracieuse des hêtrières et des bouleaux d'argent.

Du lac, qui porte le nom célèbre d'Hertel de Rouville, un sentier large et bien battu conduit à travers bois à un sommet connu depuis un temps immémorial sous le nom de Pain-de-Sucre. Le sentier serpente d'abord doucement sous les hêtres, bordé à droite et à gauche des graciles colonnettes jaspées de l'érable de montagne et des grandes fleurs rouges de la ronce odorante. Ayant franchi un petit pont croulant jeté sur une source, le chemin aborde franchement la montée, plein d'égards toutefois pour les jarrets du piéton, évitant les rampes trop fortes par d'habiles lacets, constamment sous l'abri de la futaie claire. Cette ascension totale de quelque quinze cents pieds, l'art du voyer l'a tellement camouflée que l'on reste surpris quand, après un dernier raidillon, on voit la forêt s'arrêter court, et céder le pas à une broussaille d'aubépine et de dierville, enracinée dans les fissures du basalte. Encore quelques centaines de pieds et nous sautons sur la table de roc poli qui domine tout le massif et, disons-le tout de suite, toute la plaine laurentienne.

Quel éblouissement ! La montagne entière, la féerie des verts harmonisés des érables, des hêtres, des chênes et des bouleaux, et, au fond de la coupe, de l'écrin plutôt, l'opale mal taillée du lac Hertel. Sous nos yeux, comme sur la page ouverte d'un gigantesque atlas, toute une vaste portion de la Laurentie ! Nous embrassons d'un regard l'entrée du lac Champlain et la bouche du Richelieu, Saint-Hyacinthe et Montréal, l'éparpillement des villages et des hameaux depuis le fleuve jusqu'à la frontière américaine !

Comme une longue et brillante écharpe oubliée en travers du paysage, le Richelieu coupe en deux toute la contrée, bouillonne un peu vers Saint-Jean, s'élargit en lac à Chambly, passe à nos pieds en coulée d'argent et s'en va, portant bateaux et ponts, mirant les arbres, les chaumières et les clochers, vers la buée indécise qui marque l'emplacement de Sorel.

Deci delà, de grandes toisons noires, débris de la forêt primitive. Le reste est un immense échiquier où tous les tons du vert ont leurs casiers : vert jeune des avoines retardées, vert autre des blés, vert blanchissant du trèfle en fleur, vert poussiéreux du mil en épi. Et quand les chaleurs de l'été ont passé ces tendres nuances, tous les jaunes et tous les ors : ambre des prés fauchés, or pâle des chaumes ras, or maladif des

bouquets d'érable qui s'en vont tout doucement vers le pourpre et l'écarlate de l'automne.

Au milieu de tout cela les ormes, les beaux ormes chevelus, multiformes et magnifiques, faisant de grandes taches d'ombre maternelle sur les troupeaux. Et les cordons gris des routes, et la ligne inflexible du chemin de fer, venant tout droit de la métropole, à travers champs et bois, et où rampe de temps à autre, une longue chenille fumante !... Immédiatement à nos pieds, occupant les dernières pentes, se groupent les opulents vergers dont les fruits, l'automne venu, attirent sur les eaux du Richelieu, les goélettes d'en-bas de Québec. Mais c'est au printemps, lorsque les milliers de pommiers en fleur font penser une dernière fois à la neige disparue, qu'il faut venir ici, voir comme la terre sait se parer pour la saison d'universel hyménée.

De ce magnifique observatoire du Pain-de-Sucre, on ne se lasse pas de regarder la plaine, la plaine sans fin qui fuit en s'apetissant vers tous les coins de l'horizon. C'est la paix immense d'un beau pays béni de Dieu, où la terre est généreuse, le ciel clément, où l'homme ne se voit pas, mais se devine pourtant. C'est lui qui achève de ruiner cette incomparable forêt dont la terre laurentienne, aux âges de sa jeunesse, couvrait sa nudité. C'est lui qui a jeté sur la glèbe ainsi mise à nu, ce réseau de clôtures, ce

filet aux larges mailles qui la tient captive. Toute cette humanité épandue qui marche dans les champs, qui gîte sous les toits, semble d'ici tranquille, silencieuse, appliquée d'après un plan préconçu et supérieur, à tisser cette immense tapisserie pastorale. Et cependant, nous savons bien—puisque nous y étions il y a un instant à peine—que les passions éternelles y grouillent et s'y heurtent, que la haine y grimace, que l'amour y chante la divine chanson échappée au naufrage de l'Éden. Oui ! au cœur de ces maisons-joujoux qui rient sous le soleil, il y a toute la pullulation des sentiments et des chimères, des joies et des peines, des langueurs et des chagrins, des amours et des haines. Les bébés, nés d'hier, dorment dans les berceaux, les vieillards qui mourront demain, tremblent dans leurs fauteuils à bras ; les enfants, le rire aux lèvres, explorent le pays inconnu de la vie, les jeunes gens vivent pour la joie de vivre, et demandent à vieillir ; les mères besognent au grand labeur de tendresse. Au milieu de ce chaos d'âmes diverses, de ces vies montantes et descendantes, les clochers se lèvent, nombreux, dans la plaine, orientent en haut, redressent les pensées des cœurs, drainent vers la paix des sanctuaires la vie supérieure des âmes. Ah ! les clochers ! Qu'ils sont beaux d'ici, et symboliques ! Qu'ils disent donc clair et franc, la foi

splendide, la noblesse d'espérance et la grande sagesse du pays laurentien.

On resterait ici longtemps ! On voudrait voir le soleil entrer, au matin, en possession de son domaine, voir la nuit venir par le même chemin et prendre sa revanche ! On se reporterait facilement au temps où toute cette plaine n'était qu'une seule masse houleuse de feuillages, parcourue, le long des rivières, par des troupes de barbares nus. On verrait les chapelets de canots iroquois descendre rapidement sur l'eau morte ; on verrait les beaux soldats du Roi de France, dans leurs barques pontées, monter vers le lac Champlain, couleurs déployées. Sans doute, l'endroit où nous sommes était un poste d'observation, et pris par mon rêve, j'ai presque peur, en me retournant, de trouver debout sur le rocher, quelque guerrier tatoué d'Onondaga appuyé sur son arc !...

Mais non ! Tout cela est passé, sans retour, poussière et cendre ! Et même une autre histoire, superposée à la première, a disparu à son tour. Dans le rocher qui nous porte, sont encore visibles de fortes fiches de fer, restes évidents d'une construction ancienne. Il y eut ici, en effet, autrefois, un pèlerinage très fréquenté, et auquel reste attaché le nom de monseigneur de Forbin-Janson, le célèbre missionnaire français qui nous appelait «le peuple aux cœurs d'or et aux clochers

d'argent ! » A cette époque déjà lointaine, les fidèles, venus de tout le pays d'alentour, montaient ici en parcourant les stations du Chemin de la Croix disséminées le long du sentier de la montagne. Sur ce sommet, ils trouvaient une chapelle et une grande croix de cent pieds de hauteur. Le pèlerinage n'est plus ; la foudre a incendié la chapelle et abattu la croix, dont on peut voir quelques débris, plus menus d'année en année. Pour raconter ce passé, il ne reste que des bouts de planche calcinée, les chevilles de fer, et une belle floraison de lis tigrés, issus sans doute des bulbilles tombées des bouquets des pèlerins et qui, en juin, épanouissent leurs grandes fleurs orangées tout autour du rocher.

Mais ni le lac Hertel, ni le Pain-de-Sucre ne sont le tout de Belœil. Sur le flanc nord de la Montagne, s'aperçoit d'en-bas une ouverture triangulaire dont la pointe est dirigée vers la terre. C'est la Grotte des Fées. De grotte il y a peu ou point, et de fées, pas davantage ; deux grosses lacunes, avouons-le pour une Grotte des Fées ! Mais les approches mystérieuses, hostiles, sauvages, faites, semble-t-il, pour servir de vestibule à un lieu d'horreur ou de crime, conspirent pour en créer l'illusion. Pour atteindre à la Grotte, il faut monter péniblement à travers un amoncellement de gigantesques quartiers de roche détachés de la montagne aux âges anciens, aux temps glaciaires

probablement. Ces rochers, arrondis par le temps et les eaux, sont jetés les uns sur les autres, parfois dans des positions d'équilibre instable, et les quelques bouleaux livides qui y ont laissé leurs cadavres, accentuent encore la tristesse du lieu. Partout sur les rocs gris, se cramponnent, par un étroit ombilic, les larges thalles d'un étrange lichen foliacé. Revivifiés par la pluie, ou simplement par la rosée du matin, les bords relevés laissant apercevoir le noir d'encre de la face ventrale, ces singuliers et lugubres végétaux suggèrent involontairement — Dieu me pardonne ! — l'idée d'une légion de vieilles semelles de bottes clouées là par quelque facétieux Crépin préhistorique.

Surplombant cet entassement titanesque, une muraille de basalte court de l'est à l'ouest, et, d'un certain point de vue, nous présente l'illusion saisissante d'un bastion avec échauguettes et meurtrières à jour. Et même, un pin mort, amputé de ses branches et planté sur les créneaux, semble attendre la bannière ou l'étendard du maître de la montagne.

Un trou noir et presque inaccessible, sous l'abri d'un gros bloc de syénite retenu dans la pince inquiétante d'une crevasse, c'est toute la Grotte des Fées. L'ascension a tenté quelques curieux, et les insuccès répétés ont beaucoup fait pour accréditer la réputation de la grotte.

S'il faut en croire certaines gens, l'endroit serait entré dans la légende à la suite d'une assez drôlatique histoire. La remontée du Richelieu par le premier vapeur fut, on le conçoit, un événement considérable pour les riverains. Mais il paraît que l'exploit n'alla pas sans un remarquable tapage de jets de vapeur et de sifflet, puisqu'un bûcheron, qui travaillait au pied de la montagne, entendant ce bruit étrange, multiplié par la répercussion des rochers, s'enfuit en hâte vers le village en répétant partout que des fées étaient sorties de la grotte et menaçaient de détruire le pays !

De tout temps, la montagne de Belœil a été le paradis des naturalistes de la région montréalaise, des botanistes surtout, aux époques où il y en eut. En petit nombre, amoureux, fidèles, ils viennent chaque année rendre visite aux hôtes silencieux de la montagne. Ils connaissent tous les recoins, suivent les torrents, escaladent les pentes ou dévalent dans les ravins. La sueur les inonde, les moustiques les dévorent, leurs pieds s'écorchent dans la chaussure brûlante ; mais ils ne sentent rien, occupés qu'ils sont à saluer leurs silencieux amis, partout, au creux des sources, sur la mousse des rochers, aux branches des arbustes, sur le sable du lac. C'est ici qu'il faut venir cueillir les étranges sabots d'or que le Moyen-Age, poète et mystique, nommait si joliment *Calceolus Mariæ*, sabot de la Vierge ; ici

qu'il faut venir voir l'ancolie balancer ses cornets écarlates sans cesse frissonnants sous la caresse passionnée des oiseaux-mouches ; ici encore que l'on peut voir les clochettes bleues des campanules penchées sans peur au bord des précipices !

Le soir venu, on les voit, les naturalistes, se promener devant la gare, en marge des autres touristes, poussiéreux, piqués, fourbus, mais heureux des riches trouvailles qu'ils serrent précieusement sous le bras et des charmants tableaux qu'ils emportent au fond des yeux.

Le lac Seigneurial de Saint-Bruno

Avril. Tout frais libéré de la dalle de glace qui pesait sur lui depuis cinq mois, le lac riait hier de toute la joie de ses eaux neuves, bleues d'un bleu d'acier. Les petites vagues léchaient alertement les derniers croûtons de glace poussés sur le rivage, et qui, sur l'autel du printemps, sacrifiaient au soleil leurs âmes fugaces de cristal !

En cette saison, les bois de montagne laissent voir des lignes et des couleurs que le vrai printemps et l'été cèleront sous la prodigalité des frondaisons. Ainsi, sur les flancs du grand vase

de basalte au fond duquel palpite le lac, rien ne dérobe le tapis des dépouilles de l'autre saison, laminées et polies par le poids des neiges. La souple marqueterie des feuilles mortes épouse et trahit toutes les vallécules du sous-bois, met en valeur le pied moussu des arbres et les ruines lichéneuses des souches anciennes. Sur ce fond brun, si délicatement nuancé, jaillit en gerbe l'élan gracieux des fins bouleaux qui ont des calus noirs aux aisselles. Plus haut, là-bas, quelque chose me dit que cette vaporeuse teinte grise est faite de la multitude des rameaux encore nus de l'érable.

Les grands pins noirs, les grands pins verts—ils sont l'un et l'autre—saillent dans ce soleil de mi-avril. Rien ne gêne encore leur tête immobile et crépue, qui se silhouette vivement sur ce fond de clarté, comme pétrifiée dans le temps qui passe sur elle, toujours pareil. Mais, tout à l'orgueil de verdoyer quand la vie végétale est encore repliée, cloîtrée sous la capuce du bourgeon, ils oublient, les pins, que leurs feuilles ne sont que des épines dont la pérennité est un leurre ! Ils oublient qu'un à un, et se succédant les uns aux autres, les faisceaux d'aiguilles, les rigides aigrettes s'en iront rougir sur le sol nu, quand les autres arbres feuilleront de toute leur sève accumulée, quand les érables-rois ceindront des couronnes, quand les colonnades des hêtres se feront des chapiteaux. En attendant, ils triomphent, les

pins noirs, les pins verts, au cœur des familles de bouleaux, au seuil des temples sans voûte des hêtrières.

Sur la lisière de l'eau, les petits saules émettent timidement la soie beige de leurs chatons. A toutes les branches des aulnes, de longues chenilles végétales secouent dans la brise froide une abondante poussière d'or, premier festin servi par la nature aux perdrix goulues, fatiguées de l'amère pitance des bourgeons résineux.

Au travers des feuilles mortes et des cailloux, les trinitaires, toujours pressées de fleurir, relèvent leur col fin, ployé pour le sommeil hivernal ; elles écartent leurs bractées pour déployer les capricieuses colorations de leurs calices : du blanc pur, du rose, du violet. Elles s'évertuent, semble-t-il, à suppléer toutes seules à l'absence des fraisiers, des violettes et des églantiers. Les abeilles qui font leur première sortie, les sont venues voir et fourragent déjà sans vergogne au fond des fleurs à peine ouvertes. Les villas sont closes ; les berceaux, vides et transparents ; les allées désertes. Les gazons ne verdissent pas encore, pas plus que les vignes vierges enchaînées aux sottes rocailles qui ont la prétention d'en remontrer à la nature. Le soleil joue en silence à travers le vaste parc, et les écureuils festoient sur les gros glands gonflés d'eau qui crèvent sur les pelouses.

Courez en paix, écureuils roux, sur les gazons et sur les branches ! Libres perdrix, gavez-vous du pollen emmiellé des aulnes ! Abeilles besogneuses, frottez-vous les yeux pour chasser les derniers vestiges du sommeil de l'hiver, et ne laissez rien perdre du nectar des trinitaires ! Là-bas, dans la ville bourdonnante, on fait des malles, on emballe des conserves et des chiffons, on graisse des roues et l'on gonfle des pneus. Bientôt les cornes sinistres vous chasseront de vos repaires, écureuils roux ! les lévriers serviles troubleront vos repas, libres perdrix ! la puanteur des huiles, empoisonnera les corolles de vos fleurs familières, abeilles d'or ! Et vous fuirez au loin sur les prés tranquilles quand le trèfle sera venu, ou dans les bois profonds quand le pin fleurira... et vous laisserez ici les pauvres arbres domestiqués, les pauvres fleurs rivées à la terre, et l'eau domptée, harnachée, condamnée à porter des fardeaux, à refléter des toilettes et des ombrelles !...

Suis allé au bois !

Suis allé hier à Saint-Bruno, voir ma mie Printemps ! La neige a quitté la place. La cabane à sucre est cadenassée, mais la tonne oubliée sur le traîneau, et les copeaux frais jonchant les

alentours, disent encore le joyeux labeur des jours derniers.

Dans la grande lumière neuve, les fûts des hêtres ont des pâleurs de vieil argent, et de voir sans obstacle le ciel au-dessus d'eux, fait songer à quelque cathédrale de rêve laissée inachevée, à quelque temple déserté, repris par la grande vie universelle ! Ce n'est partout que frissons d'ailes et bruit menu d'eau qui court entre les roches capitonnées de mousse.

Au travers des feuilles mortes, l'hépatique, partout, passe la tête. Les autres fleurs sauvages, celles de l'été et celles de l'automne, n'ont qu'une parure : l'hépatique prend toutes les teintes du ciel depuis le blanc troublant des midis lumineux jusqu'à l'azur des avant-nuits, en passant par le rose changeant des crépuscules. La nature gâte cette première-née qui va disparaître si vite, avec les vents plus chauds !

J'ai voulu gravir les pentes, parmi les fougères alanguies et les hanaps écarlates des champignons printaniers. Les mousses, gorgées d'eau, mettaient du vert nouveau sur la grisaille des rochers. Autour de moi, les jeunes hêtres gardaient encore, recroquevillées, leurs feuilles de la saison dernière, et la brise, soufflant à travers les files de petits cadavres blancs y entonnait la chanson importune des choses mortes, si triste ainsi plaquée sur la grande symphonie de la vie renaissante.

J'avais soif. J'ai blessé un bouleau merisier pour boire avec volupté à la coupe parfumée de la sève nouvelle. Et comme je m'éloignais, une vanesse, grand papillon aux ailes noires lisérées de blanc, s'est venue attabler à la lèvre de l'écorce ruisselante. D'un mouvement harmonieux, l'insecte abaissait et relevait alternativement ses grandes ailes veloutées, et parce que c'est le geste qu'il répète lorsqu'il festoie aux calices des fleurs, j'en ai conclu que, comme moi, il s'enivrait lui aussi, à la joie du renouveau.

D'avoir vu ma mie Printemps, suis revenu du bois, des fleurs plein les mains et de la jeunesse plein le cœur !



LA

CÔTE SUD



LE LAC DES TROIS-SAUMONS

LA montée est rude, mais la forêt merveilleusement belle. Les arbres, gros et droits comme des mâts, couvrent un flanc de montagne qui regarde Saint-Jean-Port-Joli, et où viennent se résoudre en pluie, les brumes balayées par le nord-est de dessus la face des eaux. Les pieds des érables et des hêtres sont chaussés de la peluche des mousses ; les troncs morts sont tout verts aussi, car la petite vie innombrable les recouvre et dérobe leur irrémédiable pourriture.

Le sommet ! Redescendez un peu. Halte ! Voici le rideau d'aulnes qui frissonne au bord du lac des Trois-Saumons. Les mains dans la ceinture, l'on regarde avec volupté, en reprenant haleine, cette étonnante vasque taillée dans la blancheur du quartz, sur un sommet, tout près du ciel, semble-t-il à celui qui a ces deux mille pieds d'ascension dans les jambes !

Le lac est long, très long, cinq milles tout au moins. Il finit là-bas, vers l'est, et dégorge son eau claire par un torrent rapide. Cette eau est d'une limpidité absolue. La roche qui la contient ne se désagrège pas, pour former de la boue, comme il arrive dans la plupart des lacs laurentiens, où le satin de la surface dissimule presque toujours des fanges. Ici, c'est la pureté jusque dans les profondeurs et c'est pourquoi aucun nénuphar ne vient étoiler ces eaux cristallines et s'enrouler à la rame du passant comme pour lui dire : « Arrête-toi, nous sommes si beaux ! » Pas même une lisière de joncs pour briser la ligne crue de ce rivage. L'eau bat la pierre, inlassablement, sans une fleur à caresser, sans une herbe à baigner.

C'est peut-être une marotte, de trouver partout matière à symbolisme, mais chacun regarde la nature avec les yeux qu'il a, vibre devant les paysages avec l'âme qu'il s'est faite, ou que lui ont faite ses atavismes et son éducation. Pourquoi ne pas avouer tout bonnement que cette

nappe limpide et nue, en me rappelant les lacs fangeux et fleuris où j'ai rêvé ailleurs, me fait songer aux bourbes morales et aux maux physiques qui, dans le monde, engendrent la divine fleur du dévouement !... Ce sont les misères et les vices qui font éclore les cornettes liliales des sœurs de charité, et, dans un autre ordre d'idées, nous aimerions moins le Christ si notre cœur, parfois, ne s'était égaré loin de Lui !

Sur les deux rives du Lac des Trois-Saumons chevauchent et se poursuivent des collines lâchement ondulées, longues vagues pétrifiées tout à coup, semble-t-il, et sur lesquelles campe l'innombrable armée des épinettes et des pruches. Au bord de l'eau, le cèdre règne. Les vieux troncs tombés, parce qu'incorruptibles et lavés sans cesse, sont tout blancs. Les souches arrachées par les printemps déjà lointains, blanchies comme des ossements et les racines en l'air, sont bien celles dont le crayon épique de Gustave Doré a illustré l'un des cercles de l'enfer dantesque. C'est ainsi du moins qu'elles apparaissent aux petites heures du matin, encore immergées dans la brume légère qui s'élève de l'eau, et le soir, lorsque le grand vent tombe et que la surface du lac devient de l'argent liquide où fuit la moire lumineuse tissée par les souffles perdus.

Au-dessus, de longs nuages blancs lamés d'or s'attardent dans notre ciel restreint. La petite

île, la seule qu'il y ait sur le lac redevient mystérieuse et l'on se reporte irrésistiblement vers le passé,—car le lac des Trois-Saumons a un passé ! L'on songe aux vieux seigneurs de Saint-Jean-Port-Joli qui montaient ici avec leurs amis indiens pour exploits de pêche et de chasse. Ils ont bivouaqué là, sur l'île, certainement, et le bois sec ne pétillait pas plus fort que leur intarissable gaieté. Je vois le père Laurent Caron « jambé comme les orignaux qu'il chasse » dire aux jeunes de Gaspé la légende de Joseph-Marie Aubé, un mauvais sujet, mort ici, protégé cependant à l'heure dernière par une médaille de la Vierge, contre Satan, qui, sous la forme d'un ours, voulait l'emporter corps et âme. C'est elle, paraît-il, l'âme de Joseph-Marie Aubé, qui parle et se plaint dans les échos merveilleux du Lac des Trois-Saumons.

Mais tout cela n'est plus. Le manoir de Gaspé a été incendié et les seigneurs, engoncés dans leurs hauts cols d'antan, dorment sous l'église de Saint-Jean-Port-Joli. Depuis longtemps, les gros anneaux de fer du plancher n'ont pas été soulevés ! Le lac cependant porte le deuil du passé et garde son caractère de tranquillité et de silence. Quelques blancs chalets se cachent sur les bords et leurs noms même sont doux et apaisants : Marie-Joseph, Sans-Bruit, Mon-Repos, Fleur-du-Lac, etc. Chacun d'eux est un nid solitaire où

toute l'eau bleue et toute la verdure nous appartiennent.

Pour l'instant, je suis seul à Sans-Bruit, et je descends au rivage, à quelques pas, jouir de l'ivresse du midi. Le soleil tombe d'aplomb et allume des éclairs sur les cailloux blancs. Au bout de sa chaîne, la chaloupe se balance à peine sur l'eau, où de petits frissons rapides courent, se rejoignent et meurent. Le bleu de l'eau est bien le bleu du ciel, un peu plus profond seulement. Il fait un joli vent ; autour de moi les saules, les aulnes se raidissent élégamment en leurs poses coutumières, et les jeunes érables découvrent la pâleur de leur dessous. Une libellule, portée sur l'aile de la brise, passe et repasse. En écoutant bien, je perçois la clameur assourdie faite du choc menu des choses innombrables : frémissement des millions de feuilles, petits flots qui s'écrasent sur la pierre, ardente vibration des insectes enivrés de lumière. La vie possède tout. L'homme passe à côté sans la voir, il la foule, l'écrase du talon ; il va, poursuivant quelque chimère, sans écouter la chanson énorme et vivifiante de la vieille nature.

Le Rocher Panet

La grève de la côte sud du Saint-Laurent, vers Montmagny et l'Islet manque parfois de relief.

Point de falaises ni de pointes hardies, mais une plage herbeuse où frissonne un peuple immense de zizanies et de scirpes, toujours glauques de la fine argile des marées. L'horizon est vaste vers le nord où les Laurentides courent lorsque le temps est clair. Le matin, la brume les dérobe et les noie dans l'ouate fuyante qui monte de l'eau, et la nuit tombée, on les devine aux phares illusoires que l'incendie allume toujours ici ou là à leurs flancs granitiques.

L'Islet est un très vieux village, un « bourg » comme on dit là-bas, qui dort paisiblement le long des flots tranquilles, gardé séculairement par son rocher, « l'Islette » des premiers habitants. Le « bourg » a conscience de son aristocratie et, comme les vieux seigneurs d'antan, déteste le bruit. Son quai, qui frôle « l'Islette », est généralement désert. A peine si d'aventure, une goélette vient s'y amarrer : quelques barriques descendues, quelques planches embarquées, et c'est tout.

Les l'Isletains, vieilles gens, ont force légendes, et nulle n'est mieux accréditée que celle du rocher Panet. Et d'abord, qu'est-ce donc que le rocher Panet ? C'est le pendant de « l'Islette », le sommet émergé d'une petite montagne enfouie sous la vase, que la marée entoure, et qui, dans les grandes eaux, disparaît presque. C'est vraiment peu de chose, mais ce peu de chose a sa légen-

de, qui est peut-être une histoire. Tout le monde là-bas la sait par cœur ; on l'a écrite et j'ai devant moi une brochurette signée : J. T. Jemmat, qui la narre avec enthousiasme. Ecoutez :

« Une misérable dont la légende a étouffé « le nom et la honte, avait osé vendre au démon, « en échange de déshonorantes passions, son âme « immortelle, et ses éternelles félicités. L'esprit « impur ne parut pas satisfait du marché ; il vou- « lut aussi posséder le corps de son infortunée « victime. Abusant de sa puissance, son infer- « nale malice la jeta sur le rocher qui ne pré- « sentait pas l'aspect triste d'aujourd'hui : on eut « dit une émeraude flottant sur les ondes, éta- « lant la verdeur des arbrisseaux et les teintes « de ses fleurs. Mais sitôt que le pied maudit « la vint toucher, les corolles se replièrent flé- « tries, les arbrisseaux périrent desséchés !

« Depuis plusieurs semaines, semaines d'an- « goisse et d'épouvante, elle était là, cheveux « épars, secouant des bras noircis, clamant plus « fort que les vagues. Souvent dans l'exaltation « et les crises de désespoir, la malheureuse se pré- « cipitait éperdue au milieu des flots, et les flots « effrayés la remettaient soudain sur son rocher « et s'enfuyaient d'horreur !

« La paroisse entière fut le témoin atterré « de ces scènes lugubres ; nul ne les pouvait envi- « sager sans frémissement, et quelques-uns mou-

« rurent de convulsions de terreur. Les mères « défendaient aux enfants de regarder le rocher « maudit et les grandes personnes se signaient à « son aspect. Le saint Curé, lui, paraissait seul « ne pas savoir le fait, ni s'en émouvoir; mais dans « son intention, il suppliait le ciel qu'un si exem- « plaire châtiment vint enraciner au fond des « cœurs la répulsion et la haine du vice ignomi- « nieux.

« Cependant, un jour, un groupe consterné ac- « courut le conjurer de rendre la paix au village, « en adjurant le diable de livrer sa victime et de « retourner à son éternel supplice. Un instant le « pasteur se recueille, lève au ciel des yeux calmes « qui s'emplissent de larmes ; puis joignant « ses mains longues et décharnées : « J'y vais, « mes enfants, dit-il ; mais vous, priez, priez en- « core, priez toujours ! » A ces mots il s'embarqua « sur les vagues houleuses, guidant lui-même son « esquif.

« Les paroissiens échelonnés en longue file « sur la rive, le front dans le sable, récitaient avec « ferveur les psaumes de la pénitence. En voyant « approcher d'elle la barque, la malheureuse se « prit à se tordre sur le roc, poussant des hurle- « ments à faire peur et pitié à la fois. Le prêtre « cependant avait laissé l'embarcation et, pieds « nus, lentement gravissait le rocher, lorsque sou- « dain il se voit en face du hideux personnage, à

« l'œil enflammé, à la respiration entrecoupée ; « une main se crispait dans sa chevelure humide, « l'autre, d'un geste menaçant montrait les flots « en courroux ; la lutte allait s'engager entre l'ange « de Dieu et Satan invisible.

«La peur circule à travers les rangs, au riva- « ge. Par un de ces pressentiments qui lui sont « habituels, le saint vieillard en est averti, et, se « retournant vers ses fils, il trace un long signe de « croix qui fait rugir la possédée mais rend aux « enfants la confiance : ils se remettent à prier.

« Le prêtre aussitôt récite avec force les « foudroyantes formules de l'exorcisme auxquelles « le diable terrorisé se voit contraint d'obéir en « maudissant. Cette fois, il se décide pourtant « à la résistance, et une scène terrible se déroule « sur le rocher qui tremble d'abord, puis bondit « comme un vaisseau qui va sombrer ; d'affreux « hurlements échappent de tous les antres, et l'in- « fortunée, se frappant la tête contre les pierres, « vomit des propos d'enfer ; quand tout à coup « elle disparaît au sein des flots amoncelés. Aussi- « tôt un énorme nuage voile le ciel de noir, le ton- « nerre roule les échos de sa grande voix, et les « éclairs agitent dans les nues des épées de feu.

« O Dieu ! venez à notre aide ; Seigneur ! « hâtez-vous de nous secourir,» criait la foule du « rivage : « O Christ, qui avez délivré Madelei- « ne des sept démons qui tenaient son âme cap-

« tive, écoutez ma prière,» soupirait le blanc vieil-
« lard sur le rocher.

« L'heure est à l'angoisse commune, mais le « ciel exauce les vœux. Dieu, par un prodige, « vient fortifier l'espérance de son serviteur. Le « roc, s'amollissant comme l'argile, garde l'em- « preinte de son pied droit, et, au même lieu, jaillit « une source pure et intarissable.

« L'âme de l'apôtre, touchée d'une main in- « visible, se sent frémir et est inondée de douceur : « Seigneur, vous lui ôterez son cœur de pierre « pour lui en donner un qui soit docile ; vous ou- « vrirez dans ses yeux la source des saintes larmes « qui appellent le pardon, et son pied s'affermira « dans vos voies.»

« Aux accents de la prière la rosée descend « des cieux. Soudain une vague écumante jette « aux pieds du prêtre le corps de la jeune fille. « A-t-elle péri ? Non, non ! Un frisson secoue les « membres, les paupières s'ouvrent toutes grandes « et le regard s'attache au bienfaiteur ; quel re- « gard ! il se baigne d'une gratitude infinie ! Heu- « reuse, elle se relève vivement et murmure une « prière de foi et d'amour. Tandis que le prêtre « baisse sa haute stature, et que ses cheveux blancs « ombragent comme un voile pudique la tête de « la pécheresse, elle fait les aveux du repentir. « Aux premières larmes qui jaillissent de ce cœur « renouvelé, le ciel reprend ses teintes d'azur, le

« soleil déverse des gerbes lumineuses, et le rocher « et les deux personnages paraissent comme nimbés d'or : les anges voient la main du prêtre se « poser pour effacer les dernières taches d'une « honte qui n'est plus.

« Là-bas, sur la rive, les larmes coulaient ré« confortantes. Et lorsque la lionne rugissante, « devenue brebis docile, se mit à suivre pas à pas « le pasteur, un long cri de triomphante admi« ration jailli de toutes les poitrines, alla expirer « jusqu'au rocher.

« Un siècle a passé, et les paroissiens de l'Islet, « sauvegardent de l'oubli, dans un souvenir fait « de respect et d'admiration, la vie et l'œuvre du « héros de ce drame. Sa mémoire survit dans « l'appellation du rocher qu'ils vous montrent : le « Rocher Panet.

« O prodige ! l'œil du touriste aperçoit en« core la mystérieuse empreinte ; sa main puise « à la source qui n'a pas tari : est-ce une attesta« tion d'en haut en faveur du saint Curé ? Si la « foi antique semble trop crédule, n'est-elle pas « la sève qui alimente dans les foyers chrétiens, « la simplicité des mœurs pures, la verdeur des « pratiques religieuses, la floraison des vertus, la « maturité des œuvres charitables ? Que Dieu pro« tège et développe une foi vigoureuse dans ces « âmes chrétiennes, tendres et fortes ! Que leur « piété place encore, dans un coin de la plus belle

« armoire, à côté de l'Évangile et de l'Imitation, « l'urne traditionnelle : Eau du Rocher Panet ! »

Et voilà !

J'ai voulu voir par moi-même la mystérieuse empreinte et la source légendaire. Il faut un certain courage pour affronter la boue mucilagineuse que le baissant laisse autour de l'îlot. J'ai examiné avec soin et mis beaucoup de bonne volonté à me pénétrer de l'esprit de la légende.

Vraiment, j'ai honte de porter la main sur la croyance chère aux l'Isletains et de contribuer pour ma part à ruiner l'une de « ces délicieuses histoires du peuple » dont parlait Nodier ! Tout de même, voici, pour ceux que la vérité préoccupe plus que la légende.

Le Rocher Panet appartient aux groupes de strates cambriennes dites de Kamouraska. Ces strates sont des quartzites, ou des conglomérats dont la matrice contient de nombreuses inclusions calcaires ou granitiques. La forte inclinaison des couches détermine la formation d'auges, de replis qui drainent et retiennent l'eau de pluie. La célèbre source n'est autre chose qu'un de ces replis où l'eau séjourne......aussi bien qu'ailleurs ! Elle n'a rien d'impressionnant, et j'avoue qu'il a fallu que l'on me dise :

—C'est ça, la source !

Les prétendues empreintes s'expliquent encore plus facilement par la disparition des inclusions dolomitiques, qui, de par leur nature calcaire sont beaucoup plus entamées par les agents atmosphériques que la silice du quartzite. Une fois en contact avec l'air, ces nodules se détruisent et laissent dans la roche des cavités de formes diverses. Dans l'espèce, l'empreinte du pied du bon Curé Panet et de celui de son chien s'explique tout particulièrement bien. Un nodule hémisphérique placé de champ a donné le talon ; adjacent à ce dernier un nodule elliptique a donné la semelle. Deux autres accolés tangentiellement ont laissé par leur disparition une cavité analogue à la piste non d'un chien, mais bien d'un ruminant, animal à sabot bifide.

Je dois ajouter que ces cavités sont présentes partout sur les quartzites de la formation de Kamouraska, sur les Îles Pèlerins, où elles ont parfois des dimensions suffisantes pour être visibles de loin. Il n'y a là rien de surnaturel, il faut en convenir. Il va sans dire que cela ne prouve rien contre le fait lui-même de l'exorcisme, qui paraît du domaine de l'histoire.

Mais à quoi bon s'insurger contre ces croyances naïves qui dorent d'un peu de poésie la vulgarité des choses, et atténuent le relent trivial de la vie. Laissons aux l'Isletains leur source et

leurs empreintes : nous n'avons rien pour les remplacer. Et puis, après tout, n'est-ce pas la science qui radote ? La poésie, comme la jeunesse, n'a-t-elle pas toujours raison ?....

La Pointe-des-Monts

Avec la Pointe-des-Monts, nous quittons le Golfe pour entrer tout de bon dans le Saint-Laurent, mais un Saint-Laurent encore sans barrière, vaste, royal. Durant la nuit, le *Savoy* a pris au Nord et ce matin nous longeons la côte à quelques milles.

Le soleil luit sur une mer gris perle qui baigne un rivage de granit. Il touche de sa baguette ce qui n'est en somme qu'une affreuse solitude, et aussitôt, à l'horizon, la mer verdit, la mort s'anime, et le silence lui-même prend une voix !...

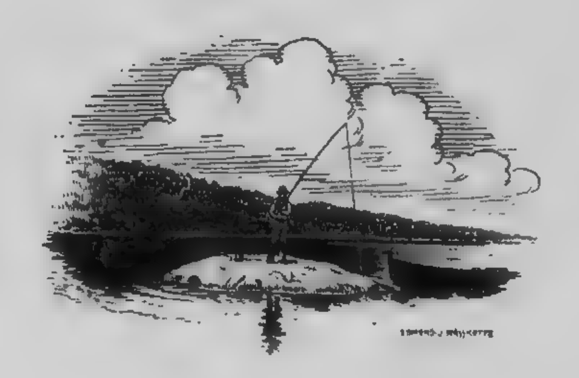
Le phare de la Pointe-des-Monts ! Cette nuit il brillait de sa propre lumière et son œil puissant fouillait l'ombre hostile, mitraillait les ténèbres. Comme le jour montait, il a baissé sa paupière cyclopéenne pour dormir un peu pendant que le soleil éclate sur la blancheur de la tour.

Le même soleil créateur rappelle, des anses où ils ont passé la nuit, les groupes de goélands. Ils planent en tournoyant sur l'eau bleue et, ainsi suspendus dans l'air immobile, laissent voir leur bec camus et leur corps fuselé. Ils ne sont pas beaux ainsi, rappelant par trop les naïves colombes de bois qui jouent gravement le rôle du Saint-Esprit, au-dessus de nos chaires de campagne ! Mais regardez-les aborder à la crête d'une vague, les ailes tendues et le corps en avant. Ils ont, pour prendre leur équilibre et replier leurs ailes, un mouvement d'une élégance suprême qui défie la pauvreté des mots !

Les sept ou huit maisonnettes blotties autour du phare ne s'endorment pas comme lui au lever du soleil ; elles rient à la lumière renaissante, d'un rire plein de chaux. On ne voit personne, mais dans les entrailles de pierre, derrière les fenêtres closes, il y a sûrement des êtres vivants pour qui se déploie tout cet immense paysage : un allumeur, quelques pêcheurs, quelques femmes au cœur simple dont toute l'affaire est d'aimer; quelques enfants, dont les âmes se modèlent à jamais, entre l'affection maternelle et la sévérité de l'habitat. Pour eux, la musique de l'eau sur le granit et la symphonie aiguë des chœurs de goélands ! Pour eux, et pour eux seuls, la ligne infinie des rochers, l'éternelle succession des vagues bleues et des arbres sombres qui

montent en rideau vers le nord mystérieux et sans limites où, après trois siècles d'efforts, l'homme si fier n'est pas roi !...

Au beau milieu des cabanes de pêcheurs, une minuscule chapelle au front blanc regarde la mer. Pour ces quelques âmes étrangères aux complications de la vie et aux infamies sociales, elle représente l'idée d'une fin supérieure, une raison de souffrir et une façon de vivre ; et j'incline à croire que le Christ doit se plaire en ce lieu qui lui rappelle son lac de Galilée et où il retrouve l'eau pure, le granit éternel et le cristal des âmes !



LE TÉMISCAMINGUE



LE LAC TÉMISCAMINGUE

QUAND ils passaient dans leurs longs canots d'écorce, ces hommes de fer qui s'appelaient Chevalier de Troyes, Jacques de Sainte-Hélène et Le Moyne d'Iberville, — poussés vers le nord mystérieux par la fièvre bien française des glorieux coups d'épée— je songe que ce paysage-là, grandiose et inchangé, a rempli leurs yeux avides.

Depuis des centaines de milles, ils couraient sur la glace ou pagayaient sur les eaux noires de l'Ottawa, quand, après l'interminable portage du

Long-Sault, ils entrèrent, avec le printemps, dans les eaux profondes du Lac Témiscamingue. Et j'entends la vieille chanson normande,

> Quand la nature est reverdie,
> Quand l'hirondelle est de retour,
> J'irai revoir ma Normandie :
> C'est le pays qui m'a donné le jour !

fondue avec le susurrement des avirons. Et je les vois, les grands canots cousus de fibres, aux proues en crosse, débordant de feutres larges et de pourpoints de cuir, glisser sur l'eau profonde entre les murailles granitiques de cette gorge qui, insensiblement, sans hâte, s'élargit et devient, sans que l'on y prenne garde, une petite mer intérieure. J'imagine que les yeux des hardis enfants de Charles Le Moyne, habitués cependant à la silencieuse virginité des paysages canadiens, durent fouiller avec inquiétude l'effrayante profondeur de cet horizon aux plans multiples, et admirer la chevauchée, sous le grand ciel, des hautes collines venant les unes après les autres s'affaler brusquement sous l'eau,—gigantesques décors d'une vaste scène de plein air où, à l'aurore du monde, auraient joué des dieux marins !...

J'ai vu ce paysage par un jour où la pluie, en s'enfuyant, avait oublié sur les sommets et les falaises une mousseline de brume. A la surface de l'eau, de petits flots écailliés d'argent enchâssaient les tons chauds des billes flottantes, et se

résolvaient dans le lointain, en une soie gris perle continuée par la pâleur du ciel.

Les rives du lac Témiscamingue sont saguenayennes. C'est dire d'un seul mot que le granit lépreux et nu, figé dans une attitude éternelle, tombe à pic dans le flot noir qui passe lentement, mais passe toujours ; que dans les ravines, coins de fraîcheur et d'ombre, le vert tendre des bouleaux adoucit le noir solide des masses de résineux. Mais le feu a ravagé par endroits, découvrant la blancheur des fûts et la grisaille de la roche, et l'on dirait, à cette distance, une moisissure blanche attachée au flanc d'un monstrueux cadavre ! ...

A mesure que l'on remonte le lac, le paysage s'élargit, l'eau et le ciel se rapprochent et les blanches mouettes font gentiment la liaison de l'un à l'autre. Est-ce pour reposer leur aile fatiguée que le manitou du lac a fait surgir de distance en distance, ces minuscules îlets où quelques pins cyprès tordent leurs bras verruqueux ? ...Peut-être ! Et pourquoi pas ? ... Les poètes ignorent-ils donc que tout dans la nature est appui et secours ! ... On sait bien que la fleur s'emmielle pour enivrer l'abeille, que le rocher se fend pour abriter la campanule et que les ramilles se façonnent pour retenir et bercer les nids ! Ne peut-il y avoir, à l'usage des êtres qui ne sont pas nous, un autre évangile de charité, un évangile

inconnu et charmant écrit avec une plume de rossignol sur des pétales de lis ? . . .

Mais voyez ! Le lac, qui s'était évasé, se rétrécit soudain et nous ferme maintenant la vue. Est-ce tout ? L'Ottawa va-t-il redevenir rivière ou ruisseau ? Non pas. Deux collines couraient l'une vers l'autre ! Elles se sont heurtées presque, ne laissant qu'un étroit passage ; mais au delà c'est encore l'eau profonde, l'eau maîtresse, la nappe immense et bleue, l'horizon sans limites.

Si l'on peut appeler histoire les brèves chroniques de ces régions neuves, ce détroit est le centre historique du Témiscamingue. Oh ! une histoire simpliste qui ne parle que d'eau baptismale et de peaux de castor, un épisode si l'on veut de l'histoire de deux puissances presque partout rivales : Dieu et l'Argent. Ces deux divinités toujours en lutte, qui se partagent les cœurs des hommes, pour une fois ne se sont pas combattues mais se sont réciproquement prêté main-forte.

A droite de la passe, achèvent de vieillir les magasins du Fort de la Compagnie de la Baie d'Hudson ; en arrière, au flanc de la colline, dans un taillis grandissant d'églantiers et d'aubépines, une grande croix marque la tombe du P. Laverlochère et le cimetière algonquin. Sur des bouts de planche vermoulus quelques inscriptions : *Oma Nipa*, ici dort ; *Gagatnama8icik*, priez pour elle.

Pauvres indiens au cœur simple, dont la douce main de l'Église a fermé les yeux ! A voir la solitude et l'abandon du lieu, et l'espèce de conspiration des feuillages et des fleurs avec la pluie du ciel pour effacer ces ultimes vestiges du passé, il paraît bien que les morts aux longs cheveux noirs, qui dorment sous nos pieds dans leurs couvertures multicolores, ont enseveli avec eux l'âme de leur race. Mais la terre canadienne, maternelle à ses premiers enfants, leur a donné une sépulture splendide ! Le petit cimetière algonquin domine l'un des plus beaux paysages que l'on puisse voir « où le grandiose s'allie intimement au pittoresque » ; les corymbes blancs des aubépines etles corolles vermeilles des églantiers y épanchent silencieusement leurs petites âmes parfumées dans la langueur des soirs, et, sur les bras vétustes de la croix, fauvettes et pinsons viennent sérénader ! Oui ! c'est bien cela ! *Oma Nipa* ! Ici repose !

De l'autre côté de l'eau, les bâtiments en ruine de la Mission sont répandus derrière le rideau de peupliers baumiers qui tremble et chantonne tout le long de la grève. « Un silence, un recueillement qui semble imposé par quelque divinité invisible règne sur toute la nature environnante, au sein des bois assoupis, sur la croupe onduleuse des coteaux et jusque dans le balancement attentif et retenu du lac. Partout au loin, la plage est muette, baignée par les flots d'azur

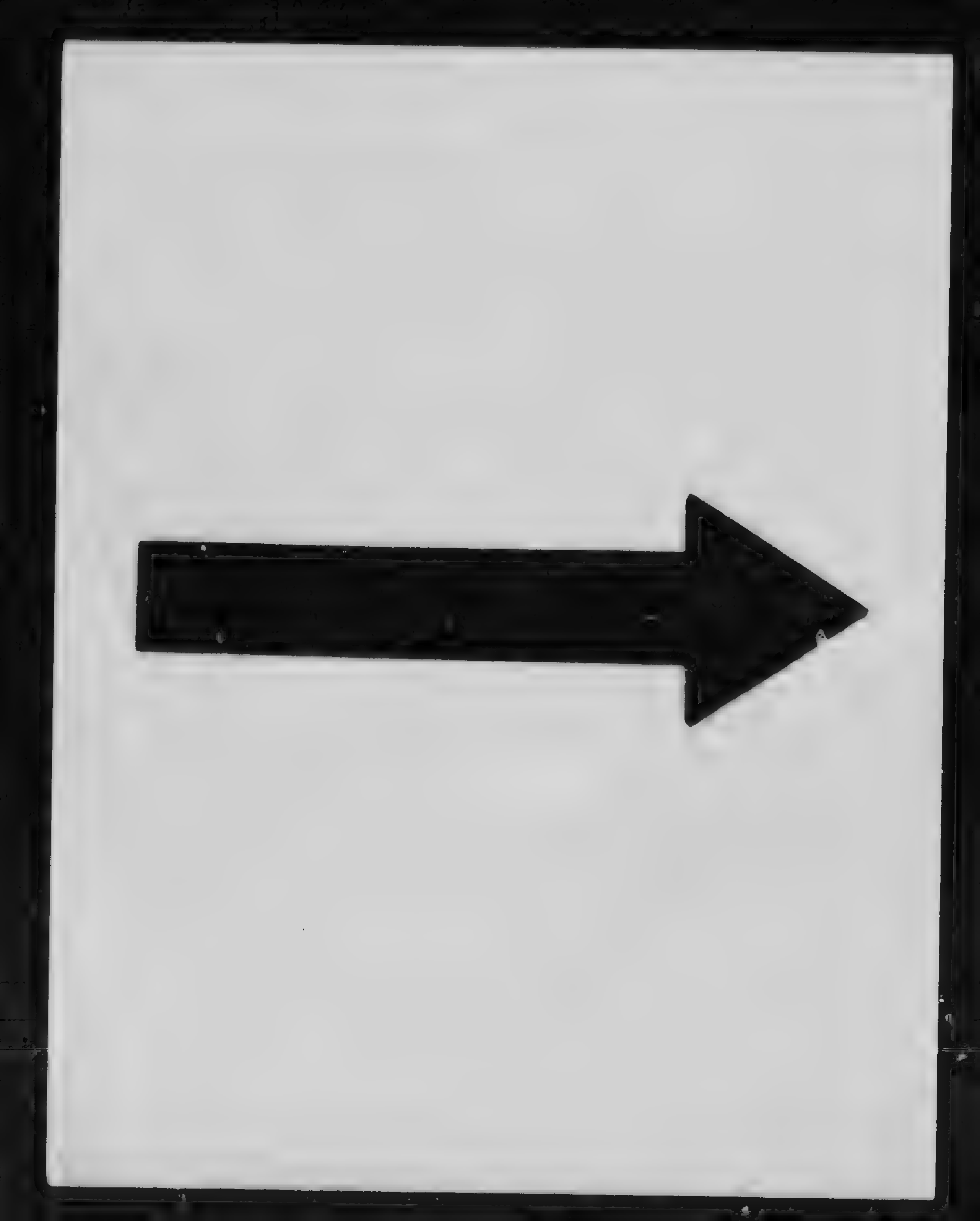
qui s'appellent et se suivent comme des caresses, et par les flots d'or du soleil éclatant au milieu d'un ciel sans nuages »... Arthur Buies, qui a écrit ces lignes, pourrait encore les signer après trente ans écoulés : le silence et les flots sont restés les mêmes, attentifs, retenus.

O. M. I. et H. B. C. !... la foi et le lucre, les chevaliers de Notre-Dame et les magnats de la fourrure ! Vraiment, le contraste est parfait et frappe les moins prévenus. Il faut reconnaître que la grande compagnie possédait supérieurement l'art de choisir ses postes de traite. Les sauvages descendus de l'Abitibi, du lac Temagami, de la Kinojévis, de l'Harricana et de la Nottaway, devaient nécessairement passer cet étroit goulet où la compagnie les attendait. *Here before Christ !* Cette ironique traduction du sigle de la Compagnie : H. B. C., s'est trouvée encore vraie au Témiscamingue. Le poste est aussi vieux que la puissance anglaise au Canada, et ce ne fut qu'un siècle plus tard, en 1863, que la croix parut sur la colline en face du Fort, pour parler à la race condamnée, le langage d'amour et d'espérance éternelle qui trouve si facilement un écho dans les âmes primitives.

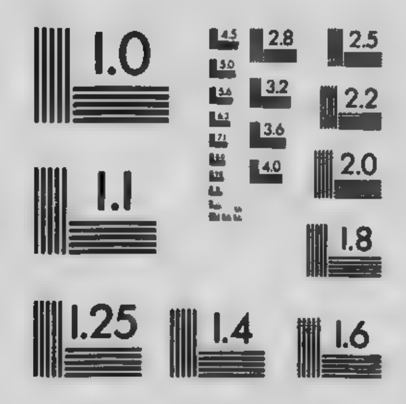
Mais le Christ—maître des siècles à venir—a sa revanche splendide. Bien que nous ne la voyions pas, nous savons que derrière ces promontoires abrupts s'étend une terre merveilleuse,

peuplée de vigoureux colons groupés autour de leurs blanches églises. Et tandis que la puissance de la Compagnie va s'éteignant, pour n'être plus bientôt qu'un feuillet sans gloire de notre histoire coloniale, le Christ, ami des humbles, voit grandir autour de ses croix, le long des chemins neufs, tout un peuple fidèle dont il est l'amour et l'espérance!...





(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 – 0300 – Phone
(716) 288 – 5989 – Fax



VILLE-MARIE



TRE à Ville-Marie-sur-Témiscamingue !... Le rêve ébauché à son bureau de travail, penché sur les petits carreaux polychromes de la carte officielle !... Le rêve écarté avec un gros soupir, en essayant laborieusement de remettre le document dans ses plis !... Nous y sommes pourtant ! Et, ce matin, sur le balcon du presbytère, quelle volupté de laisser le vent d'ouest nous caresser la figure et gonfler des narines habituées à filtrer sans succès les poussières plus ou moins microscopiques de l'ancienne Ville-Marie, là-bas, très loin !...

De l'autre côté du lac, l'Ontario se réveille, tout rose sous le pâle soleil du matin—effet de granit et de bois sec. Si j'avais vingt ans de plus ou vingt ans de moins, je ne reculerais pas devant la vénérable métaphore et, une main sur la balustrade et l'autre tendue en supination vers l'occident, je m'écrierais tout ému : « L'aurore aux doigts de rose !... »

A voir cette falaise régner, déserte, tout le long de l'horizon, qui soupçonnerait que l'argent court dans les veines rigides de cette terre granitique et que, à deux milles en arrière, tout un petit peuple accouru des quatre coins du monde où l'on pâtit, fouille fiévreusement les entrailles de la pierre. Cobalt ! la « Silverland » ! L'argent, le grand levier du monde... à moins qu'il n'en soit le point d'appui ! L'argent stérile et froid, puissance terrible qui démuselle les canons et fait taire la justice, l'argent ouvrier de la haine et gaspilleur de sang ! ... La pensée, un instant entraînée au dehors par ce mot qui brille, revient tout naturellement vers Ville-Marie qui dresse en face de ce progrès fongique le vieil idéal agricole : l'amour de la terre, pour la vie qu'elle crée et qu'elle multiplie, pour les races humaines qu'elle nourrit et féconde.

A cause de la Pointe-au-Vent et de la [illegible]nte-au-Cèdre qui l'entourent de leurs bras de pierre, la Baie paraît fermée. Ne dirait-on pas un de

ces lacs laurentiens que nos géographes ont pris l'habitude de ne plus compter ?... D'ici, impossible de deviner le Témiscamingue magnifique et royal, développé au nord et au sud.

La Pointe-au-Vent est ce matin d'un joli vert bouleau piqué de noir sapin, et, à son fin nez de granit rose, le flot passant met une moustache d'argent. Au loin une barque glisse et sautille sur la petite vague nerveuse et retroussante ; elle anime seule la Baie, car le vapeur est parti tout à l'heure, abandonnant dans le bleu gris du ciel, quelques spires de panache vite déroulées par la brise légère. Hier, la Baie riait et jasait, car il faisait glorieux soleil et grand vent, —ce que les hommes de mer appellent un superbe mauvais temps. Aujourd'hui, elle est grave et se tait ; on n'entend plus que le long cri des oiseaux inquiets et le crissement léger des *barouches* dans la glaise demi-sèche.

La glaise du Témiscamingue ! richesse du pays ! mère nourricière de l'herbe haute, du beau mil, des avoines oscillantes et du blé d'or !... Aimez-la bien, cette bonne terre du Témiscamingue ! Elle vous paiera de retour en s'attachant à vous indissolublement, car la pluie qui la détrempe et la malaxe en fait la substance la plus gluante, la plus prenante qu'il soit possible d'imaginer. Comme les dieux, la glaise a toujours soif ! Le soleil ne l'assèche que pour lui permettre de boire

encore, et les empreintes lunulaires laissées par le pied des bêtes sont de petites coupes toujours tendues vers les nuages. Aussi, à peine le ciel a-t-il, d'aventure, versé quelques seaux d'eau, que la glaise s'attendrit, entoure amoureusement vos pieds devenus les nucléus de deux mottes informes qu'il vous faudra porter jusqu'au grattoir le plus prochain !... Heureux pays tout de même où, cirer ses bottes étant généralement considéré travail de Danaïdes, on peut encore, avec des pieds crottés, faire figure d'honnête homme !

Donc, ce matin, les *barouches* passent sur le chemin de glaise. Pour des yeux citadins, le défilé ne manque pas de pittoresque. Voici, par exemple, une bonne vieille jument grise qui, secouant à chaque pas sa crinière poivre et sel, berce doucement un vieux à collier de barbe... Quelque cent pas plus loin, sur une *planche*, une femme en noir, un garçonnet en blanc coiffé d'une de ces petites cloches de toile bleue que les enfants portent maintenant, comme la cocarde du ciel d'où ils descendent !... Qui donc a dit que le bleu se mourait ?

Ville-Marie a déjà du caractère, malgré des signes mal dissimulés de trop grande jeunesse : larges rues sans pavé, allure empressée des constructions de bois neuf. Ville-Marie n'est pas, certes, comme certains coins de notre province—l'Île-aux-Coudres par exemple—un reliquaire où le

décor si riche ne semble là que pour enchâsser le passé. C'est plutôt un village tout fier d'avoir place au soleil, un village de belle mine et sûr de lui-même, qui se fait coquet pour inviter l'avenir.

Hier, revenant en canot du haut du lac, j'ai laissé Émile, dont les biceps sont sûrs, doubler seul la Pointe-au-Vent, pour prendre à pied le portage ombreux, œuvre de mon vieil ami Maiakisis. Le portage, large et tout droit, est bientôt traversé ; il aboutit à une clairière d'où la vue s'étend sans obstacle et magnifique sur toute la Baie. Je veux aller au-devant du canot par le pied des falaises, mais l'eau est haute, et je suis bientôt arrêté par un rocher abrupt qui plonge à pic et ne laisse pas de passage. Que faire ? Rien, sinon attendre et jouir du paysage. Au-dessus de ma tête, les torsades des pins rouges s'échappent des plans de retrait du granit, et les noirs faisceaux de leurs aiguilles me font un parasol rustique du meilleur effet. Les églantiers sauvages —la gloire du Témiscamingue en ce commencement de juillet—accrochent leurs rosaces et leurs boutons partout, sauf sur les étroites corniches là-haut où règne une rigide dentelle de polypode.

A ma droite, d'autres petits caps comme celui qui me retient, emprisonnent des coins obscurs, tandis que sur le vert lumineux des lointaines montagnes traînent de longues écharpes diaphanes, ombres fugaces des nuages errants.

Devant moi, au creux de la Baie, Ville-Marie se chauffe au bon soleil du bon Dieu. Tout à l'entour le granit monte, s'arrondit en un cirque aux gradins ruinés par les siècles, et où la nature, toujours soucieuse d'harmonie et de couleur, a planté des touffes de viornes blanches, et des kalmias rouges. Enfin, couronnant le tableau, le temps, artiste invisible, a respecté, tout en haut, au bord de l'horizon, les pins demi-morts, plaqués sur le bleu du ciel, et qui présentent encore un bouquet sombre aux baisers de la lumière.

Sur ce fond vierge, quelques notes de brique rouge : le presbytère, l'église, le couvent, l'hôpital ; au centre, un fin clocher d'argent pour accrocher au passage les rayons vagabonds de ce gai soleil d'arrière-printemps. Le village tout entier forme à la lumière intense, un délicieux pastel où le blanc, le rouge et le gris se marient sur la dominante du vert, sous une immense coupole bleue traversée de langoureux nuages qui n'ont pas l'air bien pressés de s'en aller. Je ferais bien comme eux. Mais la pince du canot paraît derrière le cap, puis le large dos d'Émile courbé sur l'aviron. Il triomphe ! Il me montre de loin, au bout du bras, un éblouissant calice cueilli dans une anfractuosité de la Pointe-au-Vent. La brise maintenant pousse le canot vers moi et je reconnais un superbe échantillon, tout frais éclos, du lis de Philadelphie ! Belle trouvaille vraiment

que ces longs pétales de velours écarlate nourris du miel de la pierre !... Je n'ai plus qu'à me pendre à la corde de Crillon : Émile a trouvé le lis de Philadelphie et je n'y étais pas ! ...

Volontiers, je m'attarderais à admirer encore ce délicieux coin de mon pays. Mais il faut partir. Le vent augmente et Maiakisis serait inquiet ! Adieu, bel horizon ! Adieu, prison très douce ! Adieu, rosiers ! Fringue, Émile, fringue sur l'aviron ! ...





MAIAKISIS



On m'a demandé :—

—Qu'avez-vous vu de plus intéressant au Témiscamingue ?

J'ai réfléchi un peu—oh ! très peu—et j'ai répondu sans sourciller :

—Maiakisis.

—Maiakisis ? ...

—Oui ! Maiakisis. Ce nom-là ne vous dit rien ? Évidemment. Moi aussi, je le confesse, il y a quelques semaines, je l'ignorais profondément malgré la bonne page que lui a consacrée Arthur Buies—qu'on ne lit plus.

Maiakisis est le nom algonquin d'un humble frère Oblat que le monde ne connaît pas—parce que le monde ne connaît que ce qui est à lui. Il ne fut rien moins cependant que la cheville ouvrière du vaste mouvement de colonisation qui a ouvert à la race, le pays du Témiscamingue.

Le frère Mofette—puisqu'il faut l'appeler par son nom— est au Témiscamingue depuis cinquante ans bien comptés. Il y arriva avec les premiers missionnaires Oblats qui étaient alors, avec les employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson, les seuls blancs sur les eaux supérieures de l'Ottawa. Les sauvages ont atteint la perfection dans l'art si difficile de nommer ou de définir d'un mot. Les Algonquins qui fréquentaient la Vieille Mission, remarquant que le frère se levait avec le jour pour vaquer aux multiples soins matériels de l'établissement, l'appelèrent sur-le-champ Maiakisis, « comme le soleil. » Jamais ils ne sont tombés plus juste. Depuis cinquante ans Maiakisis, en effet, se lève avec le soleil et comme lui, il éclaire et réchauffe les colons, ses frères et ses amis.

Il a bien soixante-dix ans. Une robuste carrure, de larges mains faites aux plus durs travaux, mais surtout une tête puissante modelée par l'ongle de la vie et dont les traits profonds convergent sur des yeux remarquables, des yeux intelligents, malins et doux. Matin et soir, aux heures de prière

conventuelle, il porte soutane et crucifix d'Oblat. Le long du jour il a généralement une blouse d'alpaga et un feutre à large bord.

Doué d'une force physique extraordinaire, d'une calme énergie toujours victorieuse parce que sûre d'elle-même, et d'un véritable génie d'organisation, le frère Mofette fût devenu dans le monde—on l'a souvent dit—général ou millionnaire. On ne coulera pas sa statue car il n'a versé le sang de personne ! J'ai la témérité de croire, à part moi, qu'il a fait beaucoup mieux e beaucoup plus : il a travaillé indirectement au salut de beaucoup d'âmes ; il a fait du bien aux colons ses frères ; il a multiplié les clochers, agrandi le domaine de la vie et de sa race. Cela peut et doit suffire à la plus robuste des ambitions.

Devant cet homme, aujourd'hui encore fort et droit comme les ormes de nos champs, on a peine à croire aux terribles et légendaires voyages qu'on lui attribue, alors que, au cours de l'hiver, il ravitaillait la Mission en traîneau depuis Pembroke, et plus tard, depuis Mattawa, couchant à la belle étoile par des froids hyperboréens. Malgré sa façon toute simple de raconter les plus affreuses choses, on devine en l'écoutant l'horreur de certaines nuits passées à courir en raquettes autour du cheval, frappant sans cesse le pauvre animal, de peur que l'homme et la bête ne s'endorment tous deux d'un sommeil mortel !

La Baie des Pères, Ville-Marie, les belles paroisses de l'intérieur, tout ce mouvement, toute cette vie débordante, au fond, c'est son œuvre à lui, modeste, et dont, certes, il ne cherche pas à tirer vanité. Après avoir été durant cinquante ans le père des colons, l'ami et le familier des magnats de la grande Compagnie, des industriels et des chefs des plus importantes *concerns* minières, le frère Mofette est resté l'humble religieux serviteur de ses frères, que l'on voit au petit jour allumer les cierges et servir la messe avec la simplicité d'un enfant, pour le retrouver aux heures chaudes dans le potager, rechaussant les pommes de terre et soignant les citrouilles.

Ce vieillard courbé dans le sillon, la bêche à la main, c'est lui qui le premier, et tout seul, crut à l'avenir du Témiscamingue ; c'est lui qui en pressentit la richesse ; c'est lui enfin qui jeta en terre la première poignée de blé. Il m'a raconté lui-même cette simple histoire qui ressemble de loin à une parabole évangélique.

En ce temps-là, le P. Pian étant supérieur de la Mission sur la passe du lac Témiscamingue, le frère Mofette administrait le temporel, cultivait le petit jardin et aidait les pères dans leur ministère.

Souvent l'infatigable convers avait sillonné le lac dans tous les sens, et la magnifique Baie du côté nord-ouest l'avait séduit. Il y pensait. Il

en parlait. Il en rêvait. Il en importunait son supérieur dont l'idée était faite sur l'impraticabilité de toute culture dans le Témiscamingue,—beau domaine pour une réserve sauvage, mais que, selon lui, les blancs n'occuperaient jamais. Cependant, le frère ne se décourageait pas. Dans ses voyages, il avait vu partout, à l'intérieur, de beaux vallons en pente douce et de grands plateaux argileux ; il avait observé la vigueur de la végétation sauvage dans les *brûlés*, le long des rivières et des ruisseaux, il avait écouté le bouillonnement de la vie dans le sein de cette terre qui ne demandait qu'à s'ouvrir, à produire, à nourrir !

Un matin, dans la pauvre chapelle, le frère Mofette, en quête d'un sujet de méditation, ouvrit son évangéliaire et lut : «*Je vous le dis en vérité, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle s'y transporterait, et rien ne vous serait impossible*» (S. Math. XVII, 19). Il ferma le livre et durant une demi-heure se livra à une oraison fervente, où il y avait de la foi, des montagnes, de la charité, des souches, de la confiance en Dieu et de beaux champs de blé ! Après le déjeuner, il fit venir Pierre et Antoine, deux orphelins sauvages de onze et de douze ans respectivement, adoptés par la Mission.

—Vous prendrez Le Rouge dans la friche et lui mettrez le harnais. Vous irez ensuite cher-

cher la petite charrue et l'arrache-souches. Mettez les instruments dans les deux chalands attachés au nord-est de la pointe. Quand tout sera prêt, tenez-vous avec Le Rouge derrière le mulon de foin et attendez là ! Vous allez venir avec moi pour un petit voyage !...

Fous de joie à la pensée de faire un voyage avec Maiakisis, les petits Indiens partirent en courant, comme deux faons à la recherche de leur mère. Deux minutes plus tard, le frère Mofette abordait le P. Pian qui disait son bréviaire, assis sur un banc à la porte de la Mission. La voix humble et les yeux brillants, il exposa pour la centième fois son projet de faire un morceau de terre à la Baie.

Le P. Pian était de mauvaise humeur ce matin-là. Il se fâcha tout rouge, et lui, le saint missionnaire, mort à tout et à lui-même, il envoya promener le pauvre frère en lui jetant ce qui suit ou quelque chose d'approchant :

—Vous me cassez la tête, à la fin, avec cette histoire ! Voulez-vous bien me laisser en paix !... Allez cultiver le Groënland si vous le voulez, mais ne me parlez plus de vos utopies !...

C'était une permission générale, n'est-ce pas ? dit en riant le bon frère, quand il raconte la chose. Aussi je ne me le fis pas dire deux fois. J'embarquai à la hâte le cheval, les outils et les provi-

sions préparées à l'avance, et nous prîmes le large à force de rames. Il faisait une belle journée de mai, mais un peu froide. Je disais à mes petits sauvages :

—Ne regardez pas en arrière, de peur que le Père Supérieur ne change d'idée ! ....

Une heure après, les chalands touchaient terre et s'amarraient à un gros cèdre penché au-dessus de l'eau. Bientôt le bois retentit de coups de hache. Maiakisis, premier colon du Témiscamingue, abattait d'un bras joyeux les grands pins à panache, les verts bouleaux et les cèdres odorants ! .. Maiakisis arrachait les souches !... Maiakisis faisait de la terre !... Deux jours... Trois jours... Et le grain doré vole dans l'air, donne à la terre grise du Témiscamingue son premier baiser !

....

Il y a déjà longtemps de cela. Aujourd'hui, sur le site même, s'élève une grande église où, le dimanche, une foule d'hommes, de femmes et d'enfants s'assemblent, recueillis, pour écouter le successeur du P. Pian lire dans le livre sacré la belle parabole du semeur :... « *Une autre partie tomba dans la bonne terre...* »

Et dans l'ombre de sa stalle, presque en arrière de l'autel, Maiakisis, les mains dans les manches de son surplis, murmure en regardant, sans en avoir l'air, les rangs pressés des fidèles :

—...*et rendit cent pour un !*



L'ÎLE-AUX-COUDRES



LA CROIX DE L'ISLETTE



E n'est pas une île, pas une îlette non plus, mais un rocher relié à la côte de l'Île-aux-Coudres par un épais cordon littoral de débris et de gravier. De très loin, sur la terre et sur l'eau, s'aperçoit le bouquet d'épinettes qui marque le lieu et dérobe la croix, la très vieille croix, souvenir de la première messe dite ici pour les colons par le célèbre Père de la Brosse.

Un sentier fréquenté mène à l'Islette. Il suit la crête de l'alluvion, au milieu d'une broussaille souffreteuse de berces et de harts-rouges. Par cet après-midi de dimanche, je m'y engage avec mon

ami Albert. L'heure, livrée au soleil ardent, au calme et au silence, est véritablement délicieuse. Perçant la verdure du talus, un rocher, rongé de lichens rouges, surplombe. Nous nous y asseyons pour regarder et pour rêver. Il a neigé autour de nous, ou bien ce sont les céraistes et les graciles arabettes qui font leur humble vie de fleur dont toute l'affaire est d'adoucir les angles, de couvrir les nudités et de parfumer les vents. Le village est loin déjà, et l'on n'entend plus rien que le bruissement des mouches ivres de la sanie des marsouins morts, couchés sur le flanc, là-bas.

Au nord, la ligne brutale des Câpes Raides dessine sur le ciel pâle un monstre noir accroupi dans la mer. Par un effet de mirage, la côte sud paraît toute proche ; la courbe onduleuse des collines bleues y chemine sous la solide banquise des nuages éclatants. Des groupes de points blancs que le soleil allume, marquent les villages. Voici Montmagny, plus bas le Cap Saint-Ignace, L'Islet, Saint-Jean-Port-Joli, Saint-Roch-des-Aulnaies. Ils dorment les villages, les beaux villages, enivrés de lumière et de paix. Entre eux et nous, au loin, sur l'eau miroitante, tremblent les fines perches de la pêche aux marsouins ; elles encerclent un espace immense où demain, effrayés par cet obstacle imaginaire, viendront s'enfermer pour mourir, les pourceaux de la mer, stupides et doux !

Devant nous, au ras des *crans* couverts de varech gluant, s'incline le vol noir des corneilles en maraude. L'une d'elles se pose un instant sur une épave, fouille du bec les algues brunes et reprend sa course oblique vers une goélette à l'ancre tout près. Combien jolie la petite goélette, avec sa coque verte et son bordage noir, immobile sur l'eau qui se ride un peu autour ! Je l'imagine fine marcheuse, et, sans le petit canot blanc qui, à cent pas, la garde comme un bon chien, elle profiterait—j'en suis sûr—du petit souffle qui se lève pour ouvrir d'elle-même ses ailes blanches, s'enfuir et courir de libres bordées sur le vaste fleuve bleu !

Mais le centre du paysage est bien la croix, la vieille croix noire qui rêve dans son petit enclos, entre les pyramides sombres des épinettes. Elle rêve un rêve silencieux et profond que fleurissent discrètement les églantiers épanouis sur ses pieds. Les bras étendus vers l'occident, elle attend, semble-t-il, le retour de l'apôtre au cœur de feu.

Le lieu n'a guère changé depuis les jours lointains où le Père de la Brosse célébrait ici, dans l'ombre des arbres verts, le rite eucharistique. C'est le même horizon, le même cri aigu des goélands, le même flot qui chante, tout pareil, sur les *crans* limoneux. Ces campanules bleues qui secouent dans le vent leurs grelots silencieux des-

cendent en droite ligne de celles que le missionnaire cueillit pour en orner son autel rustique.

Pendant que je la regarde, la bonne croix, profilée sur le fond fuyant de la falaise du Cap-à-la-Branche, j'entends parler derrière moi, et, au bout d'une minute, cinq fillettes, se tenant sous le bras, passent en folâtrant. Les rires fusent au travers du grasseyement prononcé des gens d'ici. Elles descendent à la course le petit monticule et s'arrêtent à la Croix ! Que vont-elles faire ? Je les observe du coin de l'œil. A ma surprise elles ouvrent la petite barrière à claire-voie et pénètrent dans l'enclos. Elles s'agenouillent sur la saillie des pierres brutes qui forment le très simple piédestal et,— quelque vieille coutume sans doute,—elles prient, le front appuyé sur la Croix ! J'entends le murmure alterné des « Notre Père » et des « Je vous salue Marie », et il me semble voir les prières anciennes et divines monter doucement dans les bras de la Croix qui leur font un bout de conduite sur la route bleue du ciel. Que demandent-elles là, les *jeunesses* de l'Île-aux-Coudres ? Je fais un effort pour pénétrer la prière obscure et puissante des simples. Les mots toujours les mêmes, suggèrent invinciblement la solution victorieuse de Lacordaire au sujet de l'amour qui n'a qu'un mot, toujours redit et jamais répété. Oui ! Il y a cela ! Mais il y a autre chose aussi, et les formules, les

Pater, les *Ave*, ne sont que l'accompagnement en sourdine de la prière profonde qui, comme une source, jaillit à travers le sable mouvant des âmes. Et voici ce qu'elle dit, la prière des fillettes de l'Île-aux-Coudres :

« Notre Père qui êtes aux cieux, donnez-nous du beau temps pour finir de semer les *pétaques* ; donnez-nous une bonne récolte et préservez-nous de la gelée ! Ainsi soit-il »!

« Sainte Marie Mère de Dieu, guérissez Marie-Anne, qui est malade au lit depuis si longtemps ! La vie n'est pas bien drôle pour elle ! Faites qu'elle puisse sortir, rôder et *bardasser* comme nous autres ! Ainsi soit-il ! »

« Notre Père qui êtes aux cieux, ayez pitié du grand Joseph qui navigue sur les bâtiments à voiles ; faites qu'il ne lui arrive pas de malchance ! Ainsi soit-il !»

« Sainte Marie, Mère de Dieu, je vous prie bien fort pour Elie Dufour, mon fiancé, qui travaille en ville ! Faites qu'il pense toujours à moi ! Ainsi soit-il ! »

Elle dit cela la prière des fillettes de l'Île-aux-Coudres, et bien d'autres choses encore, et cette prière monte vite et droit parce que pour elles Dieu est tout, n'étant rien autre que le Père qui est aux Cieux ! Et tandis qu'elles s'en retour-

nent par où elles sont venues, je songe que celles-là sont pleinement heureuses dans leurs robes d'indienne bleue à gros pois blancs, et que leur rire franc rend le son clair de l'âme simple et bonne que leur conserve cette terre toute de tradition, de lumière et de paix.





LE COUCHANT

OUTE la dure journée, les insulaires ont peiné dans les sillons pour *semer* les *pétaques*. Hommes en chemise d'étoffe, femmes en jupe grise et en chapeau de paille à brides, fillettes aux cheveux nattés, jusqu'aux petits gars hauts comme ça, tous ont marché dix heures dans le labour graveleux, mettant qui la semence, qui une poignée de varech ou un poisson putride.

Les pieds lourds de fatigue et de terre, la tête encore pleine du vent qui a soufflé sans relâche et

ne fait que de calmir, ils sont rentrés silencieux, vers la soupe et le lard froid. Maintenant qu'ils sont à table, le bruit des fourchettes et des cuillers venant à travers la porte grande ouverte, forme une symphonie naïve qui fait coucher le soleil. A ce moment le paysage tout entier s'abandonne à la lumière horizontale, au silence et à l'espace. Le ciel est d'un bleu tendre, d'un bleu transparent, d'un bleu de rien qui veut se faire pardonner d'être encore bleu quand tout se dore à la caresse du soleil.

Au delà du ponceau jeté sur le Ruisseau-Rouge, la Pointe-des-Sapins pousse dans l'eau pâle et muette la fine étrave de sa déclivité. En oubliant un peu, on ne voit plus qu'un navire immense et idéal, en partance pour un pays de rêve, gréé de mâts sans nombre où la féerie du couchant accroche des misaines violettes et des cordages d'or roux. Un peu plus loin, dans l'Anse, trois goélettes se laissent soulever par le pavois du montant,—miroir très pur, mais qui tremble un peu. Et de les voir ainsi, la vieille chanson malouine que, dans notre enfance, nous chantions tous, bourdonne à mes oreilles :

A Saint-Malo, beau port de mer
Trois beaux navires sont arrivés ;
Nous irons sur l'eau !
Nous irons nous promener !
Nous irons jouer dans l'Île !
Dans l'Île !

La même réminiscence est-elle venue aux deux enfants que je vois là-bas traîner un canot sur les *crans ?* J'admire l'harmonie de leurs mouvements. Nu-jambes dans l'argent liquide, ils soulèvent en marchant des cordons de varech. Ils crient et commandent tous deux la manœuvre. Les voilà ! Ils sautent dans l'embarcation maintenant à flot, et, debout sur les bancs, progressent à la perche.

Mes yeux les quittent pour se poser sur une goélette abandonnée au sec et dont le soleil enfonce les mâts dans la mare en face. Faite pour être frôlée par le petit flot court du Saint-Laurent, elle a vraiment l'air d'une chose désséchée, vidée, d'une chose en prison. Autour d'elle, sur la verdure, les ombres démesurées et nettes propres à cette heure du jour, s'allongent, soulignent d'un trait robuste les choses les plus communes et les font ressortir en beauté. Voyez la vieille grange bancale et en surplomb—on ne voit plus cela qu'ici—dont le soleil redore pour une heure le chaume noirci ! Et telle est la magie de cette lumière vierge qu'elle rend presque beaux aussi les porcs demi-gras qui paissent sur le chemin, le bon vieux chemin de l'Île-aux-Coudres, pitoyable aux bêtes comme aux gens.

Un roulement sourd sur le *pontage* tire mes yeux de ce côté. Une charrette, l'une de ces petites charrettes à deux roues légères et solides,

faites pour cahoter sur les *crans*, s'avance au pas somnolent d'un bœuf, chargée de varech ruisselant arraché au rivage de « La Baleine ». Un vieux, maigre et hirsute, tient les *cordeaux*, et un petit gars le suit à grandes enjambées. Tous deux sont chaussés de bottes sauvages ; ils nous saluent poliment et, comme ils s'en vont, ils dérangent un veau qui s'ébroue autour d'une *barouche*, et font ensauver un troupeau d'oies attablées dans le foin salé.

Tout en haut du coteau la tour de pierre du vieux moulin à vent s'applique contre le ciel voisin. Bien avant que le cheval de Wolfe foulât ce rivage, les grands bras entoilés signaient l'horizon et les moulanges broyaient le blé ! Il est immobile ce soir, mais il moud encore, le vieux moulin français, et j'aperçois contre la clôture de perches le meunier qui, rêveur, fume sa pipe et regarde vers l'église.

Cette église de l'Île-aux-Coudres n'a rien de très remarquable en elle-même, mais vue de loin et encadrée dans le paysage, elle prend un rôle, une signification qui émeut. Elle est menue, proprette, compacte, taillée dans le caillou des champs, et ses deux clochers carrés regardent, par-dessus l'eau noire, les Câpes Raides et le hérissement sans fin de la forêt. Entre les deux tours, le bon roi Loys, patron de la paroisse, règne sur cette terre

incroyablement française malgré les invasions, la défaite, l'allégeance, et le drapeau d'Angleterre.

La couronne royale et le sceptre d'or évoquent, en ce petit coin du pays, tout un passé, un passé plein de gloire et plein de bruit d'armes. L'histoire a pris un autre cours, mais il semble que le roi Loys garde encore, dans le cimetière blotti derrière lui, ses morts, ses très vieux morts français qui veulent attendre en paix le jour où le roi des rois viendra tenir son lit de justice, dans les nuées du ciel ! Et en vérité, ô morts anciens, rien ne vient troubler votre quiétude, ni la sirène des autos, ni le sifflet des locomotives. L'Île-aux-Coudres est un Saint-Denis rustique où dort son dernier sommeil une France qui n'est plus.





LE PETIT LAURENT

HIER, la Baie Saint-Paul était d'un noir d'encre, le Cabaret s'embrumait, et les gens de dire : «Nous aurons le *soroit* demain ! » Ils ne se trompaient pas : nous l'avons ce matin, et la maison tremble. Il accourt du fond de l'horizon, galope sur l'eau laiteuse, fait moutonner les *crans* sur la grève et dérange dans leur sommeil estival les trois goélettes de l'Anse. Il fourrage autour de la maison, guette la porte pour s'y engouffrer, secouer les

rideaux de point blanc, et décrocher le calendrier sur le mur.

Le déjeuner vient de finir. Il y a des *pétaques à semer*, mais la maisonnée n'est pas encore en branle. Seul, Laurent, petit-fils du vieux Desgagnés est déjà sur le chemin, insoucieux du grand vent, avec cette belle endurance des enfants d'ici. Il court nu-pieds dans la terre grasse et s'amuse à faire gicler l'eau dans les ornières. Au-dedans, le père Desgagnés, sa pipe allumée, s'est assis sur le banc-lit, les coudes sur les genoux. Il sait que l'histoire de l'Île m'intéresse et recommence à me parler du vieux temps, lentement, avec de longs silences et de fréquentes incursions dans la petite poche où logent les allumettes.

Mais tout à coup, par l'entre-bâillement de la porte de la *rallonge*, arrivent des pleurs d'enfant. La grand'mère accourt, inquiète ; les grandes filles quittent le plat à vaisselle. Qu'y a-t-il ? L'enfant pleure. On le questionne ; il pleure plus fort. On l'examine, on le retourne pour voir s'il ne s'est pas égratigné ou luxé un membre. Rien. Mais à force d'être au service du cœur, les yeux maternels ont une acuité incomparable, et voilà que la grand'mère vient de découvrir sur le cou-de-pied, un point saillant. Qu'est-ce ?

—C'est une piqûre de guêpe, dit quelqu'un.

—Ça n'a pas de bon sens, par un vent pareil, opine le grand-père, en secouant sa pipe au cadre de la porte.

Un long silence et la grand'mère reprend d'une voix qui tremble un peu :

—Une piqûre de guêpe, c'est pas pointu comme ça. C'est plutôt une aiguille. Oui ! c'est une aiguille !

Plus de doute, c'est une aiguille qui s'est logée tout entière dans le pied de l'enfant.

Et je vois des larmes perler à tous les yeux. Hier, cependant, tout le monde le grondait, le petit Laurent. C'est un gars de quatre ans, beaucoup gâté par tous, et qui, par conséquent, ne craint plus personne. Il a de qui tenir aussi. J'ai vu son père hier, et, tout en causant, je n'ai pu m'empêcher de remarquer l'énergie des grands yeux noirs dans la figure jeune encore. Ils ont pour ancêtre, ces yeux-là, ce Nicette Dufour, obscur héros de la Monongahéla et de Carillon qui ici même, au Cap-à-La-Branche, enlevait d'un hardi coup de main, à la barbe du général Wolfe, le petit-fils de l'amiral Durrell. Bon sang ne peut mentir et c'est pourquoi, sans doute, Laurent Dufour se campe devant les étrangers, les dévisage d'un œil connaisseur et les questionne sans façon sur le présent et le passé. On l'a tapé devant moi hier, et tout le monde paraissait satisfait. Mais évidemment, on n'est jamais absolu-

ment sincère quand on corrige un enfant de quatre ans—prestige tout-puissant de l'innocence et de l'espérance....

Dans tous ces yeux mouillés, je lis ce que personne ne dit et ce qui roule dans tous ces cerveaux. Le médecin ! Il n'y en a pas à l'Île-aux-Coudres, et ces braves gens, l'hiver surtout, sont livrés sans secours à tous les caprices de la maladie imprévue, de l'accident stupide. Quand la Baie est calme, cela va encore : on traverse *au Nord*, à la Baie Saint-Paul, aux Éboulements, et l'on ramène à prix d'or le premier médecin venu. Mais quand la glace voyage ou que le vent souffle fort, c'est presque une impossibilité et il faut recourir aux remèdes de bonne femme.

On se regarde indécis. La mère de l'enfant, mandée en hâte, arrive. Elle ne dit rien et, brusquement, repart en coup de vent. Le père Desgagnés est sur la *galerie*. Il regarde le fleuve, la danse des goélettes sur leurs ancres, les perches de la pêche aux marsouins, courbées comme des roseaux, et là-haut, dans le ciel plombé, les gros nuages gris qui passent en déroute. Il enfonce à deux mains sa casquette de navigateur et regarde, regarde, les yeux fous. Évidemment il pèse dans son esprit les possibilités de traverser *au Nord*. La lame est grosse, mais il trouvera des hommes de cœur. François Bouchard, qui, tous les jours, traverse *le monde* et *le butin*, ne refusera pas de

l'accompagner, et François Bouchard est un homme qui connaît son affaire.

Mais voilà que sur la route, ployées contre le vent et la main à leurs chapeaux, deux personnes arrivent à grands pas, la mère de Laurent et Joseph Tremblay. Ce dernier est l'un de ces empiriques à réputation faite, qui ne sont jamais à bout de ressources et finissent par en remontrer à certains professionnels. Chez la mère, il n'y a pas loin du cœur à la volonté, et ces deux puissances, de concert, ont enfanté l'action rapide.

Un peu à l'écart, j'ai assisté à l'opération. Par une série de pressions délicates, l'homme fit saillir sous la plante du pied, le chas de l'aiguille, et, faute d'instruments, l'arracha toute entière avec ses dents. Et, pendant que l'aiguille passait de main en main, le guérisseur, avec un peu de *boisson forte* et de *gomme de sapin* termina son bon office.

Je ne pourrai jamais oublier l'éclair de joie qui traversa la prunelle du grand-père, lorsque parut le petit bout d'acier blanc, ni la brusquerie affectée avec laquelle, le danger passé, il gronda son petit *fourré-partout*.

Le *soroit* soufflait toujours, la mer hurlait plus fort en battant les *crans*, mais dans la maison personne n'y songeait plus. On respirait, on riait, on marchait sans but, et telle est l'énigmatique

royauté qu'exerce l'enfant au plus humble foyer que, sans plus penser aux *pétaques* et aux travaux pressants, tous et toutes, depuis la petite Alice jusqu'à la grand'mère, en passant par les grands garçons et la tante Victoire, tous et toutes dis-je, s'arrachaient le petit Laurent et l'étouffaient de baisers !



ANTICOSTI



LA POINTE-AUX-GRAINES



REINE du Golfe ! Terre de lumière ! Clef du Saint-Laurent ! Paradis de la chasse ! Royaume vierge ! Nef de verdure ! Quelle litanie plus belle que celle de Richepin— et point blasphématoire — l'on pourrait te chanter, Anticosti ! Mais quelle autre litanie, terrible et funèbre, l'écho pourrait renvoyer ! Cimetière du Golfe ! Île mystérieuse ! Mégère des brumes ! Ogresse insatiable ! Terreur des marins ! Pieuvre des naufragés ! Arche de la faim ! Mère du désespoir !...

Car Anticosti est tout cela.

Il s'est trouvé un homme, disposant du puissant levier de l'argent, pour tenter d'arracher cette terre immense et déserte à la virginité de la nature. Mais ici, la nature, maîtresse depuis toujours, habituée à tout courber sous la fatalité de ses lois, ne cède pas facilement son domaine cent fois millénaire. Aussi, malgré les splendeurs du Château Menier, Anticosti reste terre sauvage, terre inconnue. Qui a pénétré un peu loin à l'intérieur ? Dix ou quinze blancs peut-être ? Cet intérieur on l'imagine couvert de forêts sombres et de tourbières, ponctué de lacs—on en découvrira encore longtemps—parcouru de rivières peu profondes qui coulent en chantant doucement sur le marbre. Mais, qu'en sait-on, au juste ?

Ce que l'on peut voir d'Anticosti, ce qu'il faut en voir sous peine de ne rien comprendre à ce pays étrange, c'est la côte, le *Reef* comme on dit là-bas. Ce *Reef* est quelque chose de bien particulier, de bien anticostien, et qui résulte de la structure géologique de l'île, vaste plateau de calcaires siluriens séparé de la Gaspésie, à des âges très anciens. Ces calcaires, qui ont conservé leur horizontalité, s'empilent régulièrement les uns sur les autres et viennent surplomber la mer. A la phase géologique où nous sommes, l'île—sous l'action de causes inconnues—s'exhausse très vite, annulant le travail d'érosion

de la mer qui bat la plage. Il en résulte qu'une plate-forme littorale, d'un à deux milles de largeur, encercle presque complètement Anticosti ; c'est le *Reef*. A marée haute, le *Reef* est entièrement couvert ; à marée basse, il permet à une voiture solidement construite de cahoter lentement le long du rivage... Et c'est le seul moyen de voyager par terre autour de l'île.

Quelqu'un, un vieillard, grand-père aimé et respecté de tous, règne sur ce domaine, et son sceptre est sa bonne pipe bourrée de bon tabac canadien. M. Alfred Malouin a une belle tête blanche pleine d'histoires, un verbe chaud et un cœur d'or. Cet anticostien passionné a besoin pour vivre de voir la mer et de l'entendre. Il en parle—de la mer—avec des mots d'amour qui pénètrent même les malheureux dont elle a fortement rançonné le foie et l'estomac. Or donc, connaissant notre projet d'inventorier les richesses végétales de la côte, l'aimable gouverneur avait mobilisé le *p'tit* Joseph Duguay, son meilleur guide, et Bob, modeste et intéressant animal, dur de gueule et d'oreille, blasé sur les hommes et les choses, qui ne mène pas vite mais loin, qui sait que le *Reef* a trois cents milles et qu'il serait idiot de se presser, qui connaît tous les trous et l'heure des marées, Bob enfin, perle de l'espèce chevaline et vétéran du *Reef !*

Matériel et provisions bien arrimés sur la planche, nous avons fait ainsi une trentaine de milles sur le *Reef* anticostien, respirant à notre aise avec l'air vif, la poésie subtile et grisante de cette côte, poésie faite de toutes les nuances de l'aile harmonisées à tous les bruits de la mer, faite aussi de souvenirs lugubres et d'affreuses légendes.

Le *Reef*, comme tout paysage évidemment, change de physionomie avec l'heure du jour, avec la pluie et le soleil, mais ce n'est jamais un désert. Bien au contraire, il n'y a pas au monde, je crois bien, pareil grouillement de gibier de toute couleur et de toute arme. Dès que la marée baisse et que la plage découvre un peu, de partout accourent les compagnies de goélands plaintifs et les chevaliers aux longues jambes fines. C'est plaisir de les voir, les agiles petits échassiers, courir dans l'eau claire, happant sans s'arrêter les larves de toutes sortes et les puces de mer !

Chaque fois que Bob contourne un cap et nous introduit dans une anse nouvelle, des troupes d'outardes, de becs-scies, de canards noirs s'élèvent, tournoient un instant, prennent leur direction et passent, le cou penché, battant de l'aile dans le ciel bleu. Rien n'est joli cependant comme le vol solidaire des alouettes de mer qui portent si allègrement leur demi-deuil : aile grise largement rayée de blanc. Liées par une indéfectible disci-

pline, elles se lèvent ensemble, ensemble se posent, obéissant à un chef invisible dont le signal échappe. Elles passent, inclinent ensemble à droite, à gauche, décrivent avec un parallélisme impeccable les plus capricieuses évolutions pour, sous de certains angles, nous envoyer dans l'œil l'éclair multiple de leur aile bicolore !

Vers le soir, tout ce monde piailleur et paillard se rassemble pour la nuit dans les anses abritées ; si la marée baisse, les loups-marins se hissent sur les pierres à mesure que le reflux les découvre : petits loups-marins d'esprit à fourrure tachetée, et gros loups-marins à tête de cheval. Au travers des cris adoucis des goélands, on perçoit leurs plaintes d'enfants et le clapotis de l'eau, où ils se laissent glisser par manière de jeu.

Souvent, très souvent, entre les épinettes du rivage, paraissent un, deux, trois chevreuils. Parmi les *corps morts* ils paissent les maigres graminées et les gesses du talus ; ils hument le salin, regardent l'horizon, écoutent, immobiles, le bruit de la vague. Parfois ils prennent des courses folles, s'arrêtent encore et rentrent comme à regret sous le couvert. Plus rarement un ours noir montre son museau rouge et s'en va lourdement ; un renard argenté se coule entre les herbes grasses et descend à la mer en tapinois, à la recherche de quelque menue proie.

Les points de repère du *Reef* sont les embouchures des nombreuses petites rivières. Elles se ressemblent toutes par la limpidité de leurs eaux poissonneuses, leur peu de profondeur, leurs cascatelles régulières et les délicieuses pirouettes qu'elles font dans la mer. Elles se ressemblent toutes, et pourtant, c'est toujours un enchantement nouveau. Pourquoi ne se lasse-t-on pas de regarder l'eau courir sur la pierre, de la voir s'ébrouer, s'argenter, s'iriser, de l'écouter chanter sa complexe et mystérieuse chanson ? C'est peut-être que rien ne mime davantage la vie, la vie divise et infiniment variée ; la vie qui coule, qui roule et qui passe, la vie qui heurte, qui pleure et qui chante, la vie qui murmure, la vie qui se gonfle et s'apaise, la vie qui s'en va et ne revient pas. Au fond—qui donc l'a dit ?—rien ne nous intéresse, que la vie !

Les falaises blanchâtres et surplombantes qui froncent sur l'eau bleue un gros sourcil de verdure broussailleuse, sont un des spectacles familiers du *Reef*. Secrètement alimentés par des infiltrations limpides et glacées, des rideaux de mousse pendent du sommet, remplissent les cavités, font oublier la tristesse des épinettes mortes qui se dressent sur le rebord, fantômatiques, tout embuées de la filasse grise des lichens,—parasites de la mort, qui prennent la couleur indécise de la brume où ils s'abreuvent nuit et jour !... Et ces

coussins de mousse sont piqués de fleurs, de [illegible] fleurs du nord, toutes menues mais toutes belles : rosettes enfarinées des primevères, mignonnes parnassies, avec çà et là les épis interrompus des verges d'or, simulant des chaînes de bijoux posées sur de la peluche.

La virginité du paysage serait parfaite sans les épaves de tous genres. enlacées par les longs rubans de goémon, et qui accusent que l'homme est là, qu'il passe depuis de longs siècles au large de cette côte ennemie. Il y a de tout sur le *Reef* anticostien ! Carcasses de vieux voiliers posées au sec par les *grand'mers*, ossements d'animaux, vertèbres de baleines et de cachalots, caisses vides roulées par le flot et portant des inscriptions de firmes de Londres ou de Glasgow, énormes poutres de bois carré répandues à l'orée de la forêt,— et devant lesquelles ont déjà poussé de vieux arbres ; tout cela parle de naufrages, d'anciens et terribles naufrages au temps déjà lointain de la navigation à voile et du commerce du bois carré. Si toutes ces pauvres choses gluantes et vermoulues avaient une âme parlante, que de récits terrifiants on entendrait sur le *Reef*, le soir, à l'heure où les goélands se taisent !...

Ah ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines
Dans ce morne horizon se sont ensevelis !...

Il semble qu'on les entende, le soir, au montant des marées, les voix funèbres des marins et capitaines, partis si joyeux ! Sur cette plage, après deux siècles, pèse encore le souvenir de l'affreuse aventure du grand vaisseau du Roi, *La Renommée*, qui, chargé de la fine fleur de notre société française, s'en vint donner sur le récif, toutes voiles dehors ! Navrant défilé sous la bise de novembre des pauvres naufragés devenus égaux devant le malheur : le récollet Crespel et Bosseman le huguenot ; le beau capitaine de Fresneuse, Senneville le mousquetaire, soldats et matelots, nobles, manants, titrés, roturiers ! Dans les adoucies du vent et de la vague, on croit encore ouïr des fragments de *Miserere*, et l'*Ite Missa est* de cette émouvante messe du Saint-Esprit, dite dans la cabane d'épaves, pour choisir ceux qui allaient partir dans l'unique barque, laissant les autres sur le rivage maudit !

Il est un endroit du *Reef* qui m'a particulièrement frappé. C'est la Pointe-aux-Graines. Elle doit son nom à l'abondance des petits fruits d'une plante subarctique, l'airelle vigne-d'Ida, qu'on appelle partout dans le bas Saint-Laurent *pommes de terre*, et qu'ici l'on nomme d'une façon fort simpliste, *graines*.

Le travail d'exhaussement, en cet endroit, a mis à découvert d'anciennes plages où les rivages successifs sont bien marqués. Les anses, obs-

truées par des cordons littoraux, ont formé au pied des falaises, des lagunes envahies par les grands scirpes et les feuilles flottantes des rubaniers. Une végétation boréale, rabougrie par les vents du large, s'y est rassemblée, et, de ma vie de botaniste je n'ai vu lieu aussi étrange, où les forces de vie fussent à ce point tendues contre les forces de mort.

Il est soir, déjà, quand nous y arrivons. Une brume intense, accourue du Golfe depuis une heure, se résout en une pluie visqueuse qui ruisselle sur les suroîts. Duguay et Bob, l'un menant l'autre, ont pris les devants à la recherche du *camp*, pendant que je m'attarde à une récolte de rubaniers. A un détour de la falaise, je me trouve tout à coup devant la magnifique horreur de la Pointe-aux-Graines. Le paysage, développé en longues vagues de cailloutis blanchâtre presque dénudées, est effrayant. Du côté de terre, surgit une forêt naine d'épinettes mutilées et difformes qui se pelotonnent, font le gros dos, s'inclinent en arrière, s'arrondissent en cônes minuscules et si touffus que l'on peut vérifier facilement la légende—qui n'en est pas une— de l'Anticosti, lieu où l'on marche sur le sommet des arbres ! Toute cette forêt qu'un homme dépasse de la tête n'est cependant pas la hideur suprême : en avançant quelques arpents, l'on en découvre une autre, forêt morte celle-là, où tout un peuple de

petits squelettes blancs se tord et grimace dans la brume ; la plupart sont renversés en arrière comme pris à la gorge par un agresseur invisible ; d'autres, leurs bras noueux tendus vers le ciel, ont l'air de choses coupables foudroyées par le feu du ciel. Les branches courtes, ramifiées à l'excès, palpitent dans le noir, agitent des castagnettes et veulent avidement saisir quelque chose qui leur échappe toujours. Vue à cette heure, par cette brume, et avec le bruit de tonnerre de la mer haute se ruant à l'assaut du *Reef*, la scène était dantesque et, ce soir-là, pour une fois, j'ai déploré de n'être pas artiste.

A regret je m'arrachai à cette tristesse infinie pour prendre la rive et rejoindre le *camp* que je savais n'être pas loin. Je marchais d'un pas lourd parmi les laminaires brunes, les crabes et les oursins vidés quand, tout à coup, je vis, couché sur un cordon de varech verdâtre, une épave minuscule, un tout petit bateau d'enfant, crevé et noirci, mais portant encore grand mât et gouvernail. Un jouet en un pareil lieu, un sourire dans cette solitude ! Et volontiers j'aurais voulu interroger l'épave pour savoir quelle main paternelle d'aïeul gaspésien ou quel pauvre nurembergeois creusa cette coque de sapin; quelle main potelée la mit à l'eau et la fit, pour la première fois, courir sur la mare aux canards ou sur les flaques prisonnières du sable

blond. J'aurais voulu savoir enfin comment ce copeau s'en est venu aborder cette lointaine plage. Les choses les plus infimes ont leur histoire, complète et touchante, et c'est à la fois la faiblesse et la force des naturalistes, de rechercher en tout le pourquoi et le comment. Et, en dépit du mutisme des choses, en traversant la Pointe-aux-Graines, j'ai vu, en fermant les yeux, dans la nuit qui montait, un grand voilier désemparé, roulé par la tempête, qui se fouettait les flancs de ses voiles en loques...et sur le pont, dans les bras d'une femme terrifiée et frissonnante, un angelot aux cheveux d'or qui serrait sur son cœur un tout petit bateau d'enfant, et dormait !...





PROFILS D'ANTICOSTIENS



ON voyage ! Amusez-vous bien !

—Merci, monsieur Tancrède, vous êtes trop bon pour nous!

–Allons donc ! Ils sont bien malheureux, ceux qui n'ont pas la chance de faire plaisir.

« Malheureux, ceux qui n'ont pas la chance de faire plaisir » ! ce mot-là peint l'homme tout entier. Tancrède Girard, c'est le bon génie de l'*Anticosse,* établi sur les hommes et les choses. Le don charmant et précieux de se trouver toujours où il y a un service à rendre et un

problème à résoudre, Tancrède Girard le possède, avec, en outre, l'affabilité, la gaieté et bien d'autres qualités encore. Il excelle en tous métiers et sait le tout d'une infinité de choses. Tancrède bâtit une église et, avec la même facilité, il dresse la coque d'une goélette et le gabarit d'un yacht de plaisance. Tancrède administre les fermes et exécute les travaux publics ; il construit et démolit avec la même placidité et c'est encore lui qui, le cas échéant, va porter la guerre chez les castors, industrieuse engeance qui s'amuse à faire déborder les petites rivières de l'Île. Malgré toutes ces occupations diverses et absorbantes, Tancrède trouve encore du temps pour taquiner sa femme, une petite labradorienne aux yeux vifs, à qui, sans grand succès du reste, il essaye d'en remontrer sur la soupe !

Et Tancrède, ayant soulevé une dernière fois sa casquette, nous laissa à la garde de Dieu et du *p'tit* Jean Déry *qui nous m'nait.* Bob, quittant la cour de l'écurie, se mit au trot vers le moulin.

Il ne faut pas longtemps pour sortir de la Baie Ellis et le chemin prend tout de suite la grève, qu'il suit quelques arpents avant de s'engager dans l'intérieur.

Le *p'tit* Jean Déry est un jeune homme nerveux, aux yeux intelligents. Comme tous les non-fumeurs, il s'accommode mal des longs silences et ne tarde pas à se retourner vers nous.

—Vous avez entendu parler de Gamache, *p't-être ben ?*

—Certainement ! Est-ce qu'il a vécu par ici ?

—Oui. Il est enterré là, en haut de la côte. Voulez-vous que je vous *mène ?*...

A notre gauche, une coupe d'une trentaine de pieds dans les alluvions caillouteuses borne la vue ; sur le rebord éboulé tremblent les fleurs blanches des zygadènes. Nous faisons encore un arpent, puis le conducteur, debout dans sa voiture, fait grimper Bob sur le monticule où achève de pourrir, entre deux épinettes solitaires, l'épitaphe de bois de Louis-Olivier Gamache. La pluie du ciel a presque entièrement lavé l'inscription, mais, qui ne sait pas l'histoire du sorcier d'Anticosti ?

Face à la mer, sur une falaise inculte où frissonnent nuit et jour les petits iris bleus dont le Golfe fleurit partout ses rivages, l'endroit est bien choisi, semble-t-il, pour perpétuer la légende et sacrer l'homme dans l'esprit des habitants. Pendant que mon compagnon de voyage essayait de déchiffrer les mots sur la planchette vermoulue, je songeais à ce curieux type d'homme, qui en plein XIXe siècle, osa s'inscrire en marge de la civilisation et des lois humaines, qui trouva sa volupté suprême à régner seul sur ce désert d'Anticosti. Cette originalité lui a valu de devenir célèbre. Gamache ne mourra pas : il est dans les livres ! Il

y est, moitié homme et moitié démon, un peu laboureur, chasseur beaucoup, terrible et bon, botté de loup-marin et nimbé de surnaturel !

Un brusque détour et nous dévalons sur le chemin ; Bob reprend son allure pacifique et la voiture roule sur le fin gravier de la route. Voici un ruisseau qui descend vers le château à travers de correctes pelouses et, plus loin, la jolie petite rivière Plantain passe en bondissant sous le rustique pont de bois, faisant des sauts folichons pour atteindre plus vite la mer prochaine. Puis ce sont les *brûlés* et les taillis, tout glorieux du rose des épilobes et de la neige des anaphales avec, deci delà, dans les feuillages clairs, la croupe ambrée d'un chevreuil.

Derechef, Jean Déry pose les *cordeaux* sur ses genoux et se retourne vers nous.

—Comme ça, c'est la première fois que vous venez par ici ?

—Oui, et peut-être bien la dernière !

—Comment trouvez-vous ça ?

—Très intéressant ! Et l'air vaut mieux que celui que l'on respire sur le pavé de Montréal.

—Ah ! vous venez de Montréal ?

—Hélas, oui !

—Pourquoi : hélas ?

—Mais, mon cher ! parce qu'il faudra y retourner ! Et vous, êtes-vous né sur l'île ?

—Oh ! non ! Je suis du Saint-Cœur-de-Marie, dans le lac Saint-Jean.

Et Jean Déry, enfin sur sa veine, se met à nous parler d'abondance, à nous conter son histoire, une délicieuse et banale histoire qui m'a ému. Je voudrais savoir écrire la langue savoureuse et pleine que parle Jean Déry dont l'esprit vif et la bonne petite instruction ne sont aucunement gâtés par la ville.

En fait de livres, il ne connait guère que les *Annales de la Bonne Sainte-Anne* et le grand livre de la nature et de la vie. L'avouerai-je ? Je sentais vaguement auprès de lui, que la culture relative dont nous sommes si fiers et qui nous paraît essentielle quand nous retombons dans notre milieu, n'est qu'une anomalie plus ou moins heureuse, une déformation de l'espèce, comme les plantes panachées et stériles de nos jardins, un déséquilibre peut-être, parce que nos puissances physiques, intellectuelles et morales peuvent bien difficilement se développer de pair et s'harmoniser. Ceux-là se déploient en tous sens, normalement, sans à-coups, et c'est sans doute le secret de la plénitude de leur bonheur.

Jean Déry, d'après ce qu'il nous en a dit, habite une région neuve vers le lac Saint-Jean. La terre y est bonne, le berceau ne chôme pas, et de petites bouches avides font cercle autour de la table. Aussi Jean a-t-il cru bon de quitter mo-

mentanément la maison, pour venir à l'*Anticosse*, où l'on gagne gros, sans cesser d'être cultivateur. C'est son chagrin de n'être encore que garçon d'écurie! Mais Tancrède lui a promis de le mettre sur une ferme aussitôt que possible, à Sainte-Claire, à Saint-Georges ou à Rentilly. Ses yeux flambent comme il nous fait part confidentiellement de cette espérance, et il est visible que ce sera pour lui le bonheur suprême.

—Voyez-vous, ajoute-t-il, ça fait $800.00 que j'envoie au père, et je vais rester un an encore.

—Et après, hasardai-je ?

—Après ? Je m'en irai par chez nous pour cultiver ! J'aime ça *ben gros* la culture ! Je prendrai une fille de la campagne qui connaisse l'ouvrage d'*habitant*. Le père se fait vieux, déjà ! Je ne veux pas qu'il ait de la misère sur ses vieux jours. Chez nous, les enfants, on s'est toujours dit qu'on aura soin de *not'*père comme il a eu soin du sien !

Nous arrivons à un angle de la route où il y a une croix et un ancien chemin plein d'herbe qui descend vers l'Anse-aux-Fraises. Nous nous découvrons, et pendant que le chemin de Sainte-Claire s'engage dans l'ombre ajourée des épinettes et des bouleaux, Jean continue de nous entretenir de ses projets. Ses yeux, perdus dans le vague de la route brillent au bonheur entrevu et rappelé,

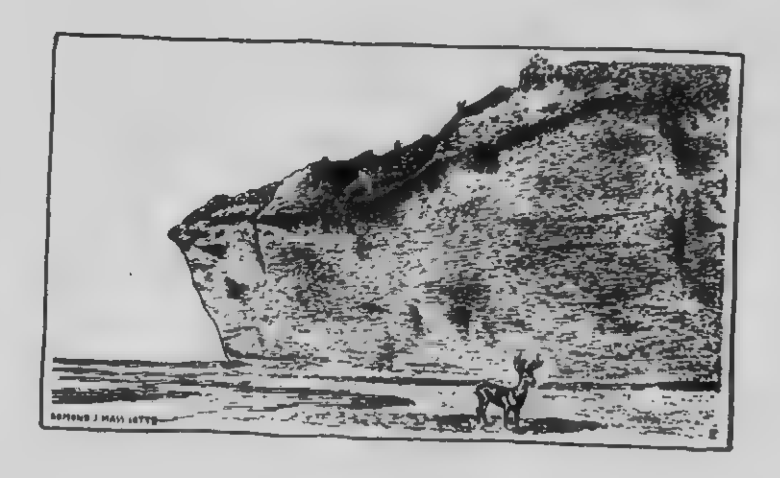
et pour sûr, il compose déjà en imagination le charmant tableau : sa maison *à lui*, avec son potager et ses beaux oignons en rang, son jardinet de phlox et de géraniums derrière la petite clôture blanche ; sa cuisine, son poêle à fourneau, la boîte à bois sous l'escalier ; la huche neuve dans le coin, les chaises le long du mur, la table près de la fenêtre ouverte sur le chemin du roi. Il voit le vieux père en chemise d'étoffe, la pipe aux dents, souriant dans sa berçeuse, et, bien allante au milieu de ce pe*it royaume, sa jeune femme alerte et rieuse !...

Gravi le coteau, commencent à poindre au loin, à travers la coupée des arbres, les beaux champs et les bâtiments clairs de la ferme de Ren illy. La vision du coin aimé, au sixième rang du Saint-Cœur-de-Marie, par delà l'étendue du Golfe, par delà les montagnes et les forêts, absorbe évidemment Jean Déry, et il ne voit plus rien, pas même les familles de chevreuils qui, une branchette aux lèvres, nous regardent passer, pas même les petits lacs laiteux et sertis d'épinettes immobiles, qui rient en dormant sous la grande lumière de l'après-midi.

Je ne reverrai plus Jean Déry, très probablement. Nos deux petits chemins qui se sont joints un instant sur la route de Sainte-Claire,

divergent maintenant à jamais. Mais je lui garde un souvenir ému, et je voudrais bien que tous les jeunes gens, mes amis, eussent son âme simple et bonne, satisfaite des bonheurs robustes que Dieu fit pour eux : la jeunesse, la terre, la famille ! ...





LA BAIE SAINTE-CLAIRE



EST-CE bien le seul souvenir de sa mère qui a dicté à M. Henri Menier le nom de *Baie Sainte-Claire*, pour ce qui fut si longtemps, la *Baie des Anglais ?* J'en doute. En tous cas, ma première sortie au lever du soleil fut un éblouissement. C'est que nos pauvres yeux de continentaux sont par trop dilatés pour la luminosité de ces paysages maritimes! La lumière semble nous arriver comme le vent, par grands souffles qui pénètrent, font saillir les moindres objets, mettent en valeur l'ocre des toits,

la blancheur des enclos, et quand c'est dimanche, la tranche d'or des paroissiens.

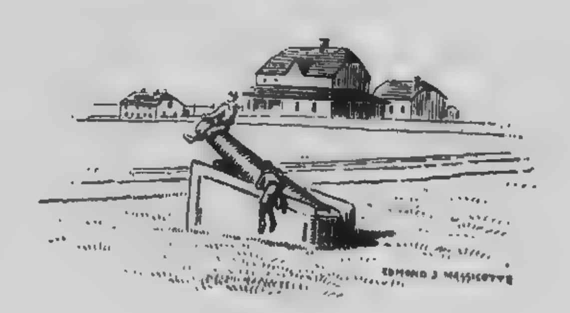
Et vraiment, la lumière est la grande richesse et le grand attrait de ce village distribué dans le croissant que ferme, vers l'est, la falaise inclinée du cap Sainte-Claire. Les maisons sont toutes en bois, peintes de jaune brun sur les côtés, gaies et proprettes, disposées avec le souci très français d'éviter la raideur géométrique. Les services de l'administration, la petite église à tour carrée, le presbytère, l'hôpital et la résidence du Gouverneur se groupent autour d'une vaste pelouse rectangulaire qui est la « Place » de l'endroit.

Quand je dis pelouse, ne vous figurez pas un gazon fin, serré, tondu, velouté, comme vous avez accoutumé de les voir dans nos parcs citadins. Loin de là ! D'ailleurs nous sommes en terre boréale et les fines herbes apprivoisées n'aiment guère à villégiaturer si loin. Le tapis de verdure est richement ouvré de capitules soufre de léontodons, d'euphraises dentellières portant point d'or sur gorge blanche, et de petites gentianes bleues frileusement boutonnées jusqu'au cou. Ces fleurettes sont les Esquimaux du monde végétal ; elles aiment dormir un long hiver, et, l'été venu, braver le vent du large, accrocher au passage les lambeaux errants de la brume, et capter les froides perles de la nuit.

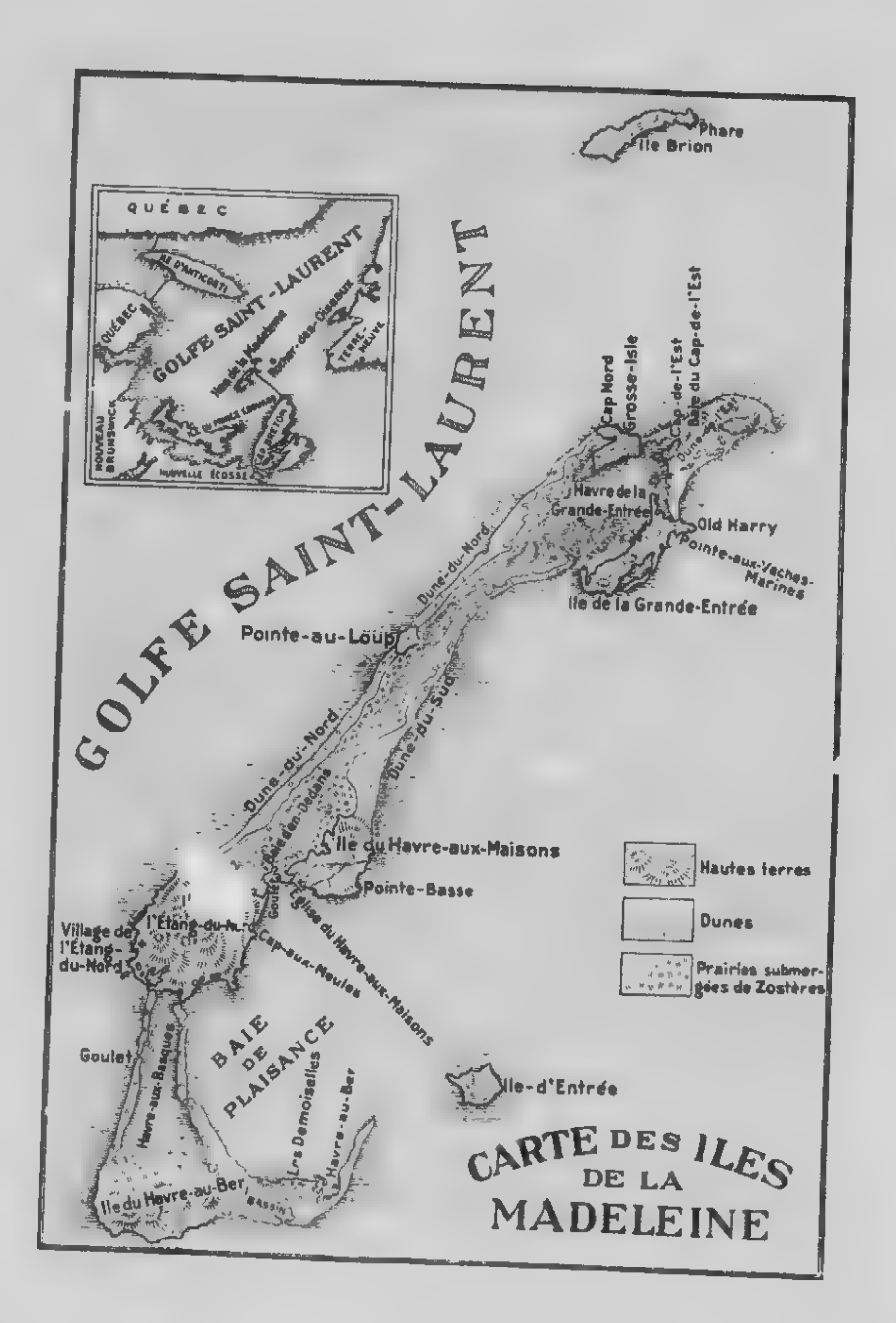
La « Place » s'incline en pente douce vers la mer où un quai défoncé et hors d'usage pose un point d'interrogation au visiteur. Du milieu du chemin qui y conduit, on aime à regarder la ligne littorale des seneçons géants, tout de laine habillés, et faisant tête à la brise, l'éternelle brise du Nord-Est. Plus loin, sur les brisants, l'eau bleue se rue, éclate, devient soudain lait et neige, et retombe pour se ruer encore et retomber toujours. Puis, c'est l'étendue sans limite, le bleu, le bleu partout, le bleu intense et désert. Au fond, cependant, tout au fond de l'horizon, la terre se devine, haute et moutonnée, l'austère Côte-Nord, solitude noire faisant suite à la solitude bleue, plus triste et moins secourable peut-être !

Bien calé sur son affût de bois, un vieux canon de fer regarde lui aussi, ce tableau toujours pareil de lumière et de paix. Il a son histoire, le vieux canon. Quand Phipps, humilié, tournait le dos à Québec défendu par la Vierge des Victoires, deux de ses frégates s'allèrent perdre sur les récifs de la Pointe-Ouest, à deux milles du village. Durant longtemps les débris de tous genres demeurèrent ensevelis parmi les galets et les algues. L'exhaussement de l'île ayant fini par découvrir à marée basse deux vieux canons, témoins du très ancien naufrage, le Gouverneur fit retirer ces trophées dont l'un orne aujourd'hui la « Place » de la Baie Sainte-Claire.

Vétéran des vieilles guerres, il a vu l'Angleterre revenir victorieuse dans les eaux anticostiennes. Des mains françaises cependant, l'arrachèrent à son lit de coquillages et de varechs ! Et il a cette destinée étrange,—lui qui frémit à la voix tonnante des canons de Frontenac, qui vit sur les remparts de Québec le pointeur Sainte-Hélène culbuter dans les flots le pavillon amiral,—d'être encore, après un siècle et demi de conquête, le captif de la France, et de n'entendre au lieu des syllabes anglaises, que le son des cloches romaines et le grasseyement sonore des petits Anticostiens qui jouent sur sa croupe de fer !...



LES ÎLES
DE LA MADELEINE


Phare
Ile Brion
QUÉBEC
ILE D'ANTICOSTI
QUÉBEC
GOLFE SAINT-LAURENT
TERRE NEUVE
NOUVEAU BRUNSWICK
NOUVELLE ÉCOSSE
GOLFE SAINT-LAURENT
Cap Nord
Grosse-Isle
Cap-de-l'Est
Baie du Cap-de-l'Est
Havre de la Grande-Entrée
Old Harry
Pointe-aux-Vaches-Marines
Ile de la Grande-Entrée
Dune-du-Nord
Pointe-au-Loup
Dune-du-Sud
Dune-du-Nord
Ile du Havre-aux-Maisons
Pointe-Basse
Hautes terres
Dunes
Prairies submergées de Zostères
Village de l'Étang-du-Nord
l'Étang-du-Nord
Cap-aux-Meules
Eglise du Havre-aux-Maisons
Goulet
Havre-aux-Basques
BAIE DE PLAISANCE
Les Demoiselles
Havre-au-Ber
Ile-d'Entrée
Ile du Havre-au-Ber
BASSIN
CARTE DES ILES DE LA MADELEINE



LES MADELINOTS



PARMI les groupes français disséminés sur la terre d'Amérique, il n'en est guère, je crois, d'aussi nettement caractérisé, d'aussi intéressant, d'aussi sympathique et d'aussi peu connu que celui des Madelinots —ne pourrait-on pas désigner ainsi les habitants des Îles de la Madeleine ?

Leur histoire est tragique, leur livre de famille ne porte d'autre tache que celle des larmes brûlantes des ancêtres acadiens. Au milieu d'un siècle acharné à niveler toutes les différences et à détruire le pittoresque, ils ont gardé une

physionomie légèrement vétuste qui charme, une âme solidement traditionaliste qui réconforte le voyageur habitué à voir sombrer partout, avec les vieilles vertus et les vieux atours, les vieux pensers et les vieux dicts, l'ambiance même de nos aïeux.

Les Madelinots sont presque tous des Acadiens, des arrière-petits-fils des déportés de Grand-Pré. Ils sont la preuve vivante de l'un des trois ou quatre grands crimes de l'histoire, de ce que Winslow a cyniquement appelé « l'une des grandes actions qu'aient jamais accomplies les Anglais en Amérique ».

Je le sais, les Acadiens, chrétiennement, ont pardonné à leurs bourreaux. Ne l'avaient-ils pas déjà fait au pied du Christ, dans l'église de Grand-Pré, quand le feu qui consumait leurs demeures rougeoyait encore sur la dalle où ils priaient à genoux ?... Ils ont pardonné, oui, mais ils se souviennent, et il m'a semblé que ce grand malheur a imprimé à la race—aux femmes, aux mères surtout—un atavisme très perceptible, une pointe de mélancolie qui tempère la vivacité latine. Ces fils de martyrs ne sont pas blagueurs, pas frondeurs, pas *conteurs d'histoires*, et leur bon sourire se dilate rarement en un rire un peu large. Les Madelinots, aurait dit Rostand, sont Grand-Pré vivant qui se promène !......

Et cette physionomie d'âme, un peu douloureuse et d'autant plus attachante, se traduit merveilleusement ici par le langage, le dialecte, qui, sorti de France au grand siècle, a cristallisé pour les conserver comme de précieux bijoux de famille, tant de vieilles et graves façons de voir, de sentir et d'aimer !

Un peu saccadé, émaillé de délicieux archaïsmes, d'inexplicables aberrations grammaticales, ce langage est en somme—surtout au point de vue de la phonétique—aussi près du français moyen que ce que nous parlons dans la vallée laurentienne. Faucher de Saint-Maurice a-t-il raison de prétendre qu'en cette matière, les Acadiens sont des Bordelais réussis ? En tous cas, l'étranger est de suite frappé d'entendre les enfants parler de la terre (*taïre*) et de la mer (*maïre*) avec une ouverture de voyelle inusitée, et dire avec le sérieux et presque l'accent d'un Anglais sur le continent : « Celui-ci est à *moâ* », « Tais-*toâ* ! » Comme tous les Acadiens, je crois, nos insulaires ont gardé très nette l'articulation du *d*, consonne qui s'est, chez nous, lâchement prostituée au *th* anglais ; le plus intraitable professeur de diction applaudirait à la façon impeccable dont le premier *mousse* venu frappe cette linguale délicate dans les mots : *Dieu, dimanche, dune, dire*, etc. D'ailleurs, très peu d'anglicismes, sauf certains vocables introduits avec les moteurs

à essence dont sont maintenant pourvus tous les pêcheurs.

Chacune des îles a ses particularités linguistiques que les gens des autres îles vous font malicieusement observer, et parfois plusieurs variations notables se rencontrent sur la même île. Ainsi les gens du Havre-aux-Maisons qui prononcent malaisément l'*r* et le *v* ont un parler fort distinct de ceux du Havre-au-Ber, et sur l'Île de l'Étang-du-Nord vous discernez les gens de la Vernière de ceux du Cap-aux-Meules. N'est-il pas remarquable que, dans un espace si restreint —les Îles n'équivalent pas en étendue à un petit comté de la province de Québec—les parlers soient à ce point diversifiés ? Quelques bouts de conversation notés au passage renseigneront plus vite qu'une ennuyeuse dissertation.

Vous arrivez sous le ciel de la Madeleine et, descendant la passerelle du *Lady Evelyn* vous tombez dans le groupe des Madelinots, gens en service ou simples curieux, pour la plupart chaussés de longues bottes de caoutchouc. On vous salue poliment, et, sans le moindre embarras, on vous embauche dans une familière causerie.

—D'où est-ce que vous *appartenez ?*

—De Montréal.

—C'est la première *foâ* que vous venez aux Îles ?

—Oui, monsieur !

—Vous allez *espérer* une *p'tite élan* sur le *tchais*. François à Polyte va arriver avec son *cab-à-rouet*.

Cab-à-rouet semble une substitution récente, car le mot s'emploie ici pour désigner la voiture de promenade sur ressorts—en usage depuis quelques années seulement. *Appartenir de* est peut-être un anglicisme, et l'expression convient bien à des gens de mer en ce qu'elle comporte l'idée de port d'attache. Quant à *élan*, les Madelinots emploient ce mot toutes les fois où, dans notre langage populaire, nous disons *escousse*. Ce dernier mot n'est pas, comme quelques-uns le croient, une corruption de *secousse*, mais un bon vieux terme français qui eut longtemps sa place au soleil. Les deux mots : *escousse* et *élan*, d'ailleurs presque synonymes dans la vieille langue, ont subi des déviations de sens parallèles, ainsi qu'on peut s'en assurer en compulsant les vieux dictionnaires.

. . . .

La brave hôtesse acadienne, pour vous remettre du mal de mer, vous a servi une affriolante tarte aux fraises. Elle apporte maintenant un pot de crème douce qui se répand sur la croûte dorée comme de l'ivoire liquide :

—Elle n'est pas (sans liaison) abondante, mais elle est fraîche. La vache que nous avons

à présent ne nous donne pas une *beauté de lait* comme l'ancienne ! Mangez-en, ça vous remettra l'estomac si vous avez été *malade à la mer !*

La canadienne du peuple n'a pas le mot : «abondant» dans son vocabulaire; elle aurait plutôt dit : « On n'en a pas gros ! » Par ailleurs une *beauté de lait* est une hardiesse d'expression qui peut déplaire aux augustes barbons qui ont perétré le dictionnaire, mais pour sa plénitude et sa sonorité elle mériterait à coup sûr une place d'honneur à la lettre B. Et celle-ci donc :

—Il y a un fort *aiguail* ce matin ; le temps va *beausir !*

N'est-il pas dommage que nous ayons laissé tomber dans l'oubli, qui est le linceul des mots, ce bel *aiguail* de lignée infiniment plus pure que *rosée* qui l'a supplanté ! *Aiguail !* Mot qui brille dans la phrase comme la goutte irisée au fin bout des brins d'herbe et sur les épis glauques des pâturins ! Mot qui réveille toute la gloire tombée de la vénérie, qui ressuscite le son du cor, au fond des bois !......

Le verbe *beausir* n'a probablement pas ses papiers, mais il est de frappe shakspearienne—et c'est bien quelque chose. Il découle sans doute de la loi du moindre effort qui opère dans la langue comme dans la nature ; et *beausir* n'aurait-il que le mérite de remplacer la périphrase

bancale : « se mettre au beau » qu'il serait déjà bien légitimé pour ceux que le glaive de fer-blanc des académiciens n'épouvante pas.

. . . .

—Adèle ! passe donc la *douceur* à monsieur, pour qu'il *adoucisse* son thé. Vous allez goûter à mes tourteaux doux et à mes tourteaux blancs!

On ne parle que rarement de sucre chez les Madelinots, et seulement lorsque le sucre n'est pas encore incorporé à une autre substance. Presque toujours on dit *douceur*, *doux*, *adoucir*, et ces trois mots produisent souvent dans la phrase le plus pittoresque effet. Peut-être, cependant ont-ils un peu trop de sang britannique dans les veines, et il faut le regretter ! Il n'en est pas de même pour les tourteaux qui sont d'authentique roture française. Ce vieux mot, né de la huche et du four, désigne chez les Acadiens, comme chez les ancêtres du Perche et de l'Anjou, de petits gâteaux ronds, avec ou sans sucre—d'où tourteaux *doux* et tourteaux *blancs*.

. . . .

Vous êtes maintenant sur le point de quitter les Îles. Vos bagages sont sur le *tchais* et vous vous promenez en attendant le départ du bateau.

Un vieux Madelinot coiffé d'une casquette à visière vous aborde sans façon :

—Eh bien ! vous *larguez ?* Vous vous en allez aujourd'hui ?...

—Oui, nous voudrions jouir encore de votre bonne hospitalité, mais le devoir nous rappelle. Pensez-vous que ce soit le temps de monter à bord ?

—Vous avez bien le temps ! *Il* n'a pas encore *huché* (appelé) du *borgo* (sifflet). Vous en avez encore pour *une bonne p'tite élan !*

—Quand arriverons-nous à Souris ?

—S'il embarque encore beaucoup de maquereau, vous arriverez *haute heure* demain matin.

Les Madelinots distinguent assez curieusement entre *s'en aller* et *partir*. Pour eux, *partir* c'est quitter avec l'intention de revenir sous peu; *s'en aller* est définitif. Pour ce qui est de *haute heure*, je trouve délicieuse cette vieille expression, suggérant l'idée d'heure solaire. Les Madelinots sont, en effet, admirablement indépendants des horloges. Ils ne connaissent guère cette affreuse tyrannie du cadran placide et impitoyable, qui nous force à apprécier toutes choses à la valeur de l'angle des aiguilles, qui morcelle notre vie, fait durer nos peines et déchiquette nos courtes joies !

En ces temps d'heure avancée, l'anarchie est complète chez les insulaires. Les uns ont gardé, sans conviction, l'heure ancienne, d'autres ont adopté la nouvelle, une troisième catégorie ont même fait, par fantaisie, un compromis d'une demi-heure entre la chèvre et le chou. Mais au fond, personne n'a cure de celle-ci ni de celle-là. Et n'ont-ils pas raison, tous ? Chacun est son maître et rien ne se présente à heure fixe ; pas de chemins de fer, un vapeur très indépendant du sablier, pas de sifflet d'usine pour striduler deux fois le jour dans un air enfumé : « Allons ! esclave ! viens reprendre ta chaîne ! » Enfin, la cloche de l'église n'appelle que lorsque le sacristain,—qui a généralement autre martel en tête—est prêt à tirer sur la corde. Le soleil, le vent et la marée— trois variables pour parler le langage des mathématiciens—sont les régulateurs, les coordonnées pourrait-on dire, de la vie des Madelinots qui d'ailleurs ne s'embarrassent pas de l'équation, et sont les plus incorrigibles des pas-pressés. Pour les gens de la *grand'terre*, habitués à une existence compliquée et à l'émiettement méthodique du temps, il y a de quoi se ronger les poings plusieurs fois par jour. Attendre sur le *tchais* trois ou quatre heures est normal sur les Îles de la Madeleine, et douze ou quinze heures n'est pas inouï... C'est, par excellence, le pays où il ne faut pas s'embarquer sans bis-

cuit. Vous partez pour une demi-journée et vous reviendrez peut-être dans une semaine. Il doit y avoir dans l'air un microbe modérateur, un gaz refroidissant, car les étrangers les plus réfractaires se mettent vite au diapason et finissent par être encore moins pressés que les indigènes. C'était mon état d'âme quand il fallut quitter les Îles pour de bon.

Lorsque les Madelinots veulent parler d'un homme de grande taille ils disent volontiers que c'est un homme *haut !* Un gros homme est un homme *puissant !* Et cela rappelle invinciblement la médiévale formule : « le haut et puissant seigneur X », qui a peut-être originé au sens physique. Si vous soignez beaucoup votre langage, vous parlez *à la grandeur*, et si vous avez peine à vous faire au régime de vie du pays, on vous dira aimablement que vous vous y habituerez *par les petits* (peu à peu). Les liaisons ici, sont toujours considérées comme dangereuses, car on les évite soigneusement ; on dit par exemple : les *jeun' hommes*. Les auxiliaires «avoir» et « être » sont aussi constamment interchangés, généralement au détriment du verbe substantif. Les *j'avions* et les *j'étions* sont particuliers à certains groupements assez restreints. Écoutez ce brave matelot raconter comment on prend les goélands rapaces à l'hameçon :

—On étend sur *la prée* une ligne à morue *boettée* avec des têtes de hareng. Les goélands *y veniont, y mordiont*, et *y s'preniont !*

Beaucoup plus générale est la belle désinvolture avec laquelle les Madelinots traitent la vieille règle grammaticale du pluriel des noms en *al*. Vous vous rappelez, ami lecteur, des exceptions apprises à la petite école ?... Les gens d'ici ont, depuis des siècles, réformé cette fantaisie et presque tout le monde dit sans sourciller : des *chevals* et des *canals*. Observons en passant que lorsque les Madelinots vous proposent de vous conduire quelque part *à cheval*, ils veulent dire en voiture, et que les *canals* dont ils parlent, sont les fossés ou les rigoles de *la prée*.

Peut-être fera-t-on difficulté à me croire, mais j'affirme néanmoins que le vocabulaire des Madelinots, en tant qu'il se restreint aux objets concrets qui les entourent, est très riche comparativement à celui de nos *habitants*. A l'encontre de ces derniers, nos insulaires ont par exemple des noms vulgaires pour beaucoup de plantes sauvages. En certains cas, ces désignations sont exactement à l'inverse de celles usitées dans le Québec. Comme les Bourguignons et les Francs-Comtois d'aujourd'hui et d'autrefois, les Madelinots ne connaissent que sous le nom de *vernes* les aulnes dont ils se servent pour teindre leurs étoffes, d'où le nom de la Vernière, hameau de l'île de

l'Étang-du-Nord. Les *vernes* croissent par *bouillées* (groupes, touffes) dans les ravins et sur les coteaux. L'on dit aussi d'une manière analogue, une *bouillée* de bois, une *bouillée* de framboisiers, une *bouillée* de bluets. Le genévrier de Sibérie s'appelle ici le *genève*, le genévrier horizontal est le *sévigné*, les fruits de la camarine sont des *goules noires*. La zostère marine— mousse de mer, herbe-à-Bernache sur le bas Saint-Laurent —devient ici l'*arbe-outarde*, la petite oseille des champs sablonneux passe sous le nom de *vignette*, et l'orge saline a reçu le joli nom de *finette*. Les petites airelles alpines connues le long du bas Saint-Laurent sous le nom de *pommes de terre* deviennent ici des *berris*, corruption évidente de l'anglais *berry*. Par contre la gaulthérie, le petit thé des bois des continentaux, se nomme là-bas *pomme de terre*. Suivant leur espèce, nos canneberges ou atocas sont des *graines* ou *pommes de pré*, et des *môcôques*. Je pourrais allonger la liste indéfiniment, mais, pour ne pas donner davantage dans le catalogue, je m'arrête.

Je viens de parler des curiosités grammaticales du dialecte madelinot. Si l'on veut absolument enfourcher le dada de la pureté de la langue —de la pureté dernier cri, s'entend—ces défauts sont sans doute sérieux, mais pour être quelquefois autres, ils ne sont pas plus graves que ceux qui distinguent le parler des Canadiens-Français.

Cette réserve faite, ne faut-il pas admirer à cœur joie, comme des reliques fragiles, ces délicieux archaïsmes,

> ... *handed down from mother to child through long generations !*
>
> (*Longfellow*)

ces vieux mots qui, bien morts ailleurs, continuent d'informer là-bas tant de belles choses anciennes et de beautés morales révolues ! Je plains les odieux vandales, en redingote ou en habit, qui voudraient ravir aux Madelinots leurs vieux mots d'Acadie, qui ne comprennent pas que ces mots-là tiennent à l'intime de l'âme comme l'écorce au tronc, et que, s'ils arrivaient à détruire ce par quoi ces âmes tiennent si fortement au passé, c'en serait fini du doux parler de France le long des côtes de l'Atlantique. Si—ce qu'à Dieu ne plaise !—les Acadiens abandonnent un jour complètement leur dialecte, je crains bien qu'ils ne parlent plus alors que l'anglais et soient perdus pour nous ! Je plains aussi, et plus encore, les Madelinots—s'il y en a—qui ont honte de leur admirable parlure et qui voudraient nous empêcher d'entendre ces lointains échos d'un grand siècle de gloire, passé sans retour !

Les Îles de la Madeleine ont été en grande partie peuplées par cinq familles venues de l'Île-du-Prince-Edouard lors de la deuxième disper-

sion, vers 1763. D'après la tradition orale, ces cinq malheureuses familles étaient celles de Louis Thériault, de Sylvère d'Ithurbide, de Pierre-Marie Loyseau, d'Isaac Arsenault et d'un Poirier dont on paraît ignorer le prénom. Les proscrits s'établirent d'abord sur la Grosse-Isle, la moins étendue du groupe. Le croira-t-on ? A peine étaient-ils débarqués sur ce rocher, mangeant le pain de la misère, que, comme le vautour suit la trace du sang, l'Anglais commença à arriver à son tour sur l'îlot. Habitués désormais aux humiliantes et navrantes migrations, les Acadiens quittèrent encore une fois leurs champs à peine ensemencés et leurs petites maisons de *bois rond* pour aller chercher sur une autre île—le Havre-aux-Maisons—le droit de ne pas entendre à toute heure la langue de leurs bourreaux. En un naïf langage qui fleure la mer et le cordage, le vieux Vital Chevari m'a narré la chose, qu'il tient de son grand-père :

—C'est sur la Grosse-Isle que les Français s'étaient *mis* après le *Grand Dérangement*. Mais les Anglais sont arrivés presque tout de suite !... *Y s'mettaient ! Y s'mettaient !* Alors les Français qui savaient *ce qu'était* arrivé sur l'Île-Saint-Jean, ont bien vu qu'ils seraient obligés de *larguer*, et au bout d'un an, ils ont *levé !*...

Avec le temps, d'autres épaves du grand naufrage d'Acadie se sont échouées sur les Îles

Des familles réfugiées à Miquelon, rejoignirent les autres dans l'archipel. Presque tous les ans des terre-neuvas, mousses ou matelots, fuyant la trique du patron de barque, demandaient asile aux insulaires et se fixaient parmi eux. Les catastrophes maritimes apportèrent aussi divers éléments vite absorbés et fondus dans la petite population. Les Turbide (d'Ithurbide), les Chevari (Etchevarie) et d'autres, sont des Basques ; les Eloquin, les Hubert sont des Français de France. Aujourd'hui, les Madelinots forment une population relativement dense de 7000 à 8000 âmes, tous Acadiens ou acadianisés, sauf les petits groupements anglais de Old Harry, de la Grosse-Isle et de l'Île-d'Entrée. Les deux races vivent d'ailleurs en bonne intelligence mais sans se compénétrer ; elles sont également honnêtes et hospitalières. Il serait à souhaiter que partout, au Canada, la question des races fût aussi aisément solutionnée.

L'honnêteté proverbiale des Acadiens, cette vertu qui faisait écrire à Longfellow :

Neither locks had they to their doors nor bars to their [windows
But their dwellings were open as day and the hearts of [of the owners.

cette honnêteté dis-je, s'est intégralement conservée ici. Le grand évêque Plessis, ayant, pour

la première fois, visité les Madelinots vers 1813, écrivait les lignes suivantes :

« Ces heureux colons, qui savent mourir sans médecins, savent aussi vivre sans avocats. Ils n'ont nulle idée de la chicane, non plus que de l'injustice ; si quelquefois il s'élève des contestations entre eux, elles sont aussitôt soumises à un arbitrage et terminées sans retour. Ils ignorent l'usage des clefs et des serrures, et riraient de celui qui fermerait sa maison autrement qu'au loquet, pour s'en éloigner de deux ou trois lieues ; si quelques hardes les incommodent en route, ils les laissent tout simplement le long du chemin, assurés de les y trouver à leur retour, n'eût-il lieu que le jour suivant. »

Cette coutume de laisser ainsi un vêtement gênant au bord de la route existe encore après un siècle de progrès ! Je l'ai vu pratiquer sous mes yeux. J'ai vu aussi dans la sacristie de la Grande-Entrée où aucun prêtre n'avait pénétré depuis quatre mois, la porte simplement fermée au loquet, et sur la table, bien en vue, les vases sacrés laissés à la garde solide du septième commandement de Dieu !

Les marchands des Îles de la Madeleine avancent aux pêcheurs, l'hiver, les diverses choses dont ils ont besoin. Il est inouï que l'un d'eux ait manqué à payer ses dettes. Si cepen-

dant, la pêche ne donne pas, le débiteur est parfois dans l'impossibilité de s'acquitter cette année-là, et comme le pêcheur est absolument dénué de nervosité, il ne s'en inquiète pas autrement ; la mer qui le nourrit paiera tôt ou tard le créancier. C'est là tout le danger du commerce local et c'est tout ce qu'on peut reprocher aux Madelinots, les plus honnêtes des hommes.

Formulée dans les vieux mots du parler ancestral, la foi catholique est restée vivace au cœur des insulaires. Nous savons par monseigneur Plessis qu'une partie des premières familles fixées aux Îles les abandonnèrent pour se rapprocher des lieux où il y avait des prêtres, mais qu'elles y revinrent, attirées par le séjour d'un missionnaire venu de France, M. le Roux. Celui-ci les quitta après quelques années, et les fidèles Acadiens auraient à leur tour déserté leurs Îles si, peu d'années après le départ du missionnaire français, ils n'avaient été visités par un prêtre irlandais du nom de William Phelan, puis par un intrus dont ils se servirent sans le connaître. Enfin, en 1793, ils eurent un pasteur fixe, le *père* Jean-Baptiste Allain, prêtre vénérable qui, à l'époque de la Révolution, et pour ne pas prêter un serment auquel sa conscience répugnait, quitta Miquelon avec une partie des résidents Acadiens, pour s'établir dans l'archipel. Après 1812, les abbés Beaubien, Lejantel et Champion continuè-

rent l'œuvre du *père* Allain. Depuis ce temps, guidés par des prêtres de leur race, les Madelinots n'ont pas cessé d'être dignes de leurs ancêtres, les martyrs de Grand-Pré. Cinq clochers blancs, au flanc des collines vertes, regardent moutonner le Golfe, appellent à la prière, et parlent d'espérance et d'immortalité à ces gens toujours sur l'océan marâtre, et qu'une faible planche sépare seule de l'abîme et de la mort.

Et ils ne parlent pas en vain, les beaux clochers de la Madeleine. Nulle part ailleurs, peut-être, l'Évangile n'est autant vécu au pied de la lettre. C'est que le livre divin, écrit beaucoup par des pêcheurs, s'adapte à leur vie comme un vêtement fait pour eux. Ici, les vieilles vertus n'ont pas fléchi. On ne fait pas au prochain ce qu'on ne voudrait pas qu'il nous fît. On s'aime comme les fils d'un même père qui est aux cieux. On regarde les oiseaux du ciel et les fleurs des champs, et l'on ne s'inquiète pas de ce que demain apportera. Le matin, ayant élevé son âme dans la prière, l'on dit en mettant son suroît : « Allons pêcher ! » ... Et quand la mer, prise d'un frémissement soudain, se cabre et hurle, quand la vague se fait bélier pour démolir la frêle embarcation, on regarde la croix, là-bas sur la Butte-Ronde, et l'on dit en son cœur, sans lâcher la barre du gouvernail : « Sauvez-nous, Seigneur, nous périssons » !... On honore son père et sa mère, et

les vieillards voient les enfants de leurs petits-enfants. Enfin, point n'est besoin de bons samaritains, car la charité règne en tous les cœurs.

Si l'on n'entendait parfois—très rarement—quelques jurons anglais dans la bouche des pêcheurs, l'on pourrait dire que le blasphème est totalement inconnu ici.

—Capitaine, demandait devant moi un touriste anglais, au patron d'une goélette amarrée au quai du Cap-aux-Meules, dites-moi donc pourquoi les gens des Îles ne *sacrent* qu'en Anglais ?

—Les gens d'ici, répondit le marin en càlant sa casquette, ne savent pas *sacrer* en français. Ce sont les Anglais qui leur ont appris ces *patois-là*. Ils n'en savent pas d'autres !

Et de fait, leurs imprécations—puisqu'aussi bien il faut que l'âme humaine crie ses joies et ses douleurs !—sont extrêmement anodines : *batêche, bleudi, gibier au vol, espèce d'andouille, etc.*

Les Madelinots sont essentiellement pêcheurs : de hareng ou de homard, de morue ou de maquereau, suivant la saison. Il faut y ajouter la chasse au loup-marin, qui est la première dans l'ordre du temps. Cette chasse—cela s'appelle *aller aux glaces*—a lieu entre le 15 mars et le 15 avril. Dès le début du Carême les préparatifs commencent. Plus de dîners, plus de promenades, chacun prépare son *canotte*, ses *garcettes*, ses

grappins, ses longues-vues. A partir du 10 mars une surveillance active s'établit. Des hauteurs des *Demoiselles*, de la Butte-Ronde, du Cap-Nord, du Cap-de-l'Est, des guetteurs fouillent le Golfe dans l'espoir de découvrir les troupeaux de phoques à la dérive sur les glaces. D'un bout à l'autre des Îles tout le monde est sur pied. Le téléphone joue sans discontinuer. A la moindre nouvelle on part. Les jours où le vent colle la banquise sur la Dune-du-Nord, on va à la découverte, on s'aventure jusqu'à dix, quinze milles sur les glaces mobiles. On revient bredouille. Deux jours, trois jours se passent. Tout à coup, grande nouvelle, qui se répand comme une traînée de poudre :

—Les loups-marins sont découverts !

—Où ?

—A la Pointe-au-Loup ! A la Pointe-*du*-Ouest ! A *la* Gran*de*-Étang !...

—Qui a découvert les loups-marins ?

—C'est Dori qui les a trouvés à dix milles de l'Hôpital !

La chasse va commencer pour de bon. Depuis longtemps les escouades de huit ou dix hommes sont organisées : l'escouade des David, l'escouade à Grand Jean, etc.

A minuit on se lève. Des étoiles à plein ciel. Y a-t-il de la lumière chez les Turbide ?

Oui ! C'est le temps ! A une heure on saute dans les traîneaux, et l'on glisse sur la neige des chemins pour être sur les glaces au point du jour. Et de fait, quand le soleil paraît, les chasseurs sont déjà à cinq ou six milles sur la banquise que le vent maintient fermement sur la dune. On traîne le *canotte* qui sert à franchir les mares et qui sera la ressource suprême en cas d'accident ou d'une saute du vent. L'air est vif et les hommes vont vite, blancs de givre, courant presque, s'aidant du long bâton qui est leur seule arme. Dans l'étendue glacée, les escouades se croisent venant des différentes îles. On s'interpelle :

—Les avez-vous trouvés ?

—Non ! rien à la Pointe-*du*-Ouest !

On continue son chemin sur la banquise... Tiens ! là-bas ! une escouade qui revient... Elle est chargée.

—Où sont-ils ?

—A la Pointe-au-Loup.

—Une petite *mouvée ?*

—Non ! Une grande *mouvée !* Allez vous charger !

Bientôt les chasseurs sont au milieu du troupeau, tuant à coups de bâton les pauvres amphibies sans défense. Les phoques sont immédiatement habillés en conservant le lard adhérent aux

peaux. Celles-ci sont mises les unes sur les autres ; la *garcette* de cuir, passée dans les moustaches, enlace toutes les peaux pour faire du tout comme un seul et énorme loup-marin. Un homme ramène généralement une charge égale à son propre poids : quatre ou cinq animaux en moyenne. Courbés, traînant leur butin sur la glace, les chasseurs reviennent vers la terre aussi vite qu'ils peuvent, car le soleil baisse, le vent peut changer, et alors ?...

Demain on recommencera, et tous les jours, jusqu'à ce que les *glaces* soient passées et avec elles, la richesse du loup-marin. En certaines années, il se tue dans les quelques jours que dure le passage des troupeaux, jusqu'à 75 000 individus. Si l'on ajoute à cela les massacres inutiles que font impunément, dans les eaux canadiennes, les vapeurs terre-neuviens spécialement armés pour cet objet, on pourra à bon droit s'étonner que l'espèce ne soit pas encore disparue des eaux de l'Atlantique. Les *glaces* passées, il ne reste plus autour des Îles de la Madeleine, que les familles de petits loups-marins de baie, qui passent l'été, s'ébattant près des rivages et formant sur les *échoueries* de petites bandes folâtres que personne ne songe à molester.

A peine les phoques ont-ils disparu avec les glaces qui les convoyaient que, dans les eaux encore froides, accourent de la haute mer, pour

entourer les Îles, les innombrables milliards de harengs. Ils entrent dans la Baie de Plaisance et jusque dans le Havre-aux-Basques, et c'est alors un fourmillement inusité dans les eaux et sur les grèves.

Le hareng se prend à la trappe, à la senne ou au filet. Les trappes sont d'immenses nasses de fine corde, fabriquées à Boston, et qui peuvent capturer jusqu'à 30 000 barils de hareng en une seule saison. Au fond, cette pêche n'est limitée que par la consommation. Une certaine quantité de ce poisson est boucanée, une autre partie sert d'engrais à la terre, mais la principale utilisation est la *boette* pour les autres pêches : morue, homard, maquereau. C'est aux Îles de la Madeleine que les terre-neuvas—les *banquiers* comme on les appelle assez curieusement ici—viennent s'approvisionner de hareng. Par centaines, leurs petits voiliers jettent l'ancre dans la Baie de Plaisance. Les vastes trappes, toujours tendues, déversent alors une partie de leur contenu dans les barques des Bretons. Cette visite périodique laisse aux Îles beaucoup d'argent, ajoute souvent à la population et au vocabulaire.

En petit nombre sont les Madelinots qui se livrent à cette pêche, car elle exige un outillage coûteux—généralement possédé à plusieurs — et, d'autre part, dès le premier de mai, une douzaine de jours avant que le hareng reprenne la

haute mer, s'ouvre la pêche au homard, plus lucrative et qui absorbe presque toutes les énergies. Le homard se prend au moyen de pièges en bois— de *cages*—mesurant trois ou quatre pieds de longueur sur un de largeur, immergés en chapelet sur les fonds rocheux. Des *boeilles* (bouées) indiquent les mouillages et localisent les *picaces*, ancres grossières formées de pierres plates liées entre des pièces de bois. Aux Îles de la Madeleine, la pêche du homard dure deux mois, et la *prime* (abondance) a lieu vers le 10 mai ; il se prend durant ce temps des quantités prodigieuses de ces crustacés. Certains pêcheurs, — des Anglais surtout,—qui se livrent exclusivement à cette industrie, capturent jusqu'à 40 000 homards, que les marchands leur achètent au taux modeste de cinq ou six sous la livre ou l'unité—ce qui revient presque au même. La somme réalisée paraît relativement considérable, mais il faut déduire les dépenses assez lourdes occasionnées par les *cages*, le câble, l'essence, etc.

Les Madelinots qui ne pêchent pas le homard entrent en lice lorsque, vers le 10 mai, arrive dans le voisinage de l'archipel, la morue, le grand bienfait de la mer. On la prend d'abord au moyen de la *ligne de fond*, et plus tard, vers le 1er juin, à la *ligne de main*. La *boette* de la morue est le *coque*, mollusque bivalve qu'on *lève* sur les *platiers*, (fond de sable), à marée basse, et dont la

récolte est l'une des plus rudes besognes des Madelinots et des Madelinotes. Dans les bonnes années, une barque de deux hommes peut amener jusqu'à 40 000 livres de morue ; une journée de 1200 livres n'est pas rare. Cette pêche se continue pour quelques-uns tout l'été, et dans les belles journées de l'automne, parfois jusqu'à Noël.

Malgré toute l'ardeur avec laquelle les Madelinots se livrent à ces occupations successives, il m'a paru que ce qui les intéresse le plus, est le maquereau, ce beau poisson de mer aux flancs d'azur, que nous connaissons si peu dans le Québec. Dans les derniers jours de mai, alors que l'eau devient plus chaude, arrivent des mers du sud les *mouvées* de maquereaux. Pressés par l'instinct générateur qui les appelle sur les bancs de Miscou, ils passent aux Îles sans s'arrêter. Période fiévreuse durant laquelle tous les hommes sont sur l'eau, jetant et ramenant le filet—le maquereau de printemps se tient à la surface et ne mord pas à la ligne ! Au bout de cinq à six jours la manne est passée et vogue vers le nord. Mais vers la fin de juillet le frileux poisson abandonne les côtes du Labrador—sa villégiature d'été—et reparaît dans les eaux de la Madeleine, en route pour ses quartiers d'hiver. Il se tient à cinq ou six brasses de profondeur cette fois, et mord à la ligne. L'appât, une rondelle découpée

sous le ventre du maquereau lui-même, est fixé sur un gros hameçon qui fait corps avec une pesée de deux onces—la *bulb*. Pour attirer le poisson, on répand à la surface de l'eau un *hachis* composé de hareng salé et de coques, et aromatisé avec de la mélasse. La pêche du printemps donne souvent 30 quarts par *barge*, celle de l'été, de 15 à 25. Tous les pêcheurs entrent avec grand enthousiasme dans la pêche au maquereau d'été. Ils partent, dans les derniers jours de juillet, deux ou trois *bottes* ensemble, pour *sonder*, c'est-à-dire pour surprendre les avant-coureurs du banc migrateur. Au fort de la pêche, *barges* et *bottes* rentrent parfois au mouillage avec cinq ou six cents maquereaux, et la soirée se passe à préparer et à saler toute cette richesse. Commencée aux étoiles, la journée, souvent, finit aux étoiles.

Peut-être le lecteur, modeste pêcheur à la ligne, au ruisseau «derrière chez nous», se figure-t-il, au récit de ces pêches à la Tartarin, que les Madelinots sont immensément riches. La vérité est tout autre. Le poisson ne se vend pas cher sur place, et à la mer comme ailleurs, le capitaliste exploite parfois le prolétaire. Mais surtout, les dépenses, très fortes, entaillent profondément les bénéfices bruts. Et puis, retenons que c'est en trois mois de travail à la mer que le Madelinot doit gagner la vie de sa famille, car la terre

malgré sa fertilité sera toujours une occupation secondaire, pour les jours de *débauche*, c'est-à-dire les jours de vent et de grosse mer.

La séculaire indifférence à l'égard de la terre tient sans doute à la passion de la pêche et à l'exiguité des domaines, mais aussi à des causes historiques.

En effet, les proscrits de la Baie Française et de l'Île-Saint-Jean pouvaient se croire à l'abri sur leurs rochers et leurs dunes, lorsque vers 1788, le hasard voulut qu'une frégate anglaise portant à son bord Lord Dorchester, vînt reconnaître l'archipel de la Madeleine. La frégate était commandée par Sir Isaac Coffin. « Ce jour-là, écrit Faucher de Saint-Maurice, le temps était clair, le ciel serein, et un soleil chaud et bienfaisant, enveloppait dans ses effluves les crêtes et les pics empourprés des Îles. Toutes les lunettes de la frégate étaient braquées vers ce paradis terrestre, celle de Sir Isaac plus que les autres ; puis, quand elle eut scruté l'horizon et fouillé à l'aise l'archipel qu'on longeait en ce moment, l'officier anglais la déposa gravement sur son banc de quart, et se tournant vers Lord Dorchester, le supplia de lui concéder les Îles qui gisaient devant lui. Comment refuser quelque chose à un capitaine de frégate qui n'a cessé de vous combler durant toute une traversée ? » Le nouveau potentat promit de faire droit à la requête de Sir Isaac, et

le 31 juillet 1787, il lui adressait officiellement la concession. Ce royal cadeau était fait à la condition, « sous peine de nullité, de permettre la libre entrée et sortie de ces îles aux sujets anglais qui désireraient venir y pêcher, et de les laisser abattre le bois nécessaire à leur chauffage et à l'exploitation avantageuse de leurs pêcheries ».

C'était commettre une irréparable injustice et frapper à mort le développement et l'avenir du Royaume du Poisson, d'autant plus que le nouveau propriétaire obligea les occupants à prendre des titres sous forme de bail emphytéotique. Aussi, depuis cette fatale date, les Madelinots, ne pouvant posséder leur terre, ne se sont livrés qu'au travail nécessaire pour vivre, et suivant la pittoresque expression de Faucher de Saint-Maurice, ils ne connaissent que par ouï-dire les jouissances de la propriété et de l'amour du sol. Le gouvernement provincial est intervenu pour améliorer le sort des insulaires, qui peuvent maintenant, à certaines conditions, devenir francs-tenanciers; cependant l'antique régime féodal continue de régner, et la plupart des habitants paient encore la rente au seigneur ou à la compagnie qui a affermé ses droits.

Contrairement aux avancés de certains voyageurs superficiels, le sol, sans cesse rafraîchi par les vents humides, est très fertile, et les pommes de terre particulièrement, y acquièrent un dévelop-

pement magnifique, favorisé par l'absence complète de parasites. Peut-être le jour viendra-t-il où les richesses du sol, s'ajoutant aux richesses de la mer, feront des Madelinots, des privilégiés de la vallée de larmes, des Édénites dont les malheurs historiques ont tout expié, et désarmé le bras du chérubin à l'épée de flamme !

Le lecteur se sera sans doute posé plusieurs fois cette question : Que font les Madelinots, l'hiver ? Je réponds : Ils font ce qu'ils n'ont guère eu le temps de faire l'été : ils dorment, ils mangent, ils s'amusent.

La pêche—je l'ai dit plus haut—est pratiquement finie en septembre, bien que les belles journées de l'automne trouvent encore les *barges* sur les *fonds* de morue. Le mois d'octobre est occupé par les corvées de labour et de battage, qui donnent lieu à des repas et à des veillées, modestes préludes des grandes réjouissances de l'hiver.

La Toussaint ! Le moment est venu de se préparer à l'hivernement. Selon un usage immémorial, les Madelinots achètent alors tout ce dont ils auront besoin durant l'hiver : habits, chaussures, charbon, farine, sucre, car, dès décembre, les relations avec la *grand'terre* sont complètement coupées, et l'on n'est jamais sûr que l'approvisionnement des marchands suffira.

Toutes les précautions dûment prises contre le froid et la famine, les pêcheurs vont hâler les *barges* et les *bottes*, déverguer les voiles, démonter les moteurs, et bientôt les centaines de quilles en l'air sur les *rins* de pêche, annoncent que les Madelinots ont fini de travailler. Le vapeur a déjà quitté les Îles, et les Madelinots sont prisonniers. Il n'y a plus qu'à *vornusser* (muser) jusqu'aux fêtes. Et l'on *vornusse* avec délices ! Tout au plus, lorsque la glace recouvre la baie d'En-Dedans, va-t-on chercher au Nord une partie de son foin de dune, histoire de se dégourdir les bras.

Mais voici qu'approche la fin de décembre. Les femmes commencent à s'agiter dans les petites maisons ; les manches se retroussent, les cheminées fument plus fort dans l'air dense, et dans les coffres, au froid, s'empilent les rôtis et les *tortasseries* (pâtisseries). Évidemment, on ne connaît pas bien les Madelinots quand on ne les a vus à table qu'en été !

Et puis, c'est Noël!.... Noël! La belle nuit givrée avec la joie vibrante effusant des clochers, la course des traîneaux vers l'église sur la neige qui crie, sous les yeux ardents des étoiles ! La Crèche et le petit Jésus de cire qui agrandissent les yeux des enfants; les vieux chants qui allègent l'âme des anciens; l'Hostie blanche qui vient à tous !

La Messe de Minuit ouvre pour les Madelinots une période continue de réjouissances, qui ne se termine qu'au Mercredi des Cendres, et dont on peut dire, comme de la conscience du juste, qu'elle est un festin continuel. Chez cette petite population profondément traditionaliste, les usages ont cristallisé en des formes séculaires et parfois curieuses. Ainsi, à Noël, le fils, invariablement, déjeûne chez son père. Celui-ci, à son tour, est l'invité de son fils pour le premier de l'an. Ce jour-là aussi, toutes les marraines des Îles sortent du fond de leur coffre un beau pain de Savoie—un *olaf*—pour leur filleul ; le parrain de son côté, fait un petit cadeau. Comme partout, les enfants sont les rois de la fête ; ils reçoivent dès la première heure, une portion de dragées (le mot bonbon est inconnu). Ils vont ensuite par les routes voir leurs parents à tous les degrés et reçoivent de chacun une autre petite mesure de dragées. Le soir venu il y a grand tapage dans le Landerneau enfantin où l'on suppute, où l'on compare la moisson de friandises !

Pour le dîner du Jour de l'An, on s'invite de vive voix sur le perron de l'église, sur le chemin ou de voiture à voiture. Ces invitations ne se refusent pas entre bons amis. Comme partout, l'après-midi se passe en visites, et la soirée réunit toute la famille chez le grand-père.

L'absence presque complète de lettres, de cartes de visites, de journaux, donne un caractère particulier à cette époque de l'année chez les Madelinots. Rien que le sans-fil qui donne, soigneusement filtrées, les grosses nouvelles, dactylographiées ensuite pour les sommités de l'endroit. Comme les loisirs sont interminables les Madelinots lisent alors les journaux qu'ils n'ont eu ni le temps ni le désir de déplier durant l'été. Quand ils sont fatigués de lire, ils attellent les traîneaux, se visitent par les chemins balisés de la Baie de Plaisance, du Havre-aux-Basques, de la Baie d'En-Dedans. C'est un joyeux tohubohu, un déplacement de familles entières qui vont à la ronde chez leurs parents, et ne rentrent parfois chez eux qu'au bout de huit jours. On se rencontre deux ou trois familles dans les petites maisons, mais la bonne volonté et l'ingéniosité aidant, tout s'arrange! L'étranger témoin de ces soupers pantagruéliques, où s'anéantissent des monceaux de viande et de *tortasserie*, ne se douterait pas que ces mêmes hommes, quand vient le temps de la pêche, sont d'une frugalité déconcertante, passant de longues journées au dur travail de la mer sans manger autre chose que du pain sec ou des tourteaux arrosés de thé froid.

Parfois, le gouvernement se souvient des quelques milliers d'électeurs emprisonnés au milieu du Golfe. Il leur envoie alors un brise-

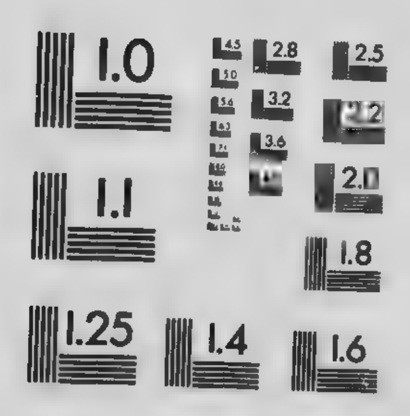
glaces qui débarque péniblement d'énormes sacs de malle dans les *bottes* venus au-devant de lui. Grande fête, alors, partout ! Les journaux frais de deux mois, les lettres vieillies des parents du Saguenay, de la Côte-Nord, du Lac-au-Saumon, renouvellent un peu les sujets de conversation, depuis longtemps usés et ravaudés. On dit qu'à cette occasion tous les Madelinots et les Madelinotes en état de tenir une plume sortent l'encrier de la commode et tâchent de trouver quelqu'un sur la *grand'terre* à qui écrire !... De sorte que, quand le navire, déroulant dans le ciel vierge son panache évanescent de fumée grise, repart à travers les eaux désertes du Golfe, il emporte dans ses flancs d'acier des milliers de lettres où les beaux mots acadiens expriment avec la nuance qui leur est propre, toute la gamme infinie des sentiments humains depuis le banal souvenir des rencontres de hasard, jusqu'au cri quasi divin de l'amour maternel !...

Durant l'été, si l'on n'a guère le temps de manger ni de dormir, on pense encore moins à nocer. Aussi les mariages ont-ils presque toujours lieu entre Noël et le Mercredi des Cendres. Aussitôt qu'il est bien avéré qu'à telle date Edmond à Alphé s'unira à Louise à Jean, les femmes des environs viennent d'elles-mêmes offrir leurs services pour faire les *tortasseries*. Deux jours avant les noces, deux voitures portant, l'une, le



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



suivant et la *suivante*, l'autre, les futurs époux, passent par les chemins pour les invitations. Celles-ci se font également, à la façon patriarcale, au moyen d'une formule consacrée que l'on répète à chaque maison : « Vous êtes priés de la part d'Alphé et d'Estelle, de venir prendre le dîner à trois heures ». Le déjeuner et le dîner se prennent chez la mariée ; on soupe et l'on veille chez le marié. Pendant leur lune de miel, les époux vont rendre leur visite à tous ceux qui ont assisté à leurs noces, ainsi qu'à leurs parents et amis. C'est la ratification, et, pour ainsi dire, la consécration populaire de leur accord conjugal.

Au chapitre des réjouissances, disons encore que la Chandeleur, chez les Acadiens des Îles, est une grande fête, soulignée par dîner, souper et veillée dans chaque *canton* (groupe de trois ou quatre maisons rapprochées). Vers cette époque aussi a lieu une espèce de grande tombola organisée annuellement depuis quarante ans pour le soutien du Couvent. Cette tombola—dite *Fishing-Pond* pour une raison obvie—met en mouvement les Madelinots d'un bout à l'autre de l'archipel. Durant deux ou trois jours, le Havre-aux-Maisons ressemble à Jérusalem durant la Pâque. Il y a dîners—toujours !—pêche aux objets, ventes, audition de contes du terroir, débités par des conteurs de renom, et le tout se termine par la mise à l'enchère d'un superbe pain de

Savoie, chef-d'œuvre de *tortasserie !* Les jeunes gens de la même île réunissent leurs mises et cette vente est, en réalité, une lutte de clochers. Le groupe auquel le pain de Savoie est adjugé—pour une somme qui va quelquefois jusqu'à quatre-vingts piastres—organise immédiatement pour manger sa victoire, une fête de *jeunesses* qui est l'un des grands événements de la saison.

Il ne reste plus maintenant au programme que quelques dîners, soupers et veillées à l'occasion du carnaval, après quoi le Carême vient rappeler aux Madelinots, en train de l'oublier, le *Memento quia pulvis es !*

Depuis trois mois, on n'a rien fait qui vaille, ou si peu que rien ! Tout à la douceur du présent on n'a pas songé à l'avenir. On se met courageusement à faire pénitence, car ici les rigueurs de l'Église ne comportent guère d'adoucissements. On raccommode les filets, on *arrange* les vieilles *cages*, on en fabrique de nouvelles. Pour économiser le charbon qui baisse, on va chercher de temps en temps, dans la dune de la Pointe-au-Loup ou de *la* Grande-Étang, un *voyage* de maigres broussailles. Les pêcheurs qui s'occupent du hareng réparent leurs trappes et remplissent leurs glacières. Enfin, on commence tout doucement à se préparer pour les *glaces* qui vont ouvrir le cycle séculaire du travail des Madelinots.

. . . .

Malgré toute la chaleur de l'hospitalité acadienne, malgré aussi tout le soin que l'on met à vous le faire oublier, il est difficile de ne pas sentir toute la largeur du fossé qui sépare les Canadiens-Français et les Acadiens. Et c'est la seule impression moins agréable que j'aurai emportée des Îles de la Madeleine. Faut-il essayer d'analyser un peu ce sentiment et d'en dégager la formule et les causes ?

Si l'on considère les trois rameaux principaux de la grande famille française : le Français d'Europe, le Canadien-Français et l'Acadien, il semble qu'ils forment une série où les rapports de l'Acadien et du Canadien-Français sont un peu beaucoup les rapports de celui-ci et de son frère de France : attitude du frère cadet, longtemps délaissé par son aîné qui a mieux réussi ; attitude du frère absent qui, pendant que son aîné jouissait des douceurs de la paix au foyer paternel, a mangé le pain noir de la défaite et de l'humiliation ; attitude enfin du blessé de la vie, qui répugne à assumer le rôle de parent pauvre.

On sait à quel prix, nous autres, Canadiens-Français—protégés cependant par des traités et des capitulations généreuses—avons assuré notre pain sans le mendier à la porte du vainqueur, défendu la langue des ancêtres dans la chaumière et dans l'école, préservé notre âme française et catholique, bâti de nos mains notre système

d'enseignement, développé une littérature et un art nationaux. Nos frères les Acadiens, frappés dans leur chair et dans leurs biens, dispersés comme feuilles mortes par vent d'octobre, chassés de partout, et repoussés à coups de pique des rivages où venait toucher la proue de leurs barques, les Acadiens, dis-je, ont, un long siècle durant, dirigé tous leurs efforts vers la survivance, la concentration, réunissant toujours, sans se lasser jamais, les cendres dispersées de leurs foyers détruits ! Mis à la terrible école du malheur, ils eurent pour maîtres le crucifix et leurs prêtres, de qui ils apprirent la plus nécessaire et la plus ignorée de toutes les sciences, la science pratique de la vie.

Faut-il s'étonner cependant de ce que, courbés sous le labeur quotidien, loin des centres d'instruction, ils aient été privés longtemps—plus longtemps que nous— de la nourriture intellectuelle et de l'arme du savoir ? Et cette avance que nous avons sur eux—et que le peuple exagère certainement—n'est-elle pas pour quelque chose dans leur attitude à notre égard ? Mais j'ajoute tout de suite que les efforts surhumains d'un clergé ardemment patriote—du Père Lefebvre pour ne citer qu'un nom—ont maintenant assuré aux Acadiens cette nourriture et cette arme. Ils ont aujourd'hui une belle organisation d'écoles primaires, un enseignement secondaire en voie

de développement qui a produit des hommes remarquables, et donné à leur race une voix respectée dans les conseils des provinces atlantiques.

De grâce, chers Madelinots, qu'une bonne fortune providentielle a rattachés à la vieille province française et catholique, cessez de nous regarder avec ces yeux-là ! Nous ne sommes pas des parvenus et vous n'êtes pas des miséreux. Fils d'une même mère, ayant les mêmes amours, avec le même sang pour les concevoir et la même langue pour les exprimer, soyons frères tout bonnement, et de nos bras jeunes, entourons le cou de notre autre mère, l'Église du Christ !

Et puis, restez ce que vous êtes, Madelinots, pittoresques et bons. N'enviez pas aux gens de la *grand'terre* leur vie plus compliquée et leur luxe décadent. Aimez d'amour vos Îles natales,

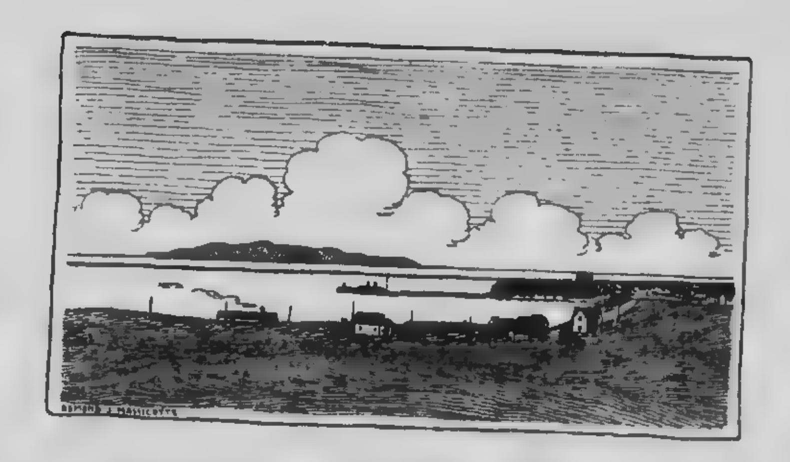
> Votre petit coin de terre
> Perdu, là-bas, aux grandes eaux !...

Attachez-vous à leurs falaises ardentes, à leurs gazons verts et à leurs sables d'or ! Pauvres Acadiens pèlerins, n'allez pas reprendre encore une fois la route de l'exil !

Et si l'espace ne vous suffit pas, si les petites maisons aux quatre pignons verts sont trop pres-

sées les unes contre les autres, s'il vous faut essaimer et dire adieu aux Demoiselles du Havre-au-Ber, aux vallons fleuris du Havre-aux-Maisons, aux blanches flottilles de l'Étang-du-Nord et aux caps sauvages de la Grande-Entrée, envolez-vous par groupes serrés, vers nos régions neuves et françaises du Lac Saint-Jean et de la Matapédia, pour nous enrichir de vos bras robustes, de vos cœurs priants et de vos antiques vertus.





LE HAVRE-AU-BER



D'ÉNORMES émeraudes de conte oriental, serties dans des rubis et reliées entre elles par des chaînes d'or, un archipel égéen jeté là pour animer l'effrayante solitude du Golfe, telles me sont apparues, dès le premier jour, les Îles de la Madeleine, et telle est l'opulente image qu'elles ont laissée dans mon souvenir. Il paraît bien que l'illustre saintongeais, contemplant les Îles de quelque hauteur, a vibré de la même émotion et développé en son esprit les mêmes images puisqu'il épingla à l'ar-

chipel ce délicieux nom, Les Ramées, malheusement tombé dans l'oubli.

Des falaises d'un rouge lumineux, des collines d'un vert intense, arrondies et bombées comme des poitrines, d'immenses lagunes tranquilles et ensablées, des horizons d'eau et de sable, tels sont les éléments groupés et combinés de toutes les manières possibles, pour réaliser ce prestigieux concert de lignes et de couleurs qui nous prend l'âme toute, nous retient sans que nous sachions pourquoi, et nous fait dire quand le vapeur *borgote* pour la dernière fois : Déjà !

Le voyageur n'a pas le choix des moyens pour aborder aux Îles. Traversant les provinces maritimes, il prend à Pictou un petit paquebot qui, escale faite à Souris, paraît en vue des Îles après quelque douze heures de navigation. Dès Pictou on peut pressentir les Madelinots qui y forment une petite colonie ayant son centre à l'Hôtel Royal. C'est déjà plaisir d'entendre les premières sonorités du dialecte acadien, de voir des enfants plein les escaliers et de manger le *cake* préparé par Marie, une plantureuse Madelinote qui, ayant marié en secondes noces le garçon à Ben Eloquin, s'en est venue chercher fortune sur la *grand'terre,* où elle s'arroge une sorte de maternité générale sur tout ce qui sort des Îles ou y entre.

Le quai où s'amarre le *Lady Evelyn* ne ressemble pas aux autres de Pictou, car les claires syllabes françaises voltigent au-dessus des barils de maquereau et des boîtes de homard. Aux heures de départ, les baisers claquent sur les joues vermeilles, et les bonjours multipliés font au navire, sur la baie, un bout de conduite. Pendant la nuit, le bateau fait escale à Souris puis, prenant sa course vers le nord, il contourne, en tanguant follement, la Pointe-de-l'Est de la province insulaire pendant que les voyageurs sans cabine—et ils sont le nombre—assis sur les marches de l'escalier, font d'amères réflexions sur l'instabilité du... cœur humain !

Vers sept ou huit heures du matin, l'on aperçoit à tribord le premier rubis du Golfe : l'Île-d'Entrée, haute, couverte de mamelons arrondis et verdoyants, murée d'abruptes falaises de grès rouge. On nous dit qu'elle n'est habitée que par des Anglais. Le bateau ne s'y arrête pas ; il la côtoie pour contourner la longue barre de sable nu qui prolonge le bassin du Havre-au-Ber, port d'attache du *Lady Evelyn*.

L'Île du Havre-au-Ber—que les Anglais persistent à appeler Amherst—est le centre administratif des Îles de la Madeleine. Le long croissant de la dune y dessine le plus magnifique et le plus sûr havre de pêche. On y trouve d'ailleurs tout ce qui fait la gloire des pays civilisés,

depuis les négociants, la banque et les médecins, jusqu'à une prison et un geôlier. Disons tout de suite cependant, pour ne pas avoir à y revenir, que le pays étant exempt d'avocats ne compte pas de criminels, que les princes de la chicane—comme les bancs de harengs—n'y font que passer durant la saison d'été, et que le paternel greffier, suivant une ancienne tradition, a bien soin d'accorder les parties en difficulté avant cette invasion périodique. Il en résulte que, s'il y a prison, il n'y a pas de prisonniers, ce qui permet au geôlier de se consacrer au service des autels—service auxiliaire s'entend—de chanter au lutrin, de faire sonner l'enclume et de pêcher comme tout le monde.

Au débarquer, on laisse à gauche un petit cap gris où de vieilles dames tiennent une pension, et l'on se trouve dans le plus pittoresque des villages de pêcheurs : cabanes à poisson minuscules et toutes pareilles—que l'on appelle ici *salines,*—claies de séchage où cuit au soleil le ventre ouvert des morues, vitrines de *magasins* bourrées de faïences et de verreries à filets d'or, et partout, dans tous les coins libres, des montagnes de *quarts* à maquereau.

Laissant derrière soi ces choses nouvelles que l'on se propose de revenir considérer en détail, l'on grimpe tout de suite le coteau où se disséminent les maisons des notables et les bureaux

administratifs. Plus loin, la blancheur de l'église se détache sur les formes mamillaires de la Grande Demoiselle. Les Demoiselles sont deux collines hémisphériques arrondies comme au compas, couvertes d'une herbe rase comme velours, et terminées à pic sur le bord de la mer qui les ronge. Cette particularité des Îles de la Madeleine a son explication dans la structure géologique de l'archipel, reste insignifiant d'une terre disparue, qui unissait Terre-Neuve, la Gaspésie, la Nouvelle-Écosse et l'Île-du-Prince-Édouard, terre de grès rouges ou gris, parsemée de masses de gypse blanc comme neige, et dont l'affaissement a formé le Golfe Saint-Laurent. Ces remarquables profils mamillaires, que l'on rencontre sur presque toutes les Îles et auxquels les géologues étendent le nom des Demoiselles du Havre-au-Ber, sont dus au soulèvement volcanique des grès superficiels. La dent de la mer, jamais en repos, gruge les rochers, entame les *demoiselles*, dont certaines, au bord des eaux, semblent tranchées d'un coup, par la hache d'un titan.

Pour l'homme—être d'un matin et d'un soir—la nature semble en état d'équilibre, mais les forces aveugles et fatales qui ont détruit cette vaste terre et fait crouler ces montagnes, sont là, à l'œuvre comme au premier des jours, et, grain de sable après grain de sable, n'enseveliront-elles pas toutes ces îles sous le vaste linceul de l'océan ?

...Cependant, la mer qui démolit ici, reconstruit là. A mesure que les siècles liment les falaises, dissolvent le gypse blanc et broient le grès rouge des *échoueries*, de longues dunes se forment, s'allongent, galopent vers le large, comblent les havres et ferment les baies. En ce sens qu'elles tendent à devenir un vaste banc de sable, éternel hochet des courants de la mer, les Îles de la Madeleine sont vouées irrémédiablement à la destruction totale. Mais ce sont là préoccupations de géologues—curieuses gens qui oublient toujours que le sort des fossiles les attend demain—et cette échéance est si éloignée que les Madelinots peuvent dormir en paix sous l'édredon de leur bonne conscience et de leur bonheur.

De la véranda du presbytère, où la plus cordiale hospitalité acadienne nous accueille, la vue est vraiment magnifique. Devant nous, sur la verdure des gazons, les petites maisons s'éparpillent, toutes semblables, vêtues de bardeaux sur toutes les faces, et coiffées d'un toit à pic. Au loin flambe l'ocre de la pension Shea, joli chalet posé en plein vent sur la grisaille d'un cap que prolongent, presque au niveau de l'eau, le quai et son petit phare. Et puis la mer, la vaste mer ! Et puis, barrant la nappe bleu turquoise d'un trait hardi, l'immense banc de sable couleur de chair, tendu comme un bras, vers les lointains de l'Atlantique ! Voici le lac stagnant du havre,

et le lit d'algues filamenteuses où dorment pour le moment d'un sommeil bercé, les fins bateaux de pêche dont chaque mât dessine sur l'eau calme, un trait tremblant. Au fond, tout au fond, l'Île-d'Entrée avec sa troupe de *demoiselles* folâtres qui grimpent les unes sur les autres à l'escalade du ciel bleu. Plus près de nous, à notre gauche, et nous cachant la mer de ce côté, l'authentique Demoiselle du Havre-au-Ber avec ses flancs striés de raies parallèles—les sentiers des vaches—et tout en haut, le vieux mât penché, appariteur traditionnel des légions voyageuses du hareng.

Suivant les heures du jour et les caprices du mirage, le paysage change, s'élargit ou se condense. Tantôt l'Île-d'Entrée paraît énorme et prochaine, tantôt elle se voile et se retire dans un mystérieux lointain. Et quand la nuit, venant sur les eaux, menace de l'étreindre toute, brusquement, sur les hauteurs, jaillit un faisceau lumineux qui, silencieusement, fouille les ténèbres.

L'Île du Havre-au-Ber est étranglée par le milieu, et les deux lobes qui en résultent forment deux paroisses distinctes : le Havre et le Bassin. Bien qu'éloignés de trois à quatre milles du port, les *Bassiniers* sont plus nombreux que les gens du Havre. La promenade en voiture à travers l'Île ne manque pas de charme, à cause surtout de l'irrégularité des côtes et de la division des terres. Inconnue ici, la monotone succession

des clôtures de perches, courant parallèlement vers un horizon rectiligne ! Les premiers Acadiens qui, fuyant le *fair play* britannique, débarquèrent sur les rivages des Îles, s'y taillèrent des domaines limités seulement par leur fantaisie et la nature du terrain. Les divisions successives, en morcelant la terre à l'infini, accentuèrent cette irrégularité si bien, qu'aujourd'hui, les petites maisons blanches sont éparpillées sans ordre apparent comme une volée de goélands au repos sur une plage.

Ai-je dit que, au cours du temps, et pour les besoins du chauffage et de la pêche, les Îles ont été quasi complètement déboisées et que, faute de bois, les Madelinots brûlent tous le charbon de Pictou ? A l'est du Bassin cependant, il y a la *Montagne*, une très modeste montagne encore couverte d'une très modeste forêt. Au-delà, passé l'ancienne dune fixée par les épinettes et les *lauriers*, se déploie le Havre-aux-Basques, formé par l'île du Havre-au-Ber, l'île de l'Étang-du-Nord et deux longues dunes—un grand havre aujourd'hui presque entièrement ensablé, où s'attachent des souvenirs qui sont quasi de la préhistoire. Québec n'était pas encore que déjà de hardis corsaires de Saint-Malo et des Basques de Saint-Jean-de-Luz y faisaient de fabuleuses chasses de morses et de phoques. Nous savons aussi que dès avant 1600, les aventuriers anglais

Drake, Leigh et Wyet étaient chassés à coups de canon par deux cents français et sauvages campés au Havre-aux-Basques.

Je ne crois pas qu'il me soit possible d'oublier jamais le spectacle qui frappa mes yeux lorsque, vers six heures du soir, notre jeune conducteur, ayant stimulé sa bête pour lui faire franchir un bourrelet de sable mou, nous arrêta sur la plage presque sans limites du Havre-aux-Basques. Le jour avait été superbe, lumineux et sans brume, et le soleil descendait lentement derrière l'Étang-du-Nord. La marée était basse. Devant nous l'immense plaine de sable humide, ridée par les courants de la mer en retraite, présentait aux fulgurations de la lumière mourante une alternance infinie d'étroits lisérés de sable d'or et d'argent liquide. Loin, très loin, minuscules dans l'étendue, se silhouettaient, immobiles, les petites charrettes des pêcheurs de *coques*. Le mirage doublait, haussait ces profils dispersés jusqu'à en faire, dans le grand calme vespéral, des méhara agenouillés pour laisser les chameliers arabes tourner leurs yeux priants vers une Mecque invisible. Si vaste était le tableau, si impressionnant le silence, que nous demeurions là, sans rien dire, subisssant avec délices cet enivrant travail de conception par quoi la nature engendre en nous l'émotion esthétique.

...Le crissement du sable derrière nous vient rompre le charme—mais pour l'accentuer. Débouchant des taillis de vernes et de *lauriers* par le chemin qui nous a amenés nous-mêmes, une vache enjuguée, tirant une petite charrette madelinote, passe près de nous. Dans la caisse de la voiture, une vieille en coiffe noire se serre près d'une fillette qui tient le *pêche-coques*, sorte de trident formé d'un fer à cheval lié à une petite pique, avec quoi on fouille la plage pour atteindre les précieux mollusques. A l'arrière, un baquet recouvert d'un morceau de jute. Au pas somnolent de la vache, le pittoresque équipage s'éloigne sur l'immense *platin* laissant sur le sable mouillé deux raies sinueuses qui s'en vont, concon-rantes, vers l'orbe du soleil couchant.

Ô peintres de mon pays ! Jusques à quand tâcherez-vous à barbouiller de chic, de vos pinceaux barbares, le château de Chilon ou les eaux perses où se mire le Rialto ? Ramassez vite tubes, palette et pincelier, roulez vos toiles et venez ici déployer vos pliants parmi les seigles sauvages et les fleurs pourpres des pois de mer : il n'est marine hollandaise qui vaille les *Pêcheurs de coques du Havre-aux-Basques.*

Je n'ignore pas que les gros bonnets du Havre-au-Ber n'aiment guère que les étrangers voient les femmes *lever* les *coques.* Ils essaient surtout de cacher cette curiosité à ceux qui ont

la dangereuse manie de noircir du papier. Je sais qu'ils m'en voudront pour avoir écrit la page qui précède... en quoi ils ont tort, pour de très nombreuses raisons. Y a-t-il rien de plus naturel, et de plus touchant aussi, que cette collaboration étroite et nécessaire de l'homme et de sa compagne au rude travail de la mer ?...

Épouses dévouées, mères courageuses et admirables, c'est parce que vous êtes cela, et rien que cela, que vous vous faites au besoin pêcheuses de *coques*, et sans réclamer le droit de voter, vous avez su, dès longtemps, exercer celui d'être vaillantes et utiles ! N'ayez pas honte de ce qui est noblesse ! Penchez-vous courageusement sur le sable du Havre-aux-Basques ! Que si vous rougissez, que ce soit simplement parce que le grand vent de mer vous bat les joues et vous fait ce beau sang vermeil qu'on ne retrouve plus, une fois qu'on l'a perdu, et qui est encore la grande promesse d'avenir pour le peuple Acadien !...





L'ÉTANG-DU-NORD



BRAVES gens de l'Étang-du-Nord, de grâce, ne laissez pas appeler votre île Grindstone ! Grindstone ! Pourquoi pas, comme autrefois, Cap-aux-Meules ?... Et ce mot ne désigne d'ailleurs que la pointe où touche le vapeur. Tant pis si la sonorité si française du véritable nom de l'Île : Étang-du-Nord, malmène un peu les mâchoires britanniques !

L'Étang-du-Nord est la plus grande, la plus coquette et la mieux cultivée des Îles. Bien fournie, comme ses voisines, de *demoiselles* verdoyantes et dénudées, ses petits vallons ont

cependant gardé un peu de bois, de modestes épinettes qui font plaisir à voir. Mais près des côtes, c'est toujours l'uniformité des prairies rases, le vert, le vert intense que vous avez vu ailleurs.

Il y a deux villages sur l'Étang-du-Nord : le Cap-aux-Meules qui groupe les marchands et les bureaux, et l'Étang-du-Nord proprement dit, gros bourg de pêcheurs, tirant son nom d'une lagune fermée du côté de la mer par un cordon littoral. C'est peut-être la seule agglomération des Îles de la Madeleine qui mérite réellement le nom de village : maisons gaies et proprettes, donnant toutes sur la mer où se balance dans la courbe harmonieuse de la baie, une fine escadrille de petits bateaux blancs.

D'ici, l'on aperçoit au loin, baignées dans une buée mauve, l'Île du Havre-au-Ber, ses falaises, sa Montagne boisée, les croupes bosselées de ses *Demoiselles*. Plus près de nous, sur les coteaux de la Vernière, l'élégante église qui dessert les deux villages domine toute l'Île de l'Étang-du-Nord.

Très grande et très belle, cette église est presque luxueuse pour le pays, et les paroissiens en sont très fiers. Elle a une légende. La voulez-vous connaître ?

Il y a de cela bien longtemps, un navire chargé de bois de construction fit côte, à l'automne, au Goulet de la Dune-du-Nord. La cargaison demeura quelques semaines au lieu du désastre. L'Liver venu, les Madelinots, la transportèrent sur la glace jusqu'au Cap-aux-Meules où, l'été suivant, un grand voilier vint la prendre pour la conduire en Angleterre. Le brick mit à la voile par un beau soir de juillet. Mais, à peine avait-il contourné la Pointe-*du*-Ouest, qu'une effroyable tempête s'éleva soudain, et l'envoya s'éventrer sur la Dune-du-Nord ! Les propriétaires de la cargaison, découragés, renoncèrent à leurs droits, et, d'un commun accord, les Madelinots décidèrent d'employer ce bois à la construction d'une église dont ils avaient grand besoin. L'aubaine était excellente, aussi se mit-on à l'œuvre avec une grande ardeur. En peu de semaines, l'église fut *piquée*, la charpente *liée*, les murs debout. On allait couvrir quand, une nuit d'automne, la tempête s'éleva, s'engouffra dans la charpente et la renversa comme un château de cartes.

Grand émoi sur les Îles ! Il y avait quelque chose, et ce bois était maudit. On chercha, on causa, on fit parler quelques rescapés. On finit par apprendre que, le matin même du naufrage, au milieu d'une tempête de blasphèmes qui ne le cédait en rien à celle qui rageait sur la mer, le

capitaine du vaisseau avait dit en montrant le poing au ciel :

—Je donne la cargaison au diable !

On fit des prières publiques, on bénit le bois et courageusement, on recommença l'ouvrage qui cette fois a tenu. Et voilà comment, bien malgré lui, le diable a fourni les matériaux de l'église de l'Étang-du-Nord !...

A cent pas de cette église légendaire, une belle académie toute neuve, assise sur une colline, commande un incomparable paysage. C'est là que, désormais les jeunes Madelinots, entre les pêches, viendront étudier les malices de la règle d'intérêt et de celles du participe passé, où ils apprendront que le monde s'étend très loin au-delà du Rocher-des-Oiseaux et du Corps-Mort, et nombre d'autres choses curieuses qui ne les rendront guère plus heureux que leurs pères.

Inutile de nous attarder à ce village où nous ne connaissons personne. Passant au grand trot à travers des maisons nombreuses, notre cheval s'engage sur le cordon littoral qui conduit aux bords saumâtres de l'Étang-du-Nord, dont nous voulons aujourd'hui examiner la végétation.

Oh ! les merveilles de la flore littorale ! Les profanes ignoreront toujours le frisson de joie qu'éprouve un botaniste à s'agenouiller sur le sable gonflé d'eau, dans l'orbite des infimes

constellations des limoselles blanches, à surprendre les gentianes, en tenue de matin, offrant dans leur petit hanap mauve des libations de rosée au soleil de neuf heures ! Et les oseilles marines amoureuses du sel ! Et les arroches avinées paresseusement étendues sur les galets ! Et les mandibules rouges des salicornes qui étreignent toujours dans l'air froid quelque insecte invisible !

Au bout d'une heure, les cartables sont remplis à crever, mais les estomacs sont vides. Allons-nous retourner sur nos pas pour casser la croûte ? Non. Voici, tout près, dans les vernes, au milieu d'un champ de pommes de terre qui l'englobe sans même laisser un sentier d'approche, une petite maison. Une feuille de tuyau perce le toit et fume obliquement. Nous dînerons là s'il plaît à Dieu et aux habitants. Comme je frappe, une femme en cheveux vient ouvrir, et quelque peu abasourdie de ma demande, allègue timidement sa pauvreté pour refuser ma requête.

—Nous n'avons pas de lait, vous savez, ni de *douceur*.... Il n'y a que du ragoût.

—N'importe ! Nous serons contents de ce que vous aurez. Dans une demi-heure donc !

Sans la chercher nous avions trouvé la plus pauvre maison des Îles de la Madeleine, où il n'y a guère de riches, mais aussi, bien peu de pauvres.

Quatre murs de planche brute, sans lambris au-dedans, tapissés seulement, par places, de vieux journaux. Quelques chromos sans cadre, un rameau de sapin bruni, un fusil sur deux clous, une paillasse trop courte—la seule, vraiment, dans ce taudis—jetée sur un lit charpenté à même le mur. A l'autre bout de la masure, sur un poêle bancal et rouillé, un chaudron et une théière sans anse. Au milieu de ce peu de choses, la jeune mère, une vieille, quatre petits enfants, évoluant sans rompre les lames obliques de clair soleil admises par deux minuscules carreaux. On nous avait mis toute la faïence sur la table et quoique je m'attendisse à de la pauvreté, je frémis involontairement à la vue des trois assiettes ébréchées et disparates, et des tasses fêlées que, pour les faire reluire, on avait désespérément frottées. Nous dûmes approcher une boîte et une malle, car il n'y avait qu'une chaise, une berceuse trop basse pour la table et qui était sans doute le refuge où cette femme, avec son enfant sur son sein, goûtait la seule joie que rien au monde ne saurait ravir aux plus misérables et qui n'est jamais aussi pleine que pour celles-là, la joie suprême de la maternité !....

Sans broncher, nous avons avalé l'insipide ragoût, une sauce aux pommes de terre plutôt, où la viande n'existait qu'à l'état de traces. Les tourteaux pâteux, mal cuits, durent passer avec

un breuvage noir d'encre, sans lait ni *douceur*, dont la pauvre femme voulut absolument corriger l'amertume en y battant un œuf !

—*On* est bien pauvre, vous voyez, disait-elle, mais ce n'est pas de notre faute !

—Non, elle a bien du cœur, ajouta la vieille, dont les petits yeux chassieux brillèrent un instant ; elle a défriché toute seule le champ de *patates* que vous avez vu. C'est une bonne femme !....

Quelques faciles questions nous apprirent bientôt la simple histoire de ces pauvres gens. Croyant bien faire on avait vendu les agrès de pêche et quitté les Îles, pour aller gagner de l'argent à Clarke City, sur la côte Nord. Mais on n'avait réussi qu'à manger toutes les économies, et, à bout de ressources, comme l'oiseau blessé retourne au nid, on s'était rembarqué pour l'Étang-du-Nord. Et tout était à recommencer. L'homme peinait dans une homarderie à la Grande-Entrée, et ne pouvait venir que le dimanche, rarement. Toute seule, la petite femme élevait les enfants et cultivait le champ. De temps à autre la grand'mère venait passer quelques jours avec sa bru, pour l'aider un peu.

—Ce n'est pas *de* notre faute, répétait la jeune femme, avec une insistance qui faisait mal, tandis que, feignant un appétit féroce, nous avalions avec héroïsme les tourteaux crus.

Je suis sorti de là le cœur serré et les yeux dans l'eau, mais content d'une occasion inespérée de faire discrètement la charité. Et pendant que notre petit cheval trottait alertement sur le sable, je pensais que, pour ceux-là, les admirables falaises de sanguine et d'ocre, la mer si bleue, si belle, la verdure ardente des collines et les mignonnes fleurs sous les pas, toutes ces choses n'ont pas de voix, et ne sont que le cadre ironique d'une souffrance.

J'en suis à ces réflexions un peu pénibles quand, passé les eaux verdâtres d'une lagune, voici venir, au pas besogneux de petits chevaux secouant leur crinière à chaque effort, une longue procession de charrettes. Sous la vive lumière du midi éclatent les coiffes blanches et les tabliers de calicot bleu. Grâces te soient rendues, qui que tu sois, divinité propice, qui plaças les poètes sur le chemin du pittoresque ! le spectacle que l'on voulait à tout prix me cacher ! les femmes de l'Étang-du-Nord allant aux *coques !*

Elles sont deux, femmes ou fillettes, dans chaque charrette avec la *baille* (cuve) et le *pêche-coques.* Laissant les *chevals* à la conduite des ornières, les Madelinotes, caquetant comme de dignes filles d'Ève, tricotent des bas et des gilets sous le clair soleil qui éclabousse ses rayons d'or sur les rayons d'argent des *brochures* (tricotages). Dans la mise proprette de ces femmes du peuple,

on sent le souci bien féminin de relever un travail considéré comme humiliant,—puisque, sur les autres îles, on vous dit avec un peu de mépris que seules, les femmes du Bassin et de l'Étang-du-Nord vont aux *coques.*

Pour moi—je l'ai dit déjà—je suis d'avis contraire, et dans un autre ordre d'idées j'ajoute que si, en ces temps de débâcle de la couleur locale, il y a encore du pittoresque en notre Laurentie, c'est certainement le défilé des femmes de l'Étang-du-Nord allant aux *coques !*......

Maintenant qu'elles sont passées, je me retourne pour les voir s'engager sur la longue barre de sable nu qui les conduira aux *Araynes* humides où se cachent les mollusques convoités. Tout à l'heure, les attelages se disperseront au hasard, comme fleurettes sur pré, sur l'étendue vide du Havre-aux-Basques. Pieds nus et troussées jusqu'aux genoux, les pêcheuses épieront, sur la plage unie par le flux, l'imperceptible prise d'air qui décèle le bivalve au repos, à un pied de profondeur. Un vigoureux coup de *pêche-coques*, et dans l'émiettement du sable mouillé, paraîtra la blanche coquille que les enfants recueilleront pour la déposer dans la *baille.* Quand on aura ainsi *levé* une ample provision, les petits chevaux, toujours secouant la crinière, reprendront l'interminable chemin de la dune, berçant les Made-

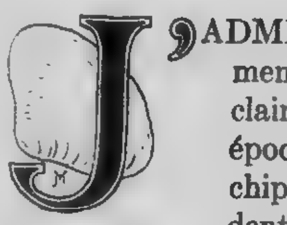
linotes qui auront repris, elles, leur *brochure* et leur jasette.

Pour le moment elles s'en vont sous la pluie de lumière, et le mirage déjà les grandit, les double, allonge démesurément les jambes des chevaux, et je revois du point de vue opposé le tableau tout oriental qui m'a tant impressionné l'autre soir, là-bas ! Et ce sera la dernière image que j'emporterai de l'Étang-du-Nord : une vision de caravane marchant dans un désert de sable, sous la pâleur d'un ciel boréal, le long d'une mer déserte et bleue, criblée d'étincelles !......





LE HAVRE-AUX-MAISONS



J'ADMIRE ce nom qui, tout simplement, raconte une origine. Il est clair, en effet, qu'à une certaine époque, de tous les havres de l'archipel, celui-ci seul avait des résidents, d'où : Havre-aux-Maisons. Tandis que les Anglo-Saxons n'ont pu trouver pour leurs établissements que Nouveau-Ceci et Nouvelle-Cela, ou les ont affublés des oripeaux de la Grande-Bretagne, de la Grèce ou de Rome, les Français d'Amérique, ayant d'abord taillé large part aux saints du ciel, ont attaché aux lieux où

ils élisaient domicile des noms qui en expriment un peu— et quelquefois beaucoup—le charme et la beauté, qui en rappellent aussi l'histoire et les traits saillants.

On aborde généralement l'île du Havre-aux-Maisons par la Pointe-Basse—le cap Alright des Anglais—où il y a une anse de pêche et une demi-*demoiselle* coupée à pic, exposant au-dessus d'un beau quai, un énorme rétable de pierre grise. Deux milles de chemin nous conduisent à l'église, tout près de la Pointe occupée par les marchands et les entrepôts à poisson. Un étroit goulet, où entre la mer, sépare ici l'île du Havre-aux-Maisons de celle de l'Étang-du-Nord.

Gaufrés sur le velours ardent de trois *demoiselles* qui se tiennent comme par la main, le fin clocher et le toit rouge de l'église s'aperçoivent de très loin sur la Baie de Plaisance. Du balcon du presbytère, bâti à vingt pas du rivage, les matins sont délicieux et j'envie le vénérable curé qui, depuis vingt ans jouit du privilège d'y voir lever le soleil, un grand soleil d'océan, un soleil alchimiste qui fait de l'or avec de la pierre, de la lumière et du bleu marine ! Le premier matin que j'y passai, la mer était si calme qu'à peine discernait-on un léger frémissement perdu sur la face de l'eau. Au loin, l'Île-d'Entrée, haute et moutonnée, et l'Île du Havre-au-Ber, couchée en long dans l'eau claire. Décrivant un grand arc dont je

suis l'origine, la baie atteint le Cap-aux-Meules, un vieux sphinx au front gris, lavé de rouge, portant une calotte verte, d'un vert exagéré, d'un vert de jouet allemand. Sur le flanc d'une *demoiselle*, tout près du Cap, s'érigent le mât et l'antenne du sans-fil et dans le val, les yeux ne voient qu'un éparpillement de confetti, qui sont des maisonnettes, et des semblants de petits bois qui ont l'air de vouloir rapiécer la robe verte des *demoiselles*.

Lors des dernières tempêtes, la mer a craché des galets, bousculé de grosses roches, déplacé les bancs de sable , le chemin de l'église est encore obstrué des dégâts de sa colère. Un mouton isolé broute les sablines succulentes poussées déjà dans le cailloutis. Il traverse lentement le chemin et vient paître le long de la clôturette blanche du cimetière, où des croix noires plongent leur pied vermoulu dans la cendre des vieux Acadiens d'autrefois, venus, après une vie errante de misère et de larmes, se coucher ici dans la paix, enfin ! Dans le champ voisin, des vaches pas encore bien réveillées ou déjà soûles, immobiles, regardent toutes du même côté, vers la mer où un pêcheur au loin, tout seul, *sonde au maquereau*. Autour de la *barge*, du bleu, du bleu partout, mais du bleu qui n'est qu'un trompe-l'œil et qui, à l'analyse se résout en reflets alternés de noir et de blanc... Mais de peur de les faire crouler,

n'analysons pas nos joies, surtout celles des yeux !...

Au moment où je vais rentrer, arrive devant l'église un pittoresque véhicule : un deux-roues soutenant une simple plate-forme, tiré par un petit cheval. Sur la planche nue, trois jeunes filles en robes bleues comme le ciel tendu sur leurs têtes. Elles portent jeunesse dans les yeux et missel dans la main... Ce sont les sœurs d'Évangéline, bien sûr !... Ne les dérangeons pas et allons déjeuner !...

....

Le Havre-aux-Maisons est depuis longtemps le centre intellectuel des Îles, car, outre de belles et confortables écoles, il possède un modeste couvent de la Congrégation, où depuis quarante ans, de bonnes religieuses acadiennes étendent au milieu de cette vertueuse et lointaine population, l'œuvre admirable de Marguerite Bourgeoys. De ce couvent sortent toutes les institutrices en activité dans la région, sans compter les jeunes Madelinotes qui, éprises du sublime idéal religieux, ont fourni à la Congrégation Notre-Dame, des femmes de foi et de science, et porté bien loin de l'archipel les bienfaits de l'éducation chrétienne.

Je ne sais si le peuple canadien-français se rend bien compte de la dette accablante qu'il a

contractée envers Marguerite Bourgeoys et ses vaillantes émules, les fondatrices de nos ordres enseignants. Ma conviction profonde est que ce sont nos mères, qui ont tenu depuis trois siècles. Le pied au rouet et l'œil sur le berceau, ce sont elles qui ont empêché que notre race ne sombrât dans le grand anonymat anglo-saxon, qui nous ont gardé avec la foi bretonne et les chansons de France, ce beau sang pur, générateur de fierté, grâce auquel nous avons perpétué, presque seuls en cette vaste Amérique, une vigoureuse individualité ethnique. Si ce miracle de survivance est, jusqu'à présent, notre plus beau titre de gloire, qu'elle est lourde la dette contractée envers celles qui ont modelé, affermi et embelli l'âme de la femme canadienne!..

Le couvent vient d'être rebâti, en pierre, s'il vous plaît ! dans cet archipel où, sachant mieux qu'ailleurs que l'homme est un pèlerin sur la terre, on ne construit qu'en bois. De larges baies vitrées ouvrent sur la campagne vallonnée et sur le Golfe, de sorte que les acadiennettes nichées dans cette lumineuse volière peuvent à toute heure du jour voir la mer et l'entendre—condition nécessaire à leur parfait bonheur.

De peur qu'elles ne l'oublient, les bonnes religieuses leur racontent souvent l'histoire trempée de larmes qui est la leur. Elles leur apprennent à chérir le drapeau d'Acadie—les trois couleurs avec l'étoile mariale dans le bleu—et à

chanter l'hymne national qui, pour ce peuple martyr, ne pouvait être qu'un chant d'église : l'*Ave Maris Stella*. Aux heures de repos parfois, les rondes joyeuses s'interrompent, les petites lissent leurs cheveux en désordre, et par les fenêtres ouvertes l'on peut entendre la dolente chanson :

> J'entends toujours la voix triste et plaintive
> De nos aïeux les martyrs de Grand-Pré.

qui reporte déjà si loin en arrière, que ce crime, s'il n'était le chef-d'œuvre des crimes, serait depuis longtemps aux oubliettes de l'histoire. Deux siècles bientôt ! Et nul n'a oublié ! Le pardon toutefois est descendu dans les cœurs, et les petites, sans bien savoir qu'elles sont si grandement magnanimes, chantent le refrain :

> Mais pardonnons, c'est Dieu qui nous l'ordonne !
> Oui pardonnons, mais que le souvenir
> Des jours amers jamais (*sic*) nous abandonne ;
> Sur le passé, guidons notre avenir !

Oui ! petites acadiennes, pardonnez, mais souvenez-vous ! N'ayez pas honte de votre sang latin, de votre riche parler acadien, de vos simples atours et, pourquoi ne pas le dire, de vos vertus. Ne baissez pas votre tête brune, ni vos beaux yeux purs, devant les touristes Anglo-Saxons qui, parfois, promènent leur ennui sur vos îles, non,

jamais ! Ils tiennent en ce moment de l'histoire, la terre et la mer. Oui !... Ils ont presque toute la puissance et presque tout l'argent. Oui encore !... Mais aussi vrai qu'il y a un Dieu au ciel, ils ont du sang sur les mains, et vous avez une palme dans les vôtres !... De sorte qu'en véritable et minime justice, étant, eux, les fils des bourreaux, et vous, les filles des martyrs, c'est à eux, sans doute, de courber la tête !...

....

On m'avait dit tant de bien du Havre-aux-Maisons que je voulus, dès le premier jour, en prendre la physionomie. Promenade pleine de charme, où le paysage change à chaque pas ! Plus encore que sur les autres îles, les chemins, ici, se croisent et s'entre-croisent, tombant complaisamment les uns dans les autres pour attraper les maisons capricieusement semées au hasard des vallons et des coteaux.

Les petites maisons de bois des Madelinots ont souvent trois ou quatre pignons,—coquetterie pas bien française !—et leurs bonnes figures presque humaines regardent les quatre coins du ciel des yeux toujours veillants de leurs fenêtres. Malgré l'évident pullulement des petits Madelinots, le logis est généralement exigu ; il comprend un corps principal et une petite annexe—le tambour—qui est à la fois la cuisine et la salle

où l'on vit. Or, oyez la curieuse histoire ! Aux Îles de la Madeleine il arrive que lorsque les Madelinots ont vingt ans, ils laissent généralement prendre leur cœur dans les filets de quelque jolie Madelinote et que, aimant d'amour tendre, ils s'ennuient au logis ! Un bon soir, en revenant de la pêche, la main sur le moteur et l'œil lointain, le grand gars tient au père ce langage ou quelque chose d'approchant :

—Papa, quand la pêche sera finie, je voudrais demander Aubéline à Alphé. J'ai bien travaillé, hé ! depuis sept ans ? Qu'est-ce que vous pensez de ça ?

—Suis ton goût, mon garçon ! C'est une bonne fille !

—Qu'est-ce que vous pourrez me donner ?

—Tu as toujours été un bon garçon, Fortuné, je te donnerai la moitié de *la prée* avec le tambour !

Et l'hiver venu, il y a grand *mess* chez le père Ben. Et quand les pâtés, les tartes, les *cakes*, les tourteaux blancs sont disparus comme neige au soleil, que les *Bassiniers* du Havre et les gens de la Vernière sont rentrés chez eux par les chemins de glace sur la Baie de Plaisance, c'est une autre histoire ! Aidé des voisins, le père Ben et son gars *décollent* le tambour de la maison, mettent sur des rouleaux le susdit tambour que les chevaux ont tôt fait de tirer à

l'autre bout de *la prée*. Les blessures des deux habitations sont vite pansées avec de la planche d'*haricot* (pruche) et—l'on sait combien le bonheur est facile à loger—le jeune ménage s'installe dans la minuscule demeure. Voilà comment, quelquefois, au Havre-aux-Maisons,—et ailleurs aussi—s'opère la multiplication des logis, par fissiparité, comme chez les microbes !

Lorsque les marmots commenceront à arriver du pays bleu d'où ils contemplaient, par en-dessus, l'Éden de la Madeleine, lorsque le pêcheur, à force de travail, aura tiré de la mer quelques centaines de piastres, il adjoindra à son tambour un corps de logis plus confortable. L'homme et la femme vieilliront, *par les petits*. Les enfants grandiront. Et vingt ans plus tard, la suite identique des phénomènes se reproduira avec la précision des gestes appris. Un jeune Madelinot verra son cœur pris dans les filets d'une jeune Madelinote. Un soir, en revenant de la pêche, la main sur le moteur et l'œil lointain, le grand gars, etc., (Voir plus haut). Et c'est pourquoi il y aura toujours des tambours migrateurs au Havre-aux-Maisons !

Je me suis même laissé dire que là-bas, le tambour est considéré comme une sorte de bien meuble au même titre qu'un cheval et qu'un *cab-à-rouet !* Des malins prétendent aussi—mais ce sont des gens du Havre, qu'il ne faut pas

croire !—que les pêcheurs de la Grande-Entrée viennent acheter des tambours au Havre-aux-Maisons. Le marché conclu, on met l'emplette sur la glace de la Baie d'En-Dedans par un fort vent de *soroit* et...... le tambour se rend tout seul à la Grande-Entrée—vingt-deux milles ! Est-ce moi qui ai dit que les Acadiens ne sont pas loustics ?

....

Sur les champs, devant les portes, sèchent de longs cordages, plusieurs fois repliés sur eux-mêmes, indiquant à la fois le déclin du homard et le voisinage de la mer. Et tout d'un coup, la voilà, la mer, qui étincelle entre deux mamelons, présentant au soleil des milliers de petits miroirs où le vieux beau se reconnaît, s'admire et se multiplie. Nous montons un raidillon, et devant nous se déroule une grande savane broussailleuse parcourue de chemins sinueux qui s'en vont vers les anses de pêche au travers des airelles et des ciriers. L'île du Havre-aux-Maisons finit réellement ici. Au-delà commence la Dune-du-Sud, longue de vingt-deux milles, large d'un mille ou moins, qui se rétrécit graduellement et se prolonge jusqu'à joindre presque la Grande-Entrée. Les lignes de dunes jetées par le vent y alternent avec des dépressions longitudinales devenues, avec les siècles, d'étroites tourbières humi-

des—dites *sayons* dans le pays—où les Madelinots vont cueillir les *plaquebières* et les *mocôques*. Les dunes centrales sont plus ou moins couvertes de conifères nains, de genévriers souffreteux, de raisin d'ours, de corèmes et de *goules noires*. Celles qui bordent immédiatement le littoral sont presque dénudées, et seuls, l'élyme des sables, les pois de mer et quelques bouquets de soude en corrigent l'effrayante aridité.

Aventurés un peu loin sur la Dune-du-Sud, un ensemble de sensations nouvelles nous assaillent. L'absence d'oiseaux et d'animaux, l'air miséreux de la végétation, le sable implacable qui étouffe tout, jusqu'au bruit menu des pas, les *buttereaux* chauves se poursuivant comme les pas du vent sur la plage, tout cela compose une atmosphère hostile, opprimante, infiniment ! et l'on en vient à bénir comme des amis très chers, les deux ornières indistinctes, fils d'Ariane qui, dans ce désert, nous rattachent au monde habité.

A la naissance de la Dune-du-Sud, et du côté du large, se blottit sous les rochers gréseux, un poste de pêche aussi fréquenté que pittoresque. J'y suis passé par un beau dimanche ensoleillé, alors que l'îlot de la Cormorandière au loin, saillait en clair sur l'horizon de mer, et que toutes les *barges* et tous les *bottes* s'allongeaient sur le sable, comme de grands poissons ouverts et vidés. Les tables à *piquer* la morue, les paniers,

les cuves, le tonneau pour recueillir les foies, tout dormait sur la grève sous l'averse de rayons, dans l'absolu repos dominical. Par centaines, les *cages* à homard, encore remplies de *chancres* (crabes) et de *bourlicocos* (coquillages spiralés), secs et blanchis, s'empilaient au bord du chemin et sur les petits caps de grès rouge. Partout traînaient les *boeilles* et les *picaces* désormais inutiles.

Les petites *salines* à toit pointu, serrées de biais, les unes contre les autres, le long du chemin sablonneux, donnent au poste de pêche de la Dune-du-Sud l'air d'un village en miniature bâti pour des nains. Mais voici que s'avancent, endimanchés, trois pêcheurs venant par ce bon soleil flâner autour de leurs *bottes* et déguster la petite bière de *chenève* que débite subrepticement à des amis, le marchand de l'endroit. Du coup, et pour jamais, l'hypothèse du nanisme tombe d'elle-même ! Les hommes du Havre-aux-Maisons sont *hauts*, remarquablement *hauts*. En un siècle plus panaché que le nôtre, ceux-ci eussent pu devenir de superbes d'Artagnan et d'étonnants Lagardère. Le nord-est qui soufflette sans cesse les visages madelinots y sculpte parfois des masques terribles ! Ces trois hommes par exemple, malgré tout ce que je sais de la douceur de leurs mœurs, ont vraiment l'air bravo, et pour peu que le couteau à morue voulût bien s'allonger en rapière, ce seraient Athos, Porthos et Aramis !

Ayant flâné, musé tout autour du Havre-aux-Maisons, nous revenons vers le soir, par les délicieux lacis des chemins de fortune, tantôt sur le dos des buttes, tantôt au creux des vallons, perdant rarement de vue la mer tranquille. Nous percevons maintenant entre les croupes tronquées des caps, les lambeaux triangulaires de la gaze violette ou nacarat dont elle se voile pour son repos. Les petites maisons éparses s'endorment dans la paix qui gagne de proche en proche. Quelques cris d'enfant s'espacent graduellement, dernières lueurs de la vie d'un jour qui s'éteint. Sur le sommet de la Butte-Ronde, tout contre la mer qu'on ne voit pas, la grande croix s'efface du ciel, la grande croix qui, tout le jour, regarde peiner les hommes sur les sillons mouvants de la mer, la grande croix sur laquelle leurs âmes et leurs yeux convergent, lorsque le gros temps les surprend sur les fonds de pêche et secoue leurs *barges* comme des palourdes vides.

Et maintenant que la grande lumière est vaincue, l'autre lumière vient dorer le velours noir de la nuit. Là-bas, au-dessus de la colline, une étoile, silencieusement, entre dans le ciel. A l'orbite d'une fenêtre lointaine, une lampe s'allume, puis une autre, éclairant comme des yeux les figures fatiguées des maisons.

Un cri strident qui déchire le silence ! Le vapeur *borgote* à la Pointe-Basse, clamant qu'il

achève d'engloutir dans sa cale les barils de maquereau et les boîtes de homard, et que les voyageurs pressés peuvent commencer à se bercer de quelque espérance... à moins cependant que l'équipage ne décide d'aller faire un somme, auquel cas, bonnes gens qui pensiez coucher au Cap-aux-Meules ce soir, redescendez la passerelle, remontez en charrette ou en *cab-à-rouet*, et retournez chez vous pour la nuit!... Mais ne dormez que sur une oreille!......

Comme les soucis du départ ne nous intéressent pas encore, rentrons!...

....

C'est aujourd'hui dimanche, et la fête de l'Assomption—la fête nationale des Acadiens. Il n'y a pas eu de messe au Havre-aux-Maisons, car le prêtre qui dessert la paroisse en l'absence du curé, est allé porter aux isolés de la Grande-Entrée, qui n'ont pas vu de soutane depuis quatre mois, le réconfort de la parole de Dieu et du Pain de Vie.

Une Assomption sans messe en Acadie devrait être un jour sans soleil, et cependant il fait une adorable journée d'été, un dimanche recueilli, où les *barges* se reposent, le nez au sable. A dix pas, sur les *vigneaux*, la morue, ventre ouvert, rissole doucement... Il semble que le Havre-aux-Maisons soit mort ou dans le coma! Erreur!

Vers le midi, une rumeur a circulé. Est-ce le téléphone ou le charitable office des dames ? Toujours est-il que, sur les deux heures, de tous les chemins, débouchent des *cabs-à-rouet*, des charrettes, des piétons, qui tous convergent sur l'école Saint-Joseph où l'on va, paraît-il, fêter l'Assomption.

L'initiative a été prise par un enfant de l'île établi dans la vieille province, Paul à Jean au défunt Paul, en vacances dans sa famille, et que cette détresse du troupeau sans pasteur, en un pareil jour, a ému. L'école Saint-Joseph est grande, bien habillée de bardeaux depuis le haut jusqu'au bas, peinte en gris, volets verts, bien meublée. Elle s'érige presque au centre de l'ile, sur une butte d'où l'on voit la valse figée des *demoiselles*, le scintillement des badigeons et, sur la mer, loin, très loin, l'Ermite de l'Archipel, l'Île-d'Entrée, qui ferme magnifiquement un paysage sicilien.

Dans l'ombre du grand bâtiment, le long de la clôture, sur le chemin, partout, les voitures sont rangées. Madelinots et Madelinotes causent par groupes, les vieux ensemble, les jeunes aussi. Bien que la température soit simplement agréable, presque tout le monde souffre de la chaleur qui, du consentement général, est atroce. Toujours bien en laine, héréditairement adaptés aux vents glacés qui sont de toutes saisons, les

gens de mer s'écroulent au moindre sursaut du thermomètre. A 62° F., je les ai vus complètement anéantis, incapables de travailler sérieusement, quand, pour ma part, j'aurais hésité à quitter le gilet de laine.

La fête tarde à commencer, mais par tempérament, les Madelinots ne sont pas pressés. Ils jouissent de se voir, se racontent les menues choses dont est tissée leur simple vie, et qu'ils n'ont pu ce matin, échanger sur le *perron de la messe*. Enfin, la porte s'ouvre, une main agite la cloche et l'on se précipite. Paul à Jean, *haut* comme son père, et remarquable de verbe, ouvre l'assemblée en demandant l'hymne national. Le maître chantre est là. Il se hisse avec sa femme et sa fille, sur la troisième marche, et d'une voix solide entonne l'*Ave Maris Stella*. Le chœur est menu, trop menu, mais combien touchant le religieux respect qui tient tout le monde, ceux de l'intérieur, et les autres qui n'ont pu entrer, mais dont on aperçoit les têtes attentives dans l'embrasure de la porte.

Je songe à ce moment, qu'en cette fête de l'Assomption, il y a dans les églises citadines de grandes parades musicales. Des voix payées et qui, hier, chantaient quelque couplet leste dans les temples du plaisir, tonitruent aujourd'hui de prétentieuses messes mariales. Mais leur impérieux tam-tam frappe en vain à la voûte des

églises. La Vierge Marie est ailleurs ! Elle est ici, avec son nimbe d'or et son manteau bleu, les pieds sur les volutes blanches du nuage triomphal, prêtant l'oreille de son cœur aux braves Madelinots qui, pour lui plaire, redisent d'une voix rouillée par l'embrun, l'hymne millénaire, congéniale à leur âme simple, dont la prosodie courte et pleine, hausse la mélodie jusqu'à en faire l'une des plus éloquentes supplications dont soit capable le rythme humain.

Amen ! Les vieux ont remis leur casquette. Sur la marche du seuil, Paul Hubert est monté, un peu ému. Parce qu'il a été de longues années sevré de la poésie de ses Îles, il en goûte maintenant le charme subtil. D'autre part, l'étude et les voyages lui ont donné la fierté de race, et c'est plein de tout cela qu'il s'adresse, lui, très jeune, aux gens du Havre-aux-Maisons, ses oncles, ses cousins à tous les degrés, ses frères et ses sœurs, massés devant lui, à ses côtés, sur l'herbe, et jusque sur le chemin. Des femmes avec un bébé sur chaque bras le touchent presque et le regardent avec de grands yeux où il y a un peu d'orgueil. L'orateur ne tarde pas à s'animer sous le feu de tous ces regards qui le couvent : quand le cœur est là, vibrant, et que les âmes rendent un même son, on arrive vite, et sans la chercher, à la véritable et meilleure éloquence.

« Nous sommes de pauvres pêcheurs, qui n'avons que le dimanche pour nous reposer et nous réunir. Nous n'avons pas comme nos frères du Canada, des fanfares joyeuses pour égayer notre fête nationale. Aujourd'hui, malheureusement, nous n'avons pas de pasteur, mais j'ai pensé que nous ne pouvions laisser passer l'Assomption sans rappeler le souvenir des aïeux, des martyrs de Grand-Pré. »

Et pour la centième fois, après tant d'autres, le jeune Acadien reprend pour ses compatriotes du Havre-aux-Maisons l'affreux récit que Longfellow, loyalement, a fait au monde entier dans une œuvre immortelle, et dont le temps qui efface tant de choses, n'a pu encore émousser l'horreur. Il évoque la vie paisible des ancêtres aux vallons d'Acadie, leurs grands domaines taillés dans les *prees* saumâtres de la Baie Française, leurs vertus et leur bonheur. Puis, c'est la guerre interminable dont l'Acadie est à la fois le théâtre et l'enjeu, les traités, les serments, les convoitises, les anxiétés, les souffrances. C'est enfin le crime sans nom, et le petit peuple qui monte au Calvaire !... Le feu, le sang, les larmes !... La fuite, sur les lointains océans, des vaisseaux de bois chargés de chair humaine, l'affreuse odyssée sous les ciels d'exil !......

Ces fillettes en indienne rose, aux cheveux sur les épaules, et qui ont apporté avec le rayon-

nement de leur jeunesse, un bouquet de phlox ; ces enfants aux yeux dolents et qui écoutent bouche bée ; ces vieux, accroupis sans façon le long du mur, un bâton de verne à la main, tous n'ont dans les veines que du sang de proscrit. Et au silence presque mortel qui règne parmi eux tous, l'on sent bien que, dans l'obscure région de l'âme où dorment les atavismes profonds, des images apâlies se régénèrent qui étreignent les cerveaux, font battre les cœurs plus vite et ravivent des colères lointaines : foyers qui flambent, baïonnettes qui luisent, orphelines qui pleurent sur des tombes méprisées.

Mais l'orateur ne laisse pas ses auditeurs sous cette impression pénible. Le passé est horrible et sanglant, le présent est beau comme toutes les aurores.

« Nous sommes patients. Plus que tout autre peuple nous avons été associés à la passion du Christ. Chassés de rivage en rivage, peuple d'agneaux, nous avons partout cédé la place au loup. On nous a pris et repris nos terres, on nous a pris nos richesses, on nous a pris nos enfants, mais il est deux trésors que l'on n'a pas pu nous prendre, parce qu'ils tenaient au domaine inviolable de l'âme : notre langue française et notre foi catholique ! »

Et avec un orgueil très légitime et très touchant, Paul Hubert inventorie en détail ces

deux grandes richesses nationales, donnant à ses compatriotes une magnifique leçon de fierté. Paul à Jean a conquis complètement le cœur du Havre-aux-Maisons. Je lis cela en grosses lettres sur la figure d'un vieux pêcheur qui écoutait tout à l'heure, un croissant d'ombre sur les yeux, et qui est venu serrer la main du jeune homme, comme il descendait du seuil après une bonne heure de causerie familière.

Mais avant de quitter sa tribune d'occasion, Paul à Jean a présenté un autre orateur, un Acadien de Salem de passage sur les Îles où il est né, et dont l'amusante faconde fait s'écraser les Madelinots pour ne rien perdre. Il parle un français où les particularités du dialecte acadien voisinent avec de terribles anglicismes, le tout servi avec une assurance d'outre-quarante-cinquième, beaucoup de gros bon sens et un très ardent patriotisme.

Salem fut l'un des remous où se rassemblèrent les épaves errantes du Grand Dérangement. Après deux siècles de souffrances et d'épreuves, les Acadiens y sont demeurés nombreux et se souviennent. Je ne résiste pas à l'envie de résumer en quelques lignes une anecdote du Salemois, anecdote charmante qui appartient à la tradition orale et où reparaît, légèrement modifié, le thème célèbre d'Évangéline.

Le héros de l'histoire est l'ancêtre des nombreuses familles Dugas de Salem. Déporté avec

ses compatriotes, Dugas, dans le désordre de l'embarquement, se trouva séparé de sa femme Julie. Dirigé d'abord sur Boston, parqué ensuite à Salem avec un groupe d'infortunés, Dugas, comme les autres, y mangea le pain de la misère dans le French Borough. Mais le pauvre homme, naturellement affectueux, ne pouvait se faire à la séparation d'avec sa Julie ! Animé d'un vague espoir, il se mit à parcourir les bourgs de la Nouvelle-Angleterre, répétant inlassablement au seuil de chaque porte, la seule phrase anglaise qu'il eût apprise :

—*Did you see my Julie ?*

Personne, hélas ! n'avait vu sa Julie, et les Puritains, au lieu du pain du cœur que cherchait le malheureux, garnissaient son bissac de croûtons. Toujours marchant, ayant franchi des centaines de milles à travers monts et forêts, croisé des détachements de soldats, Dugas atteignit le lac Champlain et descendit le Richelieu. Il entendait maintenant parler sa langue, et à tous les forts, à tous les postes militaires, à toutes les maisons aussi, il se disait, en regardant avidement par les portes ouvertes :

—Elle est peut-être ici !

Et bravement, son grand chapeau à la main, les genoux un peu ployés par l'habitude de la route, il posait l'éternelle question :

—Avez-vous vu ma Julie ?

Toujours la même réponse, brève et désespérante. Un jour cependant, il pénétra dans la cuisine d'une grande maison de pierre au bord de la rivière. Une femme, lui tournant le dos, les bras enfarinés, pétrissait dans la huche.

—Avez-vous vu ma Julie ?

La femme se retourne, regarde le mendiant et pousse un cri :

—Ah ! Sainte Vierge ! C'est toi, Jacques ?

—Ah ! ma Julie ! ma Julie !

Grand émoi dans la maison ! Le fermier et sa femme, les enfants en nombre, entourent les deux Acadiens qui s'embrassent, s'enfarinent, rient et pleurent !

Recueillie par cette famille canadienne, Julie attendait, elle aussi, le cœur veillant, l'heure de Dieu. Pour des raisons difficiles à justifier, les deux heureux époux sont retournés à Salem, où ils ont fait souche comme l'on sait.

L'assemblée du Havre-aux-Maisons fut mise en liesse par ce récit qui, soit dit en passant, pourrait fournir le schéma d'un bien joli roman à un écrivain capable de s'intéresser à d'autres types qu'à des fous ou des criminels. Derechef, les chanteurs remontèrent à leur tribune, et cette fois nous eûmes l'*Évangéline* chanté par trois voix mâles au travers desquelles passait le filet discret d'une voix de femme :

ÉVANGÉLINE

Je l'avais cru ce rêve du jeune âge
Qui souriant, m'annonçait le bonheur ;
Et confiant en cet heureux présage,
Mes jeunes ans s'écoulaient sans douleur.

Deux voix

Il est si doux au printemps de la vie,
D'aimer d'amour les amis de son cœur,
De vivre heureux au sein de la Patrie
Loin du danger, à l'abri du malheur *(bis)*

Refrain

Évangéline ! Évangéline !
Tout chante ici ton noble nom !
Dans le vallon, sur la colline,
L'écho répète et nous répond :
Évangéline ! Évangéline !

Qu'ils étaient beaux les jours de notre enfance,
Cher Gabriel, au pays de Grand-Pré,
Car là régnaient la paix et l'innocence,
Le tendre amour et la franche gaieté.

Deux voix

Qu'ils étaient doux, le soir, sous la charmille,
Les entretiens du village assemblé,
Comme on s'aimait, quelle aimable famille
On y formait sous ce ciel adoré *(bis)* *Refrain*

Là, les anciens devisaient du ménage,
Avec amour contemplaient leurs enfants
Qui réveillaient les échos du village
Par leurs refrains et leurs amusements.

Deux voix

La vie alors, coulait douce et paisible,
Au vieux Grand-Pré, dans notre cher pays,
Lorsque soudain, notre ennemi terrible,
Nous abreuva de malheurs inouïs (*bis*) *Refrain.*

Hélas ! depuis, sur la terre étrangère,
J'erre toujours en proie à la douleur,
Car le destin dans sa sombre colère,
M'a tout ravi : mes amis, mon bonheur.

Deux voix

Je ne vois plus l'ami de mon enfance,
A qui j'avais juré mon tendre amour,
Mais, dans mon cœur, je garde l'espérance
De le revoir dans un meilleur séjour (*bis*) *Ref.*

Comme il y a un couvent au Havre-aux-Maisons, tout le monde ici sait par cœur cette simple cantilène. Malgré sa rhétorique un peu laborieuse, il faut bien qu'elle réveille quelque chose au fond des âmes, puisque je vois les lèvres de ceux qui ne chantent pas répéter tout bas :

Évangéline ! Évangéline !

Il y a quinze jours à peine, le même chant, puissamment intensifié par la magie d'un décor à souhait, m'a profondément remué aussi. Des jeunes gens de la Pointe-Basse, venus passer le dimanche au Havre-au-Ber et s'en retournant vers le soir, nous offrirent aimablement le passage. Voulant profiter de la soirée si belle pour leur faire un bout de conduite, leurs amis et connaissances chargèrent un autre *botte* et, vogue gaiement sur la Baie de Plaisance !

Un beau couchant avait calmé la mer pour s'y mirer à l'aise et tous les pétales de la rose des vents se livraient voluptueusement aux ardeurs du rouge: rouge violent des falaises éclairées par la tranche, rouge d'agonie de la lumière dans le linceul des nuages, rouge imposé à la moire des eaux tremblantes. Seul, l'orient, ouvert sur l'Atlantique enténébré déjà, échappait au magique pinceau, et de ce côté, l'œil ne rencontrait qu'un grand pan de bleu sombre qui chutait dans le noir.

Un câble fut jeté et les deux bateaux glissèrent de conserve, leurs deux petits mâts fraternisant sur le ciel et sur l'eau. Une voix de femme s'éleva à la proue, chantant l'*Évangéline*. Bientôt, au refrain, toutes les voix concertaient :

Évangéline ! Évangéline !
Tout chante ici ton noble nom !
Dans le vallon, sur la colline,
L'écho répète et nous répond :
Évangéline ! Évangéline !

Le halètement du moteur fut couvert. La terre s'éloigna, nous laissant seuls au beau milieu de la baie. L'illusion grandissante devint bientôt complète. Nous avions rêvé deux siècles d'histoire ! Ce fallacieux incendie, là-bas, c'était celui de Grand-Pré ! Nous étions des proscrits d'Acadie fuyant la baïonnette anglaise, cherchant un rivage hospitalier. Le Cap-aux-Meules, devant nous, était vierge encore, sans doute. A la proue, cette jeune fille qui chantait si clair :

> Qu'ils étaient beaux, les jours de notre enfance,
> Cher Gabriel, au pays de Grand-Pré !

c'était Évangéline en pleurs, cherchant son fiancé !...

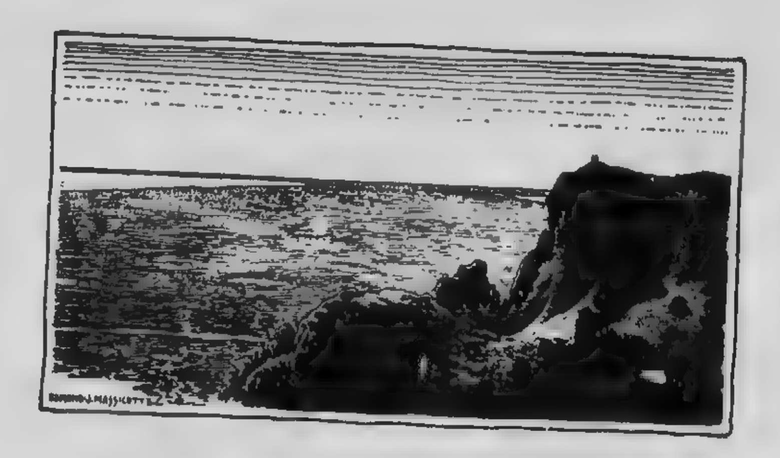
....

La fête va finir. Ces bons fils se souviennent de leur pasteur et père, souffrant sur un lit d'hôpital et, avant que de se séparer, on rédige un message que le sans-fil tout-à-l'heure portera d'un bond par-dessus la mer, les forêts et les fleuves, jusque dans la chambre du malade, aux pentes du Mont-Royal : « Paroissiens Havre-aux-Maisons réunis école Saint-Joseph Assomption envoient hommages vœux prompt rétablissement. »

Le soleil baisse et rase maintenant le sommet des *demoiselles*. Un à un, à regret, les *cabs-a-*

rouet et les charrettes s'écoulent par le réseau des chemins, du côté de la Dune-du-Sud, du côté du Barachois, vers l'église de la Pointe-Basse. Demeurés seuls, quelques hommes maintenant abordent Paul à Jean et lui glissent discrètement des pièces blanches pour payer le radiogramme. Ils s'en vont à leur tour, et je puis à mon aise serrer la main de mon ami, le féliciter d'avoir voulu, un peu pour moi, réunir ses chers Madelinots sous le drapeau d'Acadie, pour verser encore une larme sur les malheurs des aïeux, pour regarder avec confiance et détermination l'avenir qui, pour ce peuple marqué de Dieu, est une marche à l'étoile !. . . .





LA GRANDE-ENTRÉE



ATIN gris, pluie gluante et fine qui rabat la lumière et la joie... mais nous partirons tout de même. Déjà sur le sable de la Pointe-Basse notre *barge* est prête, le moteur dûment graissé, la malle et les appareils arrimés au milieu. Il faut endosser le ciré et coiffer le suroît, car il y a du *clapotis* et ça va *washer* avec le vent *debout !*...

Les Madelinots, secourables d'instinct, sont toujours là sans qu'on le leur demande, s'il y a une *barge* à pousser en mer ou à haler à la côte.

Les voici qui descendent à grands pas. Allons ! Hop ! Ensemble ! la *barge* crisse sur le sable, lave son fin nez de bois dans la succession des vagues accourantes, et bondit, libre, sur les flots gris.

—Bon voyage !

—Merci !

Ephrem est au moteur et Paul, ex-pêcheur en qui remonte au galop le naturel chassé, tient le gouvernail. Brassée par le vent, la mer est déjà grosse, et il ne sera pas prudent, dans cette coquille de noix, de s'aventurer sur le Golfe. Mieux vaut contourner le Havre-aux-Maisons, passer le Goulet, et voguer sur la Baie d'En-Dedans, à l'abri du vent, entre les deux longues dunes, vers la Grande-Entrée—l'île Coffin des Anglais.

C'est un trajet de quatre à cinq heures pour une petite embarcation. La Baie d'En-Dedans, peu profonde, est couverte à cette saison d'une prairie submergée d'*arbe-outarde* (zostère) dont les longues feuilles rubanées atteignent la surface, et, continuellement bouchonnent et stoppent l'hélice. Il faut qu'à tous les quarts d'heure, maître Éphrem, à plat ventre sur la *tille*, joue du crochet dans les ailerons de cuivre. Malgré ces impédiments, nous allons bien, au rythme précipité des explosions, silencieux sous la pluie et l'embrun, envoûtés par la monotonie des deux dunes qui s'allongent, sans

fin ! Deux ou trois fois nous croisons d'autres *barges* revenant de la Grande-Entrée. Immobile à la proue de l'une d'elles, une femme, sans parapluie sous l'averse, serre un bébé sur son sein. Où va-t-elle par ce temps ? Au médecin peut-être, pour cet enfant... Y a-t-il ciel mauvais à l'épreuve des mères ?...

Vers onze heures, nous sommes au Détroit. Une cabane de pêcheurs, déserte, se montre dans le hérissement des typhas. Personne à bord ne connaît suffisamment les sinuosités de l'étroit chenal,de sorte que nous tirons des bordées de tous côtés, fauchant l'*arbe-outarde* dont les débris viennent flotter sur l'eau et jalonner en zigzag le sillage derrière nous. Un *botte* chargé d'hommes nous dépasse. Des sourires narquois s'ébauchent sous les suroîts. Tout à l'heure quand nous serons au milieu d'eux, nous leur ferons avouer ingénument qu'à notre allure incertaine ils nous ont pris pour des hommes *en bière !*

A peu de distance du Détroit, sur la gauche, surgit du sein des sables, la Pointe-au-Loup, un reste de grès rouge, coiffé de verdure, piqué de points blancs qui sont les maisons de quelques pêcheurs. Cette île n'en est plus une, ne touchant à l'eau que par deux côtés.

Vers deux heures, affamés et grelottants, nous sautons sur le quai de la Grande-Entrée, au

milieu des homarderies et des constructions de bois jetées pêle-mêle sur la plage dans le plus pittoresque désordre. A la recherche de la pension du lieu, nous allons d'arrache-pied, dans le sable jusqu'aux chevilles, entre les logis surpeuplés pour la saison de pêche. Après ces cinq heures de suroît et de *washing*, il fait bon se chauffer à l'abri et croquer les tourteaux blancs de l'hôtesse. Bientôt réconfortés, nous nous acheminons pédestrement vers le presbytère inhabité dont nous avons la clef, et qui sera notre quartier-général pour une semaine.

La Grande-Entrée est le meilleur havre des Îles de la Madeleine pour les navires de moyen tonnage. Et cependant, un fort vent du sud-ouest peut empêcher le paquebot d'entrer ou de sortir, et exercer la patience de ceux qui ne sont pas Madelinots par naissance ou par tempérament. L'île est occupée partie par des Acadiens— ils y ont une église mais pas de prêtre résident— partie par des Anglais cantonnés à la pointe de Old Harry. Ces Anglais, spécialisés dans la pêche du homard, travaillent jour et nuit durant le mois qu'elle dure, mais ne font plus rien le reste de l'année. Ils ont un temple et un ministre, et l'île entière fut réservée par le premier seigneur, l'Amiral Coffin, pour le soutien de l'Église anglicane.

Au-delà de Old Harry, que les Acadiens nomment souvent la Grande-Échouerie, s'égrène le chapelet d'îlots partiellement enlisés, que Champlain avait plus particulièrement en vue quand il donna aux Îles de la Madeleine ce beau nom : Les Ramées. Ce sont : la Grosse-Isle, le Cap-Nord, l'île du Cap-de-l'Est et d'autres de moindre importance.

Dès qu'à la fenêtre du presbytère, au travers du rideau de vernes, parut un filet de lumière, les bonnes gens de la Grande-Entrée, depuis quatre mois privés de la présence du prêtre, commencèrent d'arriver un à un, comme les phalènes autour d'un réverbère. Ils entraient timidement, s'asseyaient dans la grande cuisine où nous préparions nos récoltes de spécimens. Au bout d'une heure, il y en eut une quinzaine, parlant peu, fumant encore moins, mais contents de voir et d'entendre des religieux, et paraissant s'intéresser énormément à leur travail. Il me souvient d'un grand acadien à l'œil doux, notant dans un carnet les vocables botaniques plus ou moins barbares qui passaient dans notre conversation. Il avait remarqué, sans doute, notre pénurie de papiers sécheurs, car, le jour suivant, nous trouvâmes à la barrière du chemin, un paquet de vieux journaux portant son nom. Bonne âme de Madelinot ! Cette avidité de savoir, m'a été une surprise dont je ne suis pas encore

revenu et qui devait redoubler quand, le lendemain, je vis mon guide, à genoux dans le sable derrière un bouquet de saules, écoutant nos discussions et prenant des notes !. . . Mais n'anticipons pas.

Pour des naturalistes, le Cap-de-l'Est et sa dune avaient des attraits fascinateurs. Aussi, le premier beau temps nous mit en route dans la charrette de William Chevari. Chevari (Etchevari) est un petit homme d'origine basque, un peu mélancolique, intelligent et bon, et qui nous fut un excellent guide.

Il fait clair, un peu froid. Bien en laine, nous n'y pensons pas. La Grande-Entrée, que nous traversons dans toute sa longueur, ne nous paraît pas faire les mêmes frais de coquetterie que ses sœurs de l'archipel. Est-ce une impression due à sa topographie plus sauvage ? On la dirait pillée, exploitée avec rage et sans amour, comme un bien dont on n'a que l'usufruit. En chemin nous passons à la Pointe-aux-Morses, dont l'oncle Ben nous disait merveille, hier soir, sous le nom quelque peu obscur de *Sicopotte* (Sea-Cow-Point) ! Des blocs de grès rouge, usés en table jusqu'au niveau de la basse mer, forment en cet endroit des *échoueries* fréquentées jadis par les troupeaux de morses qui hantaient le Golfe Saint-Laurent. Il appert que les boucaniers qui faisaient alors cette chasse prohibée, ancraient leurs petits voiliers dans la Baie du Cap-de-l'Est, après

leur avoir fait subir un savant camouflage, abattu les mâts, et garni le pont d'épinettes et de vernes.

Entre la Baie du Cap-de-l'Est et la Pointe-aux-Morses, l'île est étranglée, et un sentier battu par la contrebande de deux siècles mène de l'une à l'autre. Les chasseurs armés de piques coupaient donc au plus court, et surprenaient, au repos sur l'*échouerie*, les puissants amphibies qu'ils chassaient devant eux par le chemin qui les avait amenés eux-mêmes, jusqu'au lieu du carnage— le bord d'un étang saumâtre aux trois quarts entouré de rochers boisés.

—Grattez la terre, là-bas, nous dit Chevari, et vous *sauverez* des dents de vaches marines tant que vous en voudrez !

Le chemin tracé et élargi par les morses allant à la boucherie se voit encore distinctement, de même que l'on aperçoit, de la route, le repaire presque fermé des contrebandiers, coin sauvage et romantique, qui fait songer aux créations fantaisistes de cet animalier du roman anglais, le capitaine Mayne-Reid. Après ces hécatombes continuelles, faut-il s'étonner que l'histoire du bison des prairies se soit répétée, et que le morse sans défense ait disparu pour toujours des eaux de la Madeleine et du Golfe Saint-Laurent. Aujourd'hui, les *échoueries* appartiennent sans conteste aux ébats innocents des petits loups-marins

de baie, protégés ceux-là, par on ne sait quel respect, quelle entente tacite.

Nous voici à Old Harry, anse de pêche renommée, mais difficile d'accès, entourée de masses de grès rouge tombant à pic dans les eaux. Les pêcheurs doivent hisser leurs *bottes* au moyen de cabestans, pour que le *clapotis* et les tempêtes ne les réduisent pas en aiguillettes. Le travail éternel de la mer ciseleuse sur les grès tendres, les bateaux de pêche suspendus à leur câble et qui ont l'air de grands poissons s'essayant à grimper la falaise, les montagnes de *cages* à homard qui blanchissent au soleil avec les crabes et les *bourlicocos* prisonniers dans leurs flancs, donnent à la Pointe de Old Harry un air à part, extrêmement pittoresque.

Il ne faut pas quitter l'endroit sans aller voir le trou du *pialard* (piailleur), un puits à ciel ouvert, d'environ deux cents pieds de diamètre, que la mer a creusé dans la roche tendre, au moyen d'un passage souterrain. Régulièrement, avec un halètement puissant de monstre essoufflé, la mer se rue dans l'étroit boyau, vient frapper comme un bélier la paroi rouge du puits, et, vaincue, se résout en une myriade de perles.

Qu'est-ce à dire ? La Beauté produit de désintégration de la Force ?.... Ou la Force qui, en se brisant, libère son contenu : la Beauté ?... La Beauté qui jaillit du choc de deux Forces, peut-

être?... A moins que ce ne soit la Beauté souriant sur les ruines de la Force !...

Mais, de grâce, ne nous moquons pas de la philosophie, même en vacances !

Amplifié par ce résonnateur idéal, le mugissement du *pialard* s'entend de loin sur la route de Old Harry. Quel dommage qu'il n'y ait pas d'Acadiens par ici ! Nous perdons à coup sûr une belle légende où messire Satanas ayant creusé le puits de ses propres griffes, serait condamné à quelque tâche humiliante et éternelle !

Nous revenons un peu sur nos pas pour descendre sur la dune et gagner la Pointe-de-l'Est. Le petit cheval tire courageusement la charrette dans le sable, et nous suivons à pied, silencieux, car le bruit du ressac vient à bout des causeurs les plus tenaces. D'un côté, une mer et un ciel admirablement bleus, de l'autre la ligne fauve des *buttereaux* où frissonnent les tignasses glauques des élymes.

Quelquefois, pour reposer la bête, notre guide se rapproche de la mer ; la charrette chemine alors une roue dans l'eau et l'autre sur la plage tapée par la vague qui, toutes les dix secondes, vient gicler entre les pattes de l'animal et dénouer, sur le sable uni comme marbre, les longs rubans noirs des goémons.

—Vous voulez entrer dans les dunes et visiter les étangs ?

—Nous sommes venus surtout pour cela !

Et laissant la mer et son tonnerre, nous entrons dans cette *terra incognita*, aussi paradisiaque pour le botaniste, qu'affreuse pour celui qui n'entend pas la voix multitudineuse de la nature vierge.

La nature vierge ! C'est bien elle ! Elle n'a pas tous les airs de princesse lointaine qu'elle prend ailleurs, mais elle porte rayonnants, intacts, les attributs de sa virginité. Rien dans notre horizon pour rappeler l'homme et ses prétentieuses œuvres d'un jour. Derrière nous se dressent les trois demi-cônes volcaniques du Cap-de-l'Est ; l'autre moitié a disparu sous le bélier puissant des marées préhistoriques. Dans les anfractuosités du basalte croulant, de courtes épinettes sont en vigie, face à l'immensité. Devant nous, à perte de vue, et à perte de vue encore, le sable, le sable mobile et blond, les étangs herbeux, le ciel pâle où criaille un peuple d'*esterlais*. Mais le sable amassé par les tempêtes des siècles tâche à couvrir sa nudité d'humbles genévriers, de conifères lilliputiens, entre lesquels la camarine tricote de moelleux tapis verts piqués de grains de jais. Et comme cette nature fière, cette vierge dédaignée, se venge magnifiquement par la profusion des beautés qu'elle refuse au voisinage de l'homme :

grandes orchidees pourpres, pareilles à des papillons de rêve au repos sur un fil rigide, charme irradiant des asters couleur de ciel, innombrables étoiles d'or des hudsonias, grâce liliale et souple des fines linaigrettes !......

Courant toujours de merveilles en merveilles, enivrés par la révélation d'un monde nouveau, nous atteignons une grande lagune communiquant avec la mer ; celle-ci étant basse, la lagune est presque à sec. Quel spectacle ! Tout un peuple d'alouettes de mer—des milliers !—attablées au repas de mollusques et de larves, que, maternellement, l'océan fidèle leur sert deux fois le jour ! Tout occupés à happer leurs petites proies, les mignons oiseaux ne font aucune attention à nous, courent, vont et viennent, se mirent à chaque pas dans les minuscules psychés oubliées par le reflux. Les voilà bien les oiseaux de l'Évangile qui ne moissonnent ni ne sèment et que le Père céleste nourrit !

Puisque la mer nous livre ainsi le chemin, traversons ! Assis à l'arrière de la charrette et les pieds pendants, j'admire la surface du sable qui fuit sous moi, tout damasquiné par le pied trine des alouettes, en songeant que tout-à-l'heure, l'eau mobile et niveleuse brouillera tout, à jamais, d'un revers de lame, comme la vague du temps effacera la trace menue de notre passage sur la dune aride de la vie, pauvres alouettes que nous sommes,

alouettes humaines, plus fragiles et moins bonnes que les autres ! *Memento quia pulvis es !*

De la dune encore ! Des genévriers qui rampent pour mûrir dans le sable chaud leurs gros fruits bleus, des camarines qui feutrent le pas et des *esterlais* qui planent en rond ! Enfin, voici l'extrémité de la Pointe-de-l'Est où la mer nous interdit d'aller plus outre. Sans la haute terre de Brion—Brion ! l'enfant perdu de la Madeleine !—qui se silhouette au nord, on se croirait ici au bout de l'archipel.

Les ossements de navires, enlisés partout sur notre route, laissaient déjà pressentir que ce désert est en même temps une nécropole, l'un des lugubres charniers où la mer roule et dévore ses victimes. Depuis les jours lointains—quatre siècles bientôt—où les aventuriers français et leurs rivaux d'Angleterre pénétrèrent dans le Golfe, les bancs de sable et les *échoueries* des Îles de la Madeleine se sont dressés comme une menace toujours présente sur le chemin des pilotes, et de connivence avec le nord-est, ont englouti des milliers de navires et des légions de marins. Un seul vieux Madelinot a compté durant sa vie, cinq cents navires à la côte, grands et petits. Tous les gens un peu âgés ont des histoires terribles à narrer sur ce chapitre. C'est toute une flottille de pêche qui, vers 1873, le vent ayant tourné subitement, fut jetée à la côte dans la Baie

de Plaisance. C'est le naufrage du *Cameo* en 1861, celui de la barque norvégienne de Lorentsen, et d'autres, et d'autres encore !...

Ici où là, vous rencontrez des rescapés, recueillis par les Madelinots et établis au milieu d'eux. Deux cas entre beaucoup d'autres. Par une froide et obscure nuit de décembre, il y a déjà longtemps, un voilier portant du bois à Bristol fut jeté sur la Dune-du-Nord. Seul de tout l'équipage, un jeune homme nommé Le Bourdais, originaire de l'Islet, échappa à la mort, se traînant glacé au travers d'une neige aveuglante, cherchant un improbable abri. Il n'y a plus affreux désert que la dune, l'hiver ! Pas un arbre, pas un buisson, pas de ciel, pas d'horizon ! Péniblement, le marin réussit à atteindre une cabane de pêche abandonnée, vide, et ouverte à tous les vents. Quelles heures d'horribles angoisses morales ! Va-t-il mourir ici ? Non ! Il se décide à sortir et à lutter encore. Dans la grande nuit noire il marche, il marche, ne sentant déjà plus ses pieds, entendant le rugissement de la mer à droite, à gauche ! Des minutes qui sont des heures ! Le froid le terrasse, enfin !... Il est maintenant sur ses mains, usant ses dernières forces à ramper... Une autre cabane ! ...Hélas, vide aussi !... Il a les deux pieds gelés. Il sent la mort monter doucement dans ses jambes. Il ne souffre plus. Il s'endort, inconscient, du sommeil dont on ne se

réveille plus!... C'est là qu'au matin, on le trouva, n'ayant plus qu'un souffle de vie. Le Bourdais, aujourd'hui l'opérateur du sans-fil sur l'Étang-du-Nord, aime à raconter cette terrible aventure aux jeunes gens qui trouvent pénible la vie du pêcheur.

En cette même nuit, à la même heure, à quelques encablures seulement du lieu du premier naufrage, une goélette jerseyaise venait se briser toutes voiles dehors sur le même banc de sable, et un autre matelot, presque un enfant, cherchait lui aussi à échapper à la mort qui le couvait déjà. Errant sur la dune, sans soupçonner qu'un autre être humain partageait son malheur, il fut assez heureux pour tirer du bon côté, et tomber parmi les Anglais de la Grosse-Isle. Le vieux Best—c'est son nom—loge aujourd'hui les rares voyageurs qui passent par la Grosse-Isle, et il semble content du hasard qui l'a fait Madelinot.

Mais à la Pointe-de-l'Est où nous sommes, dans le bruit d'enfer de la vague qui, inlassablement, charge le grain de sable, son éternel ennemi, tous ces drames pâlissent devant celui du naufrage du *Miracle*, un gros transport, ayant à son bord quatre cents immigrants irlandais, et qui vint se briser ici, par une nuit de tempête. C'était en 1847. Les souvenirs qui restent de cette affreuse tragédie sont vagues. Entre quelques rescapés du *Miracle*, on cite une toute jeune

fillette qui fut adoptée par les Madelinots : c'est la vieille Céleste à David qui achève sa longue vie au Havre-aux-Maisons.

Voici le *buttereau* où furent enfouis les centaines de cadavres, ossuaire anonyme et mobile sans cesse violé par la mer et le vent. Comment ne pas songer ici à la fatale nuit, au matin d'épouvante ! Le navire éventré, la plage jonchée de débris innommables et de chairs bleuies, le ressac secouant comme des algues les chevelures des femmes. Au milieu de cette horreur, allant et venant avec des corps sur des civières, les bons Acadiens, rendant le dernier devoir d'humanité aux morts inconnus et fraternels. L'Acadie et l'Irlande ! Les deux péchés mortels de l'Angleterre ! ceux qui pèseront lourds à l'heure de la justice qui vient toujours, même pour les empires lestés d'or et bardés de fer !

Malgré toute l'horreur de ces naufrages, il faut bien noter, cependant, qu'ils étaient autrefois la manne opportune envoyée par une Providence mystérieusement bonne pour adoucir le sort des Madelinots. Il arrivait que les provisions faisaient défaut aux Îles et que la famine menaçait sérieusement cette population séquestrée. Pouvons-nous nous scandaliser de la joie de ces pauvres gens découvrant, au lever du soleil, un navire chargé de provisions couché sur le flanc à quelques encablures de la dune ? Je n'irai cependant

pas jusqu'à donner comme authentique cette prière du soir qu'un voyageur américain prête à certaine fillette : « Mon Dieu ! faites que je sois bonne, obéissante, et envoyez-nous un petit bateau à la côte pour demain matin. Ainsi soit-il ! »

La navigation à vapeur et l'établissement de phares puissants ont rendu plus sûres les grand'-routes de la mer, et l'ère des naufrages fréquents est bien close. Mais longtemps encore les terribles histoires se raconteront au long des soirées d'hiver, et feront rêver sous les couvertures multicolores de leurs petits lits, les blondes fillettes de la Madeleine !

. . . .

Hier, nous fûmes au Cap-de-l'Est, sans contredit le point le plus pittoresque des Îles et celui d'où l'on peut prendre une meilleure vue d'ensemble des Ramées.

Le Cap-de-l'Est, je l'ai dit plus haut, n'est qu'un îlot enlisé : ses trois *demoiselles* sont tranchées à pic du côté de la mer et des dunes, mais, en arrière, elles dévalent en pente d'herbe, douce et régulière. C'est par le plus magnifique soleil que nous allons à l'escalade, sans pitié pour la blancheur des draves, courant obliquement pour faire mordre nos semelles dans le gazon ras. La pente est longue et le vent nous étourdit un peu, mais quand tout à coup et sans crier gare, le

précipice se creuse sous nos pas, quel panorama magnifique pour nous faire oublier la montée ! Nous dominons la terre et la mer ! Les Ramées et le Golfe tout entier sont à nous, semble-t-il ! Au sud, comme des frégates en ligne de bataille, s'échelonnent toutes les unités du groupe de la Madeleine : la Grosse-Isle et sa grande baie ensablée; le front chauve du Cap-Nord qui regarde vers Brion ; plus loin, entourant la Baie de Plaisance, le Havre-aux-Maisons, l'Étang-du-Nord et le Havre-au-Ber. Ici, tout près, sur le flanc vert des *demoiselles*, courent des frissons qui semblent naître de la plage et continuer, dans les pâturins et les rhinanthes, le mouvement de la mer,laissant immobiles deux épinettes épargnées en pleine herbe par on ne sait quel bon génie. Quatre fermes—habitées par des Clarke—que l'on voit sur la verdure, renferment toute la population du Cap-de-l'Est.

C'est d'ici principalement, que les guetteurs viennent, à la fin de l'hiver, fouiller le Golfe, de leurs lunettes, pour découvrir les troupeaux de phoques à la dérive sur les glaces.

Au pied du Cap s'arrondit la Baie-de-l'Est, l'antre des boucaniers, des tueurs de morses, antre désert aujourd'hui, prolongé jusqu'à nos pieds par une lagune saumâtre, où frémissent sous le vent les têtes rousses des linaigrettes arctiques. La face de la lagune est un étonnant

miroir où le bleu règne en maître, du bleu plaqué de lumière, du bleu de ciel où passe lentement la nef démâtée des nuages errants. Au-delà, devant nous, affectant la forme d'un bonnet phrygien, s'étend l'immense Dune-de-l'Est, des milles et des milles de *buttereaux* et de vallécules de sable, d'étangs plantés de typhas, de *bouillées* de conifères rachitiques, aboutissant à la Pointe-de-l'Est, terrible croc qui happe sous le nord-est les malheureux navires déjetés par la tempête. Sur la surface fauve des *Araynes*—c'est ainsi que Cartier appela cet endroit—tous les verts se différencient : vert glauque des laiches gorgées de sel, vert blafard des genévriers, vert presque noir des épinettes souffreteuses, vert bleuâtre des grands scirpes qui, inlassablement, saluent leurs images effilées sur le miroir des étangs.

Ce désert où nous marchions hier et qui nous opprimait de son étendue et de sa solitude, nous impressionne encore davantage maintenant que nous le surplombons, que nous nous penchons sur lui comme sur une carte. Nulle vie animale ne semble y gîter. Les goélands même et les *esterlais*, ce matin, sont ailleurs. Rien que la lutte éternelle et muette des arbrisseaux de misère contre la puissante ruée du vent de mer, rien que la vie silencieuse des herbes de l'eau, que la vie frémissante des herbes dures que le sable nourrit et que l'*aiguail* abreuve... Mais non,

voici trois canards noirs qui battent l'air au-dessus des dunes. Ils ne vont pas loin, car ils ne volent pas en V. En effet, ils s'abattent sans hésitation sur l'un des innombrables étangs. La Providence ne fait rien d'inutile. Les dunes sont sans doute la Terre Promise, ouverte par Celui qui prend soin des oiseaux du ciel à la gent voyageuse des canards noirs, des sarcelles vertes et des milouins aux ailes rouges. Là, comme leurs sœurs les petites alouettes, ils ont à toute heure, table servie, avec entrée de mollusques, soupe aux fines herbes et dessert de *goules noires !*

Pendant ces faciles réflexions, le vent achève de balayer la brume matinale, et Brion, lavé de neuf, surgit à dix milles au nord, souligné d'un trait de sable.

—Le voyez-vous, là-bas, au fond de l'horizon ?

—Quoi donc ?

—Le Rocher-des-Oiseaux !

En effet, à une trentaine de milles, noyé encore dans la buée légère des grands lointains, se dessine le fameux monolithe dont on nous a tant parlé. Le sort voudra que nous n'atteignions pas ce récif, qui n'a que sept acres d'étendue, mais qui s'élève tout droit de l'abîme jusqu'à une hauteur de deux cents pieds, et où niche, piaille,

pond et volète, la plus remarquable colonie d'oiseaux qui se puisse voir sur ce continent. Ce tronçon de colonne--peut-être le point le plus solitaire du globe—a ses stylites, une famille d'Acadiens qui gardent le feu et protègent la navigation.

J'ai vu il y a trois jours la fillette du gardien—cinq ans. Parce que le séjour prolongé du Rocher est fatal aux cerveaux jeunes, elle est depuis des mois en promenade chez sa grand'mère Bourque. Ses petites mains posées sur les genoux de la bonne Acadienne, elle faisait sa prière de bébé, demandant au Bon Dieu de protéger « ceux qui sont sur le Rocher » de divers périls qu'elle énumérait en termes naïfs et délicieux que je suis au désespoir de ne pouvoir retrouver. Comme nous projetions de nous rendre au Rocher, je me suis chargé de mille bonnes choses pour les prisonniers de la mer. Hélas ! encore une promesse que je ne tiendrai pas ! Mais si involontairement ! Pardonne-moi, petite, si ton message n'a pas été rempli et si tes baisers, j'ai dû les faire, à trente milles de distance, du haut du Cap-de-l'Est !

Ce soir, nous verrions d'ici, embusqués dans l'ombre, les bons gros yeux fidèles des phares du Rocher et de Brion explorer le ciel, fureter les flots, caresser de leurs faisceaux rigides les formes

fuyantes des paquebots en route pour l'Europe, et tendre par-dessus les eaux, à ceux qui arrivent de la haute mer, deux longues mains lumineuses dont le geste accueille et menace à la fois !

Mais, ce soir, nous serons loin !......





LA GROSSE-ISLE



IL pleut ce matin sur la Grande-Entrée. De bonne heure, le père Ben qui en marie encore un cette année, est parti, très beau, mettre les bans au Havre-aux-Maisons et s'assurer d'un prêtre pour la cérémonie. Caroline, affairée, a glissé force commissions à l'oreille de son homme et, entre temps, nous a versé le thé. C'est notre tour maintenant de partir. Debout sur la petite *échouerie*, ligotés dans nos cirés, nous regardons Edmond à Ben *gréyer* son *engin* là-bas, en dehors de la zone d'*arbe-outarde*. Le teuf-teuf irré-

gulier de l'allumage sonne sur l'eau, s'accélère, se précipite ; démarrant soudain, le *botte* décrit une large courbe et vient doucement ranger l'*échouerie*, faisant fuir de travers les crabes roses cramponnés à la paroi.

A la barre, gabier ! et en route pour la Grosse-Isle, en traversant toute la Baie d'En-Dedans. Mais gare l'*arbe-outarde !* L'*arbe-outarde*, c'est l'ennemi ! Les longs rubans verts pointent à la surface comme pour happer les gouttes de la pluie qui tombe toujours. Allons, Edmond ! coupe l'allumage, couche-toi à plat ventre sur la *tille* et désherbe ! Ouvre le carburateur maintenant et fauche encore, courageusement, à pleine herbe, dans la prairie marine !......

Cette opération, vingt fois répétée mécaniquement dans tous ses détails, dure une heure et demie, au cours de laquelle, passé l'Îlot-Rouge, nous contournons à grand'peine la Grosse-Isle, une demi-*demoiselle* aux formes abondantes, qui abrite une petite colonie de pêcheurs anglophones. Mais l'*arbe-outarde* devient si agressive, qu'Edmond à Ben qui n'est pas de la Garde et ignore à la fois Cambronne et le genre d'héroïsme qui porte son nom, doit bientôt poser les armes— c'est-à-dire le crochet— et renoncer à aller plus loin. Nous jetons l'ancre le plus près possible de terre : les Grosse-Islois ne sont pas moins hospitaliers que les autres Madelinots et nous trou-

verons bien quelqu'un pour transporter nos bagages à la Maison du Gouvernement où doit nous attendre Édouard à Léon, courrier ordinaire de Sa Majesté le Roi entre la Grosse-Isle et Brion.

Tandis qu'Edmond à Ben, histoire de s'en retourner, débouchonne l'hélice une fois de plus, Paul Hubert va à la découverte, et pour nous distraire, nous regardons les petites épinettes griffues pleurer de tous leurs rameaux sur le flanc noir de la Grosse-Isle.

Victoire !... Un chapeau melon, velouté par la pluie, passe lentement derrière les vernes, et bientôt un jeune Anglais, émergeant du taillis, pousse bravement sa charrette à l'eau et vient opérer notre sauvetage, celui de la malle aux spécimens et de l'informe carton—œuvre de génie dans les circonstances—arche du salut où, pour les soustraire à ce déluge, nous avons embouveté nos chapeaux, comme chez nous, au printemps, en fermant la cabane, on faisait des chaudières à sucre !

La charrette surchargée cahote lentement sur la boue de la grève, puis sur le *pontage* jeté à travers des laiches brunes et des renoncules d'eau du grand marais saumâtre qui sépare la Grosse-Isle proprement dite de son pendant, le Cap-Nord. Au bout d'une demi-heure, trempés comme des soupes, nous sommes à la Maison du Gouverne-

ment, construction de bonnes dimensions, mais déjà sur le retour, à la fois bureau du télégraphe et du téléphone, et maison commune, louée pour les mois de pêche. C'est là, croyons-nous, qu'Édouard à Léon nous attend avec impatience, pour nous introduire au paradis de Brion.

Malgré la pluie, les hommes sont sortis de la maison et, poliment, ont enlevé dans leurs bras robustes nos bagages ruisselants. Quelle délicieuse surprise de nous retrouver chez des francophones !...

—Édouard à Léon est-il arrivé ?

—On l'*espérait* à neuf heures. Mais la mer est bien mauvaise !....

Nous sommes tombés dans l'un des groupes de pêcheurs nomades venus pour le maquereau d'été. Ceux-ci sont du Barachois et de l'Hôpital, sur l'Étang-du-Nord : une douzaine d'hommes, quelques *mousses*, deux femmes et une fillette, pour la cuisine. Depuis trois longs jours, la pluie et le vent enferment, immobilisent ces bonnes gens qui attendent, avec l'incommensurable patience des primitifs, que le temps se refasse et que la mer s'aplanisse.

Ayant mangé sous l'appentis un tourteau blanc et un morceau de maquereau salé, et bu un bol de thé noir, nous passons dans la salle obscure et démeublée où hommes et *mousses* sont

réunis, debout, assis sur les marches de l'escalier, appuyés sur le poêle éteint. Les pêcheurs acadiens ne parlent guère. Ils écoutent plus volontiers. Comme il n'y a absolument aucun autre moyen de tuer le temps, il faudra subir le tête-à-tête jusqu'au soir, causer et causer sans cesse, sans cesse tisonner la conversation toujours retombante, dans la demi-obscurité de ce jour noir, sous l'œil grand ouvert des *mousses* silencieux. Mais aussi quelle belle occasion pour pénétrer à l'intime des Madelinots, pour écouter battre leurs cœurs, surprendre leurs amours et leurs aversions, goûter leur admirable philosophie de la vie.

Édouard à Léon n'arrive toujours pas ! D'ailleurs, le fil téléphonique de Brion est rompu depuis plusieurs semaines et nous sommes sans nouvelles de lui. On nous assure cependant que son devoir est de traverser au premier beau temps et qu'il ne peut tarder beaucoup.

Comme le soir arrive, on nous dirige chez le vieux Best, le naufragé jerseyais. Nous trouvons un intérieur charmant, soigné par une écossaise en cheveux blancs, illuminé par le sourire et les yeux noirs de Vera et de Stella, deux fillettes orphelines qui nous regardent curieusement dans la porte de la cuisine. Aux murs, des sentences de l'Écriture font cercle, et une Bible usagée, entourée d'un cordon de laine noire, et reli-

gieusement posée sur une table, occupe le centre de la pièce d'honneur !...

Le lendemain, un dimanche, se leva radieux. Le ciel était pur, mais, hélas ! le vent qui l'avait nettoyé avait davantage déchaîné la mer.

—*No Brion to-day, sir !* dit le Jerseyais, rencontré de bonne heure sur le seuil, *and hardly to-morrow !*

Et il nous faut subir la tristesse du dimanche protestant à la Grosse-Isle, du dimanche sans messe, sans cloche, sans l'attroupement et le babil à la porte de l'église ! Pour oublier la lenteur des heures qui ne passent pas, nous allons voir nos amis les pêcheurs. Il n'y reste guère que les vieux, les femmes et la petite Justine. Les *jeunesses* n'y ont pu tenir ! Hier soir, malgré le temps sordide, ils ont hâlé un *botte* à travers la dune jusqu'à l'Eau-Profonde, et, insoucieux de la pluie froide qui dégouline dans le cou, de l'*arbeoutarde* impitoyable qui barre la route et étouffe le moteur à chaque instant, ils ont mis le cap sur l'Étang-du-Nord. Cinq heures de route entre deux horizons accablants avec de l'eau sur la tête, sur les genoux et sous les pieds ! Mais ils auront la messe et la cloche et, s'il fait beau temps, le charmant caquetage sur la pelouse en attendant le dernier coup !

Nous causons un peu avec le père Décoste, avec sa femme, une silencieuse entre ces silen-

cieux, triste, fragile, que personne ne soupçonnerait d'être la mère des robustes gaillards qui, hier, appuyés sur le poêle froid, écoutaient mes fastidieux propos de citadin dépaysé. On nous fait charitablement entendre que, si le vent calmit un peu, Édouard [illegible] [illegible]rra peut-être arriver sur le soir.

Ayant administré à nos bottes, à même le *quart*, une forte dose d'huile de foie de morue, nous allons flâner sur les dunes, nous asseoir au sommet des *buttereaux*, nous amuser à faire filer le sable fluide en minces nappes, le long de leurs flancs. Au bout d'une demi-heure, les ressources de la balistique des grains de sable sont épuisées, et pour changer d'amusette, nous nous acharnons à exhumer les tiges sans fin du seigle de mer, cette étrange graminée qui mange le vent et boit la silice, qui s'attache au flanc de la dune, croît plus vite qu'elle ne roule, émet des racines à chacun de ses nœuds pour lutter contre l'enlisement. Une fois cramponné au dos de la dune, le seigle de mer la pique de touffes vertes de plus en plus rapprochées, la maîtrise peu à peu et finit par l'immobiliser à jamais. Alors sur les sommets des *buttereaux* enfin domptés, il érige en signe de triomphe ses longs épis couleur de sable qui ondulent et hurlent victoire à toutes les touches du vent siffleur !......

De temps en temps, nous couvrons nos yeux de nos mains et tâchons de percer l'horizon de mer, mais Édouard à Léon, le malheureux, reste toujours une simple probabilité !

Peut-être ne sommes-nous pas assez haut, ici ?... Nous laissant glisser d'un trait au bas du *buttereau* nous gagnons au pas de course le Cap-Nord. Et maintenant, commodément assis au sommet de la *demoiselle*, sur un épais feutrage de camarine, nous nous exerçons à la patience, tâchant d'atteindre au degré héroïque des Madelinots qui, depuis une semaine, silencieux, appuyés sur le poêle, attendent sans une plainte le beau temps et le maquereau, pendant que leurs vivres et leurs ressources se consument rapidement et sans profit.

Un moment, Paul Hubert redresse sa haute taille et, par-dessus la mer écaillée de vagues, regarde les falaises sanglantes de Brion qui barrent l'horizon du nord.

—Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

—La mer est déserte comme au lendemain du déluge !

Recouchons-nous sur la camarine, et l'œil dans le bleu, suivons les évolutions des *esterlais* qui criaillent au-dessus des grès fouettés par la mer !....

....

Ce soir de dimanche, les pêcheurs du Barachois campés tout près, à l'Eau-Profonde, sont venus faire la courte veillée avec les Décoste. Nous étions une quinzaine, hommes et femmes. La conversation roulait sur la pêche, et sous le stoïcisme apparent, il était distinctement indiqué qu'une angoisse mortelle étreignait le cœur de ces braves gens. Le vent persistait et le maquereau tardait à paraître dans les eaux de la Madeleine. Manquerait-il au rendez-vous, comme en telle et telle année ?... C'est la perspective blafarde de la disette et de l'hiver sans ressources, qui passe dans les esprits bien que les mots ne disent pas cela ! Pas une parole de révolte contre l'inévitable, cependant, mais une résignation et une confiance admirables en la Providence de Dieu.

J'ai honte alors de mes impatiences égoïstes ! Il ne s'agit pour moi que de recherches et d'agrément, tandis que pour ceux-là, c'est le pain quotidien, le pain de leurs enfants. Oui ! Je sens la rougeur me monter au front. Et dans un beau mouvement, je crois bien que je donnerais congé pour huit jours à cet insaisissable Edouard à Léon, pour que le vent calmît, pour que le maquereau fît diligence et vînt se jeter sur les hameçons des pêcheurs ! Mais Celui qui tient les rênes des coursiers de l'air est le même qui dirige, dans les vallées obscures de l'océan, l'instinct mystérieux des poissons ! Nos désirs et nos colères n'y peu-

vent rien, et seul, le levier de la prière, tout-puissant parce qu'opérant sur les causes secondes de toute éternité, est à notre commande. C'est pour cela, sans doute, que la petite Justine, l'enfant blonde aux gros bas blancs, égrenait son chapelet à l'heure de la messe. Les *Ave*, bien sûr, demandaient à la Vierge de mâter le vent, et les *Pater*, de pousser le maquereau.

Il y a peu de chaises sous l'appentis où l'on veille à la lampe. Les hommes sont assis où ils peuvent, sur le banc, sur les coffres, sur la boîte à charbon. Tout à coup le père Noël se lève, ouvre la porte qui donne sur la mer, et regarde les étoiles. Le silence se fait. Chacun suppute en son cœur les chances pour le lendemain !...

—Qu'est-ce que ça dit ? interroge Marie à Julien, quand le vieux a repris sa place sur la boîte à charbon.

—Peut-être bien que ça va *beausir* mais il y a encore trop de *queues de vache* dans le ciel !...

—Et les *jeunesses* ne sont pas arrivées ? dit quelqu'un.

—Ils ne s'ennuient pas à l'Étang-du-Nord ! C'est plus gai qu'ici...... surtout quand il n'y a pas de poisson !...

Tous ensemble, obéissant au mot d'ordre tacite du réveille-matin qui marque dix heures, les *veilleux* se lèvent et sortent pour regagner

lentement leurs cabanes de fortune, à vingt pas de la mer hurlante....

Sur la route où nous marchons, le vent du large qui a lavé la face des étoiles, nous soufflette et nous fait baisser la tête. Que sera demain ?... Je voudrais tant que demain fût beau et tranquille, sans doute pour nous ouvrir la route de Brion, mais surtout—oh ! très sincèrement,—pour apporter la joie sainte du travail aux pêcheurs du Barachois, et pour voir renaître le sourire de la petite Justine !...

....

Le grand soleil d'hier, ironique et joyeux. Pour nos yeux terriens, la mer est toujours aussi agitée. Mais évidemment nous n'y connaissons rien. Elle a dû beaucoup calmir car, sauf le père Décoste, tous les pêcheurs sont au large, *sondant au maquereau*. Ils ont *poussé* durant la nuit, aux étoiles, et du haut du Cap-Nord, on peut les voir, points infimes dispersés sur l'étendue, margaux lointains posés sur la face crépue de la mer.

Édouard à Léon viendra sûrement, ont dit les femmes ! Et cependant neuf heures, dix heures, onze heures ne l'amènent pas. A bout de patience nous songeons à noliser un bateau de pêche. Le père Décoste, à qui nous faisons des ouvertures, va voir la mer un long moment, rentre et nous

demande d'attendre encore. Sa pensée intime est claire, qu'il ne dit pas. Qui sait ? C'est peut-être aujourd'hui que le poisson va donner. Et tout le monde veut être là ! D'ailleurs, Edouard à Léon viendra sûrement !

Alerte ! Un *botte* qui surgit de la mer, grossit de minute en minute et vient droit sur nous, jouant du nez dans l'écume blanche qu'il poursuit et talonne. Victoire ! C'est lui sans doute, et nous rentrons boucler nos malles. Pendant ce temps, le *botte* profitant des trois vagues d'*embelzie* a pris terre, et les hommes, dans l'eau jusqu'aux genoux, le tirent sur le sable. Hélas ! maintenant que, le pas lourd, tête basse comme des coupables, ils montent vers la maison, je les reconnais. C'est le père Noël et son *mousse*.

La femme courbée sur le poêle, verse de l'eau dans le *coquemar*. Sans se retourner, comme pour garder un instant de plus sa fragile espérance, elle interroge :

—En avez-vous pris ?

—Rien.

Un long silence, où chacun essaye d'endormir en son âme, avec les ressources d'optimisme de sa nature particulière, la commune angoisse. Puis, la femme, sans se relever, sourdement :

—C'est *déconfortant !*

—Oui ! c'est *déconfortant !*

L'homme prit sa pipe, la tourna entre ses doigts, oublia de l'allumer, et s'assit sur la boîte à charbon, les jambes écartées, regardant à terre. Ce fut tout.

La petite Justine entra, portant de l'eau. Les yeux grands, elle regarda tour à tour son père et sa mère, comprit, et son beau visage d'enfant, modelé pour le rire et la joie, se durcit un peu. Elle ne dit rien non plus. D'un souple mouvement, rejetant sur son dos ses fortes nattes blondes, elle s'assit, le menton sur le poing, près du poêle qui chantait.

Quelle impuissance est la nôtre devant la fatalité apparente de ces douleurs muettes et imméritées !... On cherche des mots qui ne viennent pas, une forme de sympathie qui ne soit pas indiscrète. Au fond, il n'y en a qu'une : s'associer docilement au silence de tous.

Un bruit de voix au dehors, et un pas rapide qui foule le seuil.

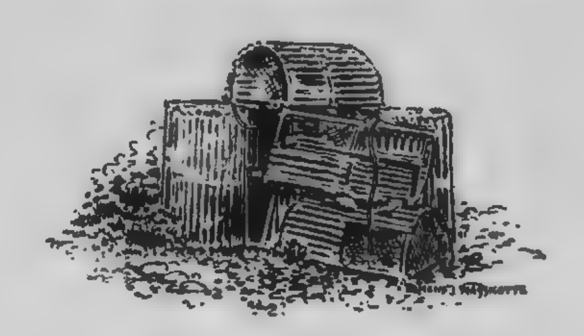
—Édouard à Léon !

C'est bien lui, cette fois ! Quoique nul ne l'ait vu venir, son *botte* est déjà mouillé, et il entre à grands pas, son sac rouge sur l'épaule, pressé d'échanger le courrier et de s'en retourner. Nous allons donc pouvoir partir, enfin ! Ce n'est pas trop tôt ! Un peu plus et nous manquions le

vapeur qui touche à Brion demain, pour la dernière fois peut-être cet été !

En distribuant des adieux à droite et à gauche, je m'aperçois, à des indices qui ne trompent pas, que je m'étais attaché aux pêcheurs du Barachois, et de les quitter sous l'impression pénible de tout à l'heure, cela me fait quelque chose, là, au cœur !

Mais eux, stoïques, se sont retrouvés, déjà. Ils s'empressent, chargent nos bagages sur leurs robustes épaules, et nous souhaitent bon voyage. La voile se dresse, le moteur pétarade, et sous le grand soleil de midi, nous prenons la mer......





BRION



RADIEUX midi où le soleil enveloppe et pénètre de son charme éternel la grise écorce des choses ! Nichés au creux que fait l'aile blanche de la voile tendue par la brise, nous allons, bondissant sur le dos des moutons de la mer. Très vite, les falaises mutilées de la Grosse-Isle, du Cap-de-l'Est et du Cap-Nord s'enfoncent à l'horizon du sud, nous laissant de plus en plus dans l'intimité des vagues écumeuses et des oiseaux de mer qui pêchent leur dîner.

Sept, huit, dix milles !...... Une heure, et bientôt, au nord, grandit notre Terre Promise, la terre de Brion. Et de voir la grande sentinelle blanche, au port d'armes sur la hauteur, nous nous demandons avec inquiétude si ce paradis n'a pas son incorruptible chérubin et si nous n'allons pas être reconnus comme d'authentiques rejetons des deux coupables de l'Éden !... Mais non ! ce n'est que le phare : cœur de pierre, mais pas méchant du tout ! Et Brion se précise, se colore, développe la ligne de son rivage, et, tout à coup, au détour d'une pointe avancée, nous offre une anse pour atterrir. Enfin !

Brion est la seule des Îles de la Madeleine qui ait su garder, à peu près, ses cinq milles de virginité, la seule qui soit pour une grande part couverte de forêt, la seule aussi qui puisse nous renseigner sur la prime jeunesse de l'archipel, sur la physionomie des lieux, lorsque, par ce beau jour de juin de l'An du Seigneur 1534, le malouin Cartier jeta l'ancre en vue de cette terre dont il fit honneur à son protecteur, l'amiral Brion-Chabot.

Faut-il sourire de l'enthousiaste description tracée par la plume naïve du rude voyageur, et l'attribuer à la délicieuse sensation de l'homme qui, depuis des mois, captif de quelques planches ballottées, se trouve tout à coup, dans la douceur

d'un jour de printemps, parmi la verdure, les arbres et les fleurs ?...

Parce que j'ai foulé moi-même l'étroite dune où, certainement, Cartier vint à terre, parce que j'ai mis mes pas dans ses pas et rempli mes yeux du même horizon et des mêmes objets, je comprends l'état d'âme du capitaine et je proclame avec lui que Brion est le paradis de la Madeleine.

Sauf les Acadiens qui gardent le phare et la famille écossaise dont les trois ou quatre maisons occupent l'anse de la dune, Brion est inhabité, tout à fait nature, une forêt courte et drue y alternant avec des prairies naturelles vieilles comme le Golfe et qui ont fait croire à des cultures basques préhistoriques. Des fonds très poissonneux entourent l'île ; ils attirent au cours de l'été des groupes de pêcheurs qui viennent camper dans les anses et animer un peu cette solitude dorée.

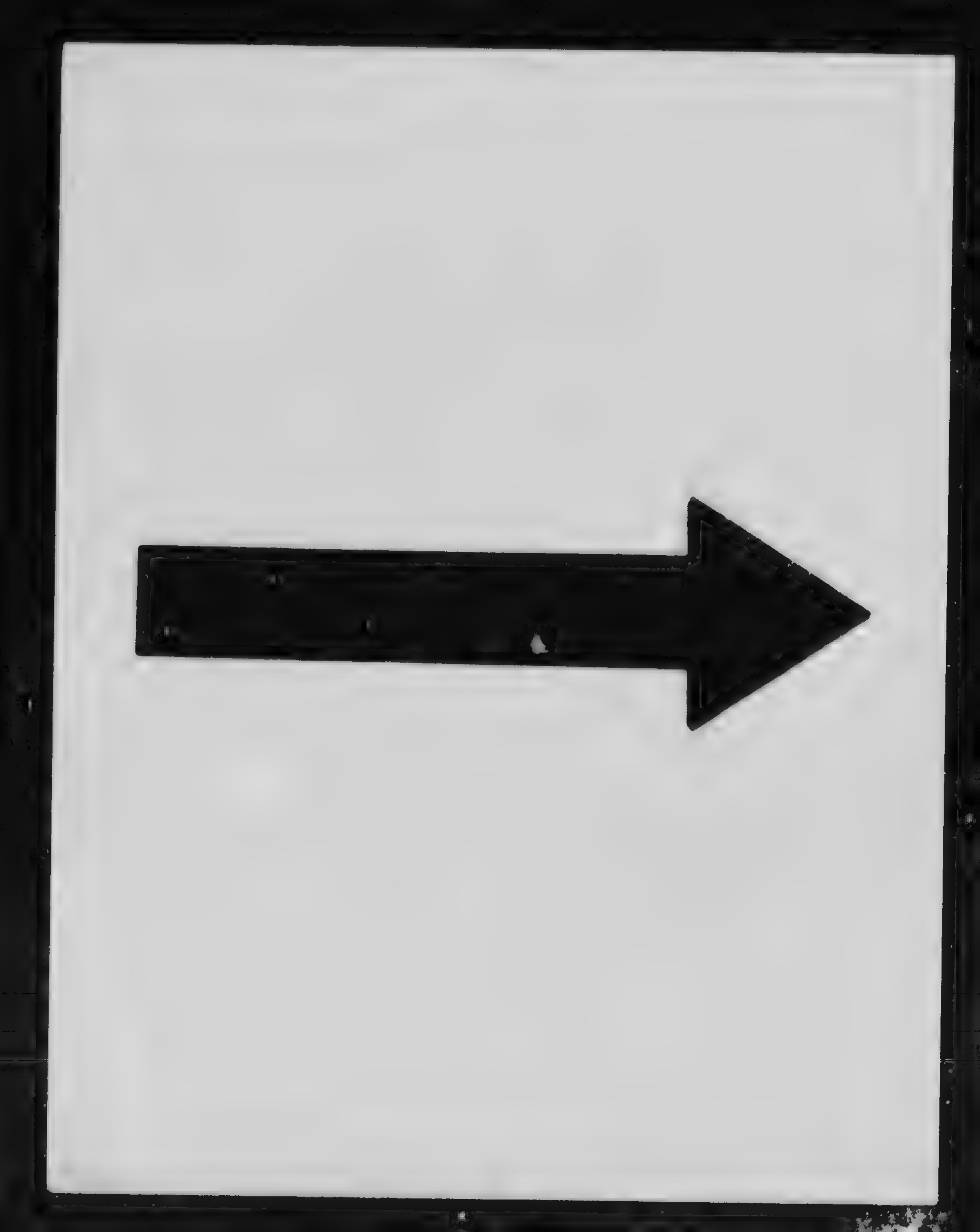
Tout juste vingt-quatre heures à passer à Brion ! Il n'y a donc pas de temps à perdre ! Aussi, à peine débarqués, confiant nos bagages au *mousse* d'Édouard à Léon qui les portera au phare, nous nous élançons sur la prairie en dos d'âne, ouverte devant nous entre les deux lisières noires des arbres. Comment ne pas être saisi dès l'abord, par la fertilité inconcevable de cette terre où les plantes sauvages elles-mêmes,

malgré l'absence de toute rotation, assument un gigantisme inconnu ailleurs ! Nous allons, dans le foin bleu jusque par-dessus la tête, saluant au passage de vieilles connaissances de la *grand'terre :* les gros capitules d'or des verges, les têtes blanches des anaphales et les carillons muets des nabales que l'on secoue au passage comme pour leur dire à la Michel-Ange : « Mais sonnez donc ! » Plus frappants encore, le volume, la succulence et l'extraordinaire abondance des fraises qui couvrent partout le sol dans les parties découvertes, laissant tout juste aux bermudiennes, l'heur de dessiller leur œil bleu. Nous sommes en août cependant ! Et quelles fraises ! En vérité, il faut être héros ou botaniste enragé, pour passer sans fléchir le genou. Hélas ! Paul à Jean qui n'est ni l'un ni l'autre trébuche bientôt et s'affaisse dans une large *bouillée !* Parvenus tout à l'heure au haut du coteau, nous ne verrons plus, au bas, dans l'herbe haute, qu'une oblongue masse brune, et un feutre clair dodelinant sous l'action des mâchoires ! Finie l'herborisation ! Nous ne retrouverons notre cicerone qu'au soir, mais ce sera pour le voir rechuter lourdement devant la même tentation présentée, cette fois, par un ange de lumière, entre les croûtes dorées d'une tarte ! Eh oui ! Dans l'intérêt de la science pure, il faudrait presque supprimer toutes les plantes comestibles!. . .

Repaires d'ombre des sous-bois, clairières herbues, falaises lumineuses, nous battons tout cela avec entrain durant deux heures, prenant un acompte de pure joie sur l'expédition que nous projetons pour demain, s'il plaît à Dieu.

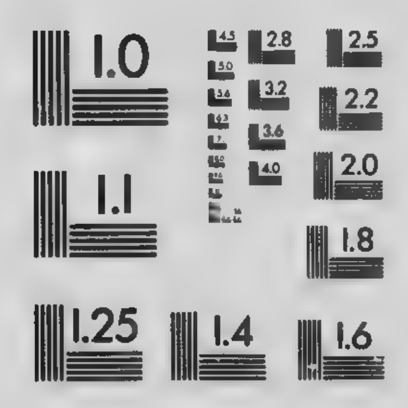
Au phare, nous retrouvons, avec notre enfant prodigue, la figure souriante de l'hospitalité acadienne. La famille Richard est nombreuse, comme il sied, aimable et intéressante, tout entière consacrée à la garde du feu. Le phare est tout, ici, et on nous en fait les honneurs avec une fierté bien légitime. Le grand escalier intérieur est soigneusement peint de rouge et de bleu pour éviter les frictions politiques et parer économiquement aux changements de gouvernement. Tout reluit de propreté dans le plus parfait ordre, la lampe, le système optique et le délicat mécanisme d'horlogerie qui fait tourner l'écran de cuivre. Quel bon quart d'heure passé là-haut, sur l'étroit promenoir, à regarder par en-dessus la toison noire de Brion, la guipure rouge des caps et le merveilleux horizon d'eau bleue et d'îles semées !

Nous soupons tôt et bien, et comme le soleil est encore haut, nous enfilons allègrement le sentier fleuri d'euphraises qui, par les falaises, mène droit à la dune. Une descente abrupte comme un escalier, et nous y voilà ! Brion a cette originalité très grande dans l'archipel d'être à peu près libre de sables ; elle n'a guère que le



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

petit delta où nous sommes, moucheté d'étangs et livré à une végétation rappelant celle de la Dune-du-Sud et de la Dune-de l'Est, mais incomparablement plus riche. A cette heure où le soir menace et où bien rarement les botanistes sont en campagne, les énothères—ces hiboux des fleurs—ont éployé leurs grands pétales d'or, et ces innombrables croix de Malte, immobiles au bout des tiges purpurines, constellent la dune, appelant dans le ciel, l'autre flore de la nuit, l'ardente pullulation d'étoiles. Du feutrage des camarines, entre les rameaux épineux des genévriers, montent de partout les torsades blanches des spiranthes. Il n'y a sable si aride d'où la chimie des orchidées ne sache tirer d'enivrants parfums ! Ne cherchons pas ailleurs l'invisible cassolette d'où effuse cette pénétrante odeur de vanille qui flotte dans l'air tiède.

Sur des arpents et des arpents, partout s'emmêle, dans les dépressions du sable humide, la dentelle savante des canneberges en fleur. A quelques pas de la ligne de haute mer, on marche entre les fleurs violettes des gesses maritimes et les grands épis de l'élyme des sables. Enfin, de toutes parts, fleurissent les troncs noueux et tourmentés des rosiers de dune. Ah ! la bénédiction des rosiers ! Leur brillante et bienfaisante tribu est dispersée de par le vaste monde. Les hommes l'ont partiellement domestiquée, et ils

ne sauraient plus, semble-t-il, s'en passer. Ils ont des roses pour leurs joies et pour leurs deuils, pour leurs charmilles et pour leurs cimetières, pour le vase et pour la boutonnière. La nature, non plus, ne saurait se passer des roses. Elle en a pour tous les climats et pour toutes les latitudes, sur tous les sentiers de l'homme, au cœur des plus lointaines solitudes. Elle en a pour ses prairies et ses rochers, pour ses ruisseaux et ses marécages, pour la montagne et pour la dune. Et il faut bien convenir qu'ici comme ailleurs, la rose, dès qu'elle veut bien écarter le mystère de son bouton, détient encore le sceptre de la beauté.

Debout au milieu de ces merveilles, dans l'ombre bleue du soir qui vient à grands coups d'ailes, je me répète que c'est ici même que le Malouin prit terre, et pour me suggestionner davantage, je récite tout haut le passage du *Discours du Voyage,* que je connais par cœur :

« Ces îles sont de meilleure terre que nous eussions oncques rencontré, en sorte qu'un champ d'icelle vaut plus que toute la Terre-Neuve. Nous la trouvâmes pleine de grands arbres, de prairies, de campagnes pleines de froment sauvage et de pois qui étaient fle[illegible]is aussi épais et beaux comme l'on eût pu voir [illegible] Bretagne, et qui semblaient avoir été semés par des laboureurs. L'on y voyait aussi une grande quantité de raisins ayant la fleur blanche dessus, des fraises,

roses incarnates, persil et d'autres herbes de bonne et forte odeur.»

C'est bien cela ! Et rien n'a bougé ici, depuis trois siècles. Là-haut, sur la falaise, les grands arbres et les prairies pleines de gesses purpurines, à mes pieds le froment sauvage et les pois de mer « fleuris comme pois de Bretagne.» Et la quantité de raisins « ayant la fleur blanche dessus » quelle description merveilleusement précise de la grande canneberge en fleur gardant encore, mous et juteux, ses « raisins » de la saison passée ! Quant aux fraises, roses incarnates, persil de mer et spiranthes embaumées, il n'y aurait qu'à se pencher pour en cueillir des monceaux !

Pourquoi faut-il que Faucher de Saint-Maurice et d'autres chroniqueurs après lui, aient commenté aussi légèrement le texte de Cartier : « Hélas ! lisons-nous dans « De Tribord à Babord », depuis le jour où Cartier mit le pied dans ce lieu enchanteur, Brion a perdu ses airs de paradis terrestre. Ses grands arbres sont disparus les uns après les autres ; ses vignes se sont desséchées et ses roses incarnates sont mortes, étouffées par les âpres baisers de la brise du nord etc.» Phrases faciles et commodes, mais tout au contraire de la vérité.

Le jour n'est déjà plus, car la lumière apaise ses dernières ardeurs sur la face métallique des

étangs. D'ailleurs, Paul à Jean, debout sur un *buttereau*, nous annonce, le bras tendu comme un prophète, la chute imminente du soleil ! Le phare, allumé déjà, provoque la nuit montante et semble nous appeler. Il faut partir. Mais de ces minutes délicieuses égrenées sur les « passées et allures » de Jacques Cartier, j'emporte une image très vive du rude marin, errant sur la dune de Brion, avec, entre ses doigts calleux, un bouquet de roses incarnates, de canneberges « blanches dessus » et de spiranthes « de bonne et forte odeur. »

. . . .

La nuit a été belle et claire et les grands pinceaux lumineux émanant du phare sont venus, chaque minute, jouer dans la cretonne de nos rideaux. La mer, cependant, n'est pas assez plane ce matin, pour nous permettre d'atteindre le Rocher-des-Oiseaux. Faisons-en tout bonnement le sacrifice, et employons la richesse de nos quatre ou cinq heures de liberté à faire, par les falaises, notre tour de Brion.

Le pied porte d'aplomb sur le tapis de camarine de l'étroite prairie qui court en corniche sur le haut rivage, table toujours mise pour les corbijeaux gris qui viennent y becqueter les *goules noires*, en jouant de l'aile contre le vent. C'est un enchantement de marcher ainsi entre la

grande mer déserte et la ligne noire des arbres trapus, serrés, arc-boutés pour ne faire qu'un seul toit continu à toute la forêt, la forêt primitive peuplée d'opulents herbages et de rarissimes orchidées. Sous nos pas, partout, les fraises rebondies, la carène pourprée des gesses vivides et l'œil bleu des bermudiennes, grand ouvert sur le ciel.

Je me risque au bord coupé du précipice pour y cueillir une touffe de bermudiennes plus magnifiques, que la falaise porte comme une fleur dans les cheveux. Je mets genou en terre et me penche ! O merveille ! Nous marchions, sans le savoir, sur l'entablement d'un temple monolithe, énorme et fantastique ! C'est que, depuis des siècles, de longs siècles de siècles, la mer ahane au pied de la muraille, travaille la roche tendre, creuse et broie, ciselle et polit ! Insensiblement elle a excavé des grottes, taillé des portails, effilé des aiguilles, dessiné des arcades, cannelé des pilastres. Et cette partie du rivage de Brion est devenue avec le temps une suite de portiques ouvragés, mystérieux et sonores, décorés à la sanguine, portiques décevants qui, comme les seuils de marbre des antiques cités de la forêt yucatane, ne mènent nulle part, et n'ont qu'un leurre de mystère et qu'un mensonge d'accueil... Toute cette effrayante débauche de sculpture pour que les noirs pigeons de mer puissent, bien

à l'abri, accrocher leurs nids en beauté, et narguer, les colères de l'océan.

Deux, trois, quatre milles de course sur les falaises, nous révèlent à chaque instant, au caprice des anses, quelque nouveau Temple du Flot, peuplé d'autres compagnies de pigeons noirs. La terre s'abaisse maintenant et voici bientôt, au bout de l'île, le campement des pêcheurs nomades. Asseyons-nous un peu dans le plantain pour reprendre haleine. Là-bas, d'où nous venons, le petit val où nichent les Dingwall, propriétaires de l'île, et la pointe fauve de la modeste dune que nous foulions hier. Il y a des gens qui ont tous les bonheurs ! Vivre sur la terre de Brion, Brion-sur-Mer, Brion-la-Belle, Brion-la-Fertile, ce serait trop beau rêve ! Allons ! debout ! et en route pour le phare.

Brion est l'un de ces lieux fortunés, à double effet, où rien ne ressemble si peu à l'aller que le retour. Les éléments du paysage sont les mêmes, mais inversés, combinés autrement, créateurs de lignes inédites et d'horizons neufs. De joies nouvelles aussi ! Mais il ne faut pas s'arrêter à les savourer. On nous attend au phare, et déjà, le bateau, dont c'est le jour, doit être en route. Pour tout l'or du monde et les délices de Capoue-Brion, il ne faut pas le manquer.

. . . .

Le voilà ! En effet, très loin, vers l'Étang-du-Nord, la lunette décèle une fumée visible seulement pour des yeux marins. Dans une heure, il sera ici. A peine le temps de ranger un peu nos belles récoltes d'hier et de ce matin, d'y glisser les valves si joliment rayées des palourdes roses, dons gracieux de nos amis du phare, et l'on saute en hâte, avec armes et bagages, dans une des *barges* qui vont au-devant du vapeur— il n'y a pas de quai à Brion.

Il a maintenant une figure d'ami, le *Lady Evelyn*, et quand il stoppe à un demi-mille de la côte pour se laisser entourer par l'escadrille d'embarcations, c'est un vrai plaisir de retrouver les têtes familières des gars de manœuvre et le sourire énigmatique du maître d'hôtel. Au travers des colis de toute nature qui montent ou descendent, passés dans de savants nœuds de matelot, nous nous hissons à bord, bonjourant une dernière fois nos hôtes charmants, avec ce petit serrement de cœur qui accompagne la rupture définitive des relations amicales, même celles d'un jour.

Le navire maintenant contourne Brion et nous voyons d'en bas les Temples du Flot, violés, découronnés de leur mystère par le grand soleil fouilleur qui les explore. Quelquefois la falaise devient unie comme un mur, et permet de détailler les centaines de strates horizontales et parallèles

du grès, effrayante signature des milliers de siècles qui ont travaillé à bâtir ce rocher désert, à dresser cette table pour le repas des corbijeaux du ciel.

Quel thème de méditation ! Les jours « en petit nombre et mauvais » qui sont ceux de notre humaine vie, n'ont rien ajouté ni rien enlevé à ce monument des âges passés. Non plus que les quelques siècles écoulés depuis que, courant sous le vent, Basques et Bretons y virent pour la première fois, du pont de leurs petits navires, les « grandes bêtes comme grands bœufs qui ont deux dents en la bouche ! » Non plus que la longue suite des siècles troublés qui, à travers le Moyen âge et les temps barbares, remonte au Christ, Centre des Temps; non plus que l'autre théorie des siècles qui s'en vont d'un pas égal, de plus en plus noirs, de plus en plus mystérieux, à travers les ruines, les convulsions des peuples sans nom, se perdre dans la nuit de la préhistoire !... Tout cela n'est qu'un point dans le temps, une valeur négligeable, en regard de l'antiquité de ce livre de pierre dont le soleil illumine la tranche, et dont les feuillets enferment quelques bribes de l'histoire occulte de notre vieille planète.

Mais alors, qui donc sommes-nous, en face de cet effrayant mystère de durée ? Etincelles soufflées d'un éternel foyer et qui, ayant brillé un instant, retombent à jamais dans le noir ?...

Jouets de forces fatales qui ne se laissent dompter que parce que sûres d'avoir le dernier mot, et qui, entre deux aurores, nous étreignent brutalement et nous rejettent, après un dernier râle, dans le tourbillon du monde inorganique ?.... Ou plutôt, larves aveugles et rampantes, collées à la terre, mais dépositaires d'une immense espérance et destinées à s'évader, brillantes et déployées, de l'enveloppe de chair, pour dominer le temps, à jamais, dans le sein de Dieu ?...

Ce n'est tout de même pas pour permettre à ses trois uniques passagers de philosopher devant un tas de pierre que le vapeur vient de s'arrêter, car voici que du fond de l'anse des pêcheurs, surgissent des *barges*, une, puis deux, puis trois et quatre, puis la flottille entière. Elles viennent sur nous, légères, vides, le nez en l'air, pétaradant à qui mieux mieux, virevoltant avec la superbe aisance des petites quilles. Des saluts s'échangent entre la *tille* des *barges* et l'appui du bastingage, des rires semblent fuser de l'eau, et, au grincement rythmé de la grue à vapeur, la besogne commence. Le navire est chargé de la cale jusque par-dessus la dunette de *quarts* à maquereau, vides et tout neufs. En prévision de la *prime* qui aura lieu bientôt, toute cette cargaison va être descendue sur l'Île Brion. Les *barges* s'emplissent à défier toutes les lois de l'équilibre, virent de bord et piquent droit dans l'anse,

masses blanches balancées sur le flot brassé par toutes ces hélices. Et ainsi jusqu'au soir. *Borgotant* joyeusement, le bateau reprend alors sa route, allégé, en contournant Brion, et nous pouvons nous promettre un beau couchant sur la mer.

Nous l'avons en effet, et splendide ! C'est d'abord une recrudescence de lumière qui inonde toutes choses, qui met du bleu et de l'or sur le noir des bois et l'oxyde des ferrures, qui fait luire l'ambre des cordages, le cuivre de l'habitacle, la peau tannée des matelots, qui fait vivre mieux et deux fois, et nous établit, semble-t-il, en communion plus intime avec l'astre très vieux d'où émanent les forces dont la vie se pare et se nourrit !

Vers sept heures, se montre au nord, faiblement, le Rocher-des-Oiseaux ; les blancheurs des bâtiments et le phare sont à peu près évidents, à la lunette. C'est un adieu définitif, et je pense encore une fois à la petite Bourque, et à mes promesses.

Quand nous passons en vue de la Pointe-de-l'Est, la lumière commence déjà son éternelle retraite devant la nuit. Quel que soit l'état de la mer, il y a toujours ici longue houle, et il faut saluer la terrible côte ! De bonne grâce, notre bateau paie son tribut et besogne sérieusement de l'avant. La barre de sable et les dunes sont

trop basses pour être distinguées à cette distance, mais les trois cônes du Cap-de-l'Est, eux, sont bien visibles, adossés à contre-jour sur l'horizon en feu. De loin, c'est un fragment perdu de sierra, trois dents de scie entre lesquelles le soleil s'introduit, en ouvrant un éblouissant éventail japonais où des dragons blancs, qui sont des nuages, jouent sur le déployé du rouge irradiant. La fantasmagorie se répète docilement sur la houle miroitante et allume des éclairs d'acier aux moindres arêtes liquides. Mais telle est la rapidité avec laquelle la nuit gagne, qu'à chaque instant les ors et les émaux se transmutent, la magie des couleurs s'évanouit un moment pour reparaître au flot suivant, moins brillante et maquillée de neuf, briller l'espace d'une vague, et mourir encore.

Sans trop raisonner cette impression, il me semble alors que cette soirée si belle est un bouquet d'artifice, un chant du cygne, et que la tournée des Îles finit vraiment ici. Je l'exprime à mon ami, sur le banc, près de moi, avec d'autres sentiments plus intimes. Ensemble, nous ne pouvons jouir qu'en passant de l'incomparable apaisement de cette nature millénaire, qui réagit si heureusement sur nos êtres d'agitation et de mouvement. Il nous faut, tantôt, dans quelques jours, retourner au grand bruit que fait le monde. Nous y retournerons d'une âme pareille, vibrant

aux mêmes joies et aux mêmes espérances, prêts à ouvrir d'une main que nous voulons être courageuse, des sillons parallèles dans ce grand champ du Père de Famille, où chacun fait sa journée. Pourquoi cette dernière heure, embellie par toutes les splendeurs du dedans et du dehors, ne feraitelle pas, définitivement, d'une rencontre de hasard, une amitié de toujours ?....

Et maintenant, comme le jour est révolu, le soleil retire en se couchant le filet d'or que ce grand pêcheur de lune avait jeté sur la mer, aux dernières heures ! Et derrière les larges mailles lumineuses qui traînent sur l'eau violette, on aperçoit, au sein d'un océan abyssal comme un firmament, le globe opale de la lune, prisonnier au fond des flots !......



TROIS CHANSONS



LA CHANSON DES LIARDS

I

Lorsque l'hiver a banni les oiseaux, éteint la chaude lumière des fleurs et la voix claire des ruisselets, à côté des dômes dépeuplés des ormes, vous nous restez, liards, réfugiés dans un silence émouvant, vos grands bras verruqueux épandus dans l'air ennemi, jetant à la rafale les fragiles phalanges de vos doigts ! beaux grands vieillards toujours tremblants !...

II

Lorsque le printemps, par souffles larges, nous arrive ensoleillé des grandes terres du sud, les tout premiers, liards, vous répondez à l'appel passionné de la vie créatrice ! Au bout des rameaux gris, vos bourgeons emmiellés, gorgés du sang clair de la terre bouillonnante, éclatent et suspendent dans l'air tiède, les uns, de lourdes chenilles de laine pourpre, les autres, de longs chatons verts qui, avant tous les autres arbres et malgré votre âge, vous font chanter l'amour éternel ! beaux grands vieillards toujours tremblants !...

III

Lorsque mai devient plus chaud et que le cri des merles en donne le signal, vous livrez à tous les vents, liards, la poussière d'or de vos anthères. Et pour que, sans obstacles, vous portiez la vie et la fécondité à vos compagnes qui, dans la plaine, là-bas, tendent au ciel nouveau, dans l'extase mystique du « joly mois de may », leurs bras chargés de rosaires priants, l'air tout entier vous appartient, grands semeurs de pollen ! beaux grands vieillards toujours tremblants !...

IV

Lorsque, gonflés d'ouate pérégrine, les grains de vos rosaires ont éclaté sous la pression du doigt mignon de l'été, à ce moment, liards, dans l'air traversé déjà de parfums éthérés, de pollens en goguette, de cris d'oiseaux ivres, vous libérez vos millions de minuscules aéronefs aux ailes de soie, avec la mission d'aller planter la vie énorme qui est en vous, partout : dans la plaine, au long des routes, sur la berge des rivières, sur les îlots perdus !... Et, ce grand œuvre accompli, secouant sur les pelouses l'enveloppe convulsée de vos fruits vides, repliant sur vous-mêmes toutes vos forces de vie, vous poussez hâtivement la sève pour en élargir l'orbe dentelé de vos limbes encore jeunes, et couronner votre tête royale d'un glorieux feuillage ! beaux grands vieillards toujours tremblants !...

V

Et tout l'été, pour le bonheur des oiseaux et la joie mobile de nos yeux, vous régnez sur la campagne, étrangement vivants, palpant toujours dans l'air des choses invisibles pour nous. Même quand le vent, le soir, se calme tout à fait et que l'eau des lacs, à vos pieds, s'aplanit toute, telles des âmes humaines, vos feuilles au bord du

soir, ne cessent pas de frémir ! Et l'on dirait, liards ! beaux grands vieillards toujours tremblants ! que vous trahissez le grand frisson de la terre muette lorsque, de l'orient, elle voit monter la nuit !





LA CHANSON DES ORMES

I

Peintres et poètes, fidèles de l'huile, dévôts de l'encre, pourquoi donc dédaignez-vous nos ormes, nos beaux ormes, ces grands arbres profus et magnifiques qui partout, protègent nos toits de bois, ombragent les roulières de nos chemins, se forment en bosquets clairs ou vont, s'égrenant à l'infini dans la plaine, debout et immobiles des siècles durant, au milieu des passantes générations des trèfles et des avoines. Les ormes ne sont-ils pas le don prodigieux d'une Providence artiste au Nouveau-Monde ? . . .

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir les ormes.

II

Tout l'hiver, les ormes ont dessiné sur nos ciels pâles, la courbe émouvante de leurs têtes d'ancêtres, les unes dressées en palmes, les autres retombant en bouquet, les unes mutilées et difformes, les autres saines et entières, imposants témoins de la puissance génératrice de la terre garrottée par l'hiver, gardant presque seuls, au milieu de la blancheur universelle, les droits jamais abolis du noir !

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir lutter les ormes.

III

Avril ! Avril ! Victoire ! La neige disparaît, marmottant effrontément un air gamin ! Les corneilles reviennent «du fond du gouffre noir saluer le pays» ! Les premiers merles promènent à pas rapides sur les gazons fanés, leur plastron roux ! Les ormes, alors, tout d'un coup, se mettent à fleurir par toutes les cicatrices de leurs milliers de ramuscules : par millions éclatent les petites fleurs à qui le soleil suffit et qui n'ont pas besoin des bons offices du vent pour accomplir leur rite hyménal. Fleurs invisibles d'en bas, faites pour d'autres yeux que les nôtres, pour les petits yeux

vifs des orioles et des pinsons, des fauvettes et des jaseurs, pour toute la troupe follette qui vole en éclaireur en avant du printemps.

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir fleurir les ormes.

IV

Quelques jours passent. Voyez maintenant la fine mousseline jetée sur les royales épaules ; les ormes s'habillent pour la saison. Chaque ramille porte, telle une goutte d'or, un gros bourgeon en amande qui se déplisse à mesure que le soleil devient plus pressant et l'air plus chargé de rumeurs de vie... Et voilà l'arbre superbe bientôt paré pour l'été. Le noir titan dont les bras ployaient cet hiver sous un faix invisible, est devenu, sous la baguette du printemps, une énorme corbeille débordante de feuillages neufs, une puissante fontaine de verdure qui, semble-t-il, vient de jaillir du sol, tout d'une pièce !

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir feuiller les ormes.

V

Dans la vallée laurentienne, religieusement, on a respecté les grands ormes qui règnent sur les grands champs. Et ils sont merveilleux à

voir du sommet des collines, promener au rythme lent du soleil, sur le feutre vert des prés, sur le tapis fauve des champs moissonnés, de grands disques d'ombre, rousselés par le pelage des vaches à la sieste. Et quels superbes pied-à-terre ils offrent, les beaux ormes, pour reposer un instant les oiseaux pèlerins ! Semés dans la plaine parmi les clochers des églises, ne sont-ils pas eux aussi, des cathédrales d'autre sorte, ajourées pour la prière menue du peuple des oiseaux ?...

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir régner les ormes.

VI

Qui le croirait ? Cet arbre-roi se fait volontiers histrion, s'appropriant tantôt la carrure du chêne, tantôt la déliquescence un peu mièvre du bouleau. Sous la pluie de rayons, il aime à déployer un immense parasol ou à dessiner sur nos horizons si souvent rectilignes, des profils gracieux de vases antiques !

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir parader les ormes.

VII

Les ormes ne sont pas muets comme on le pourrait penser. S'ils n'ont pas de langage, ils ont une voix, une voix douce et murmurante

nourrie aux souffles de passage, harmonisée au chant des oiseaux nichés dans leurs ramures. Mais les ciels de tempête éveillent en eux des rugissements de colère : la voix courroucée de la terre, fouillée au cœur par leurs racines serpen tesques !

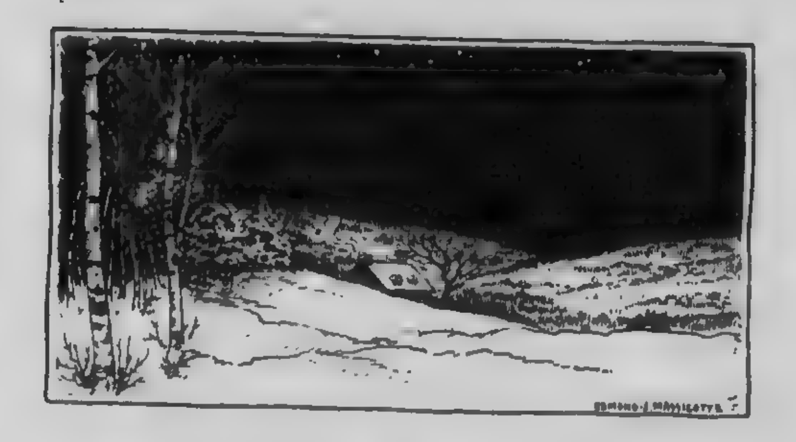
Viens, mon ami ! Allons ensemble entendre rugir les ormes.

VIII

Quand la pluie a flagellé de ses verges de cristal la joue rude des feuilles de l'orme, quand la foudre l'a frappé au front et marqué du feu, quand l'orage a passé, et que le feuillage ruisselant et victorieux fait risette au soleil retrouvé, alors souvent, pour sceller la paix toujours rompue du ciel et de la terre, une invisible main déroule autour de la tête de nos grands ormes, l'orbe septicolore de l'arc-en-ciel !...

Viens, mon ami ! Allons ensemble voir sourire les ormes





LA CHANSON DE LA NEIGE

I

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos maisons !...

La neige dessine sur les toits en pente de grands rectangles éclatants. Elle borde les gouttières, coiffe les lucarnes, saupoudre les tourelles. Elle capitonne l'appui des fenêtres, met des croissants aux œils-de-bœuf, embrouille les à-jours des balustrades, étend des tapis blancs sur les marches du balcon, pose des calottes d'ouate sur les pommes de bois de l'escalier. La neige abolit

les allées du jardin, charge sur son poteau le chalet des hirondelles, pénètre sous l'abri des berceaux. Sur la place publique elle remplit la vasque de l'abreuvoir et la conque des tritons ; aux grands hommes de bronze, nu-tête dans la gloire, elle ajuste des perruques à marteau.

Elle fait aimer le feu de l'âtre, la neige qui tombe, muette et blanche, sur nos maisons !...

II

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos grands bois !...

La neige vole, et court, et tourbillonne dans le silence au-dessus des millions de bras ligneux, tendus immobiles vers le ciel gris. Elle glisse sur l'écorce argentée des érables, caresse la peau vivante des hêtres, s'accroche aux flancs loqueteux des noyers tendres. Elle déroule des cordons blancs tout le long des rameaux, corrige les angles des aisselles, enfarine les aigrettes des pins et la grappe écarlate du «bourreau des arbres», s'insinue dans la spirale des feuilles sèches cramponnées dans la mort à la branche nourricière. La neige comble dans les aulnaies les petits chemins des lièvres, envahit le ravage de l'orignal, scelle dans son terrier la marmotte endormie. La neige précède dans le sentier le chasseur soli-

taire ; elle adoucit le vermillon de la tuque, gagne pour lui des épaulettes, raidit les poils de ses moustaches, lui colle les cils au coin des yeux ; elle tend des pièges sous ses pas, s'embusque au bout des rameaux verts pour le souffleter, et, quand il est passé, se hâte d'effacer la trace ovale des raquettes. Mais surtout, elle remplit les nids déserts : nids de crin, nids de mousse, et elle ensevelit sans retour l'amour et les chansons de la saison passée, la neige qui tombe, muette et blanche, sur nos grands bois !...

III

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos champs !...

La neige endort en les touchant, les mille vies de l'herbe. Elle obture les sombres galeries où, dans des attitudes hiératiques, les chrysalides accomplissent leur rite mystérieux ! Elle met en vigueur les clôtures de cèdre gris qui se hâtent, sans jamais y atteindre, vers un horizon toujours pareil. Elle efface sur le ciel pâle la flèche des girouettes, la ligne oblique des brimbales. Elle encotonne les squelettes des verges d'or chevelues, mortes au dernier baiser du soleil caduc, et cache sous un domino d'hermine les croupes blafardes des rochers erratiques.

Et parce qu'elle aime le silence, doucement, bien doucement, en leur mettant sur la bouche ses millions de petites mains, elle fait taire les ruisseaux, la neige qui tombe, muette et blanche, sur nos champs !...

IV

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos habits !...

Miniatures d'étoiles, phalènes minuscules, effilochures de tissus célestes et inconnus, ces choses jolies, et légères, et mouvantes s'accrochent à notre coiffure, atterrissent sur nos épaules, se jettent dans nos bras. Leur multitude nous fait sentir notre isolement, leur richesse de forme et leur blancheur déconcertent notre pauvreté et nos souillures.

Petit flocon de neige, là, sur mon bras, comme tu dois en connaître des choses de la terre, du ciel et de la mer !... Qui es-tu ?... D'où viens-tu ?... Serais-tu une goutte d'eau peccamineuse condamnée par le Maître de la nature à errer, travestie en étoile, sous des ciels boréaux ?... Il y a des jours, des mois peut-être, sous la coupole de feu d'un ciel équatorial, tu jouais, goutte de lumière, bijou liquide, sur les fleurs de pierre d'un rivage de corail. Aspirée dans un rayon de soleil, tu t'es

mise à courir le monde, par la route du firmament, tour à tour, vapeur, étoile ou perle !... Et tu t'en venais à ma rencontre, mignonne, et tout à l'heure, parmi tes millions de compagnes folâtres, tu me cherchais à droite, à gauche !...

Je t'admire, petit flocon de neige, ainsi posé sur un rayon de glace parmi les brins noirs de la laine, et j'ai peine à penser que, comme tous nos bonheurs d'ici-bas, tu n'es pas viable, qu'il faut que tu te fondes sous mon souffle ou que, sans m'avoir rien dit, tu t'en ailles te coucher avec l'infinie multitude de tes compagnes qui n'ont caressé personne, que nul œil n'a remarquées et qui attendront des semaines et des mois, le printemps meurtrier et libérateur.

C'est à regret que je te secoue de mon bras, fragile étoile venue des cieux, étoile de neige qui tombes, muette et blanche, sur mes habits !...

V

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos cœurs !...

Ses premières légions nous retrouvent chaque hiver, moins jeunes, plus courbés et plus éteints. La première tombée trouve toujours en l'intime

de nous-mêmes des décombres d'espérances, des cadavres de bonheurs sur quoi tisser ses faciles suaires. La neige retrouve taries des sources qu'elle avait laissées jaillissantes ; elle trouve des rides établies sur les ruines des sourires !...

La neige tombe, muette et blanche, la neige tombe sur nos cœurs !...



TABLE DES MATIÈRES

Préface, par M. Ernest Bilodeau 3

I.—*LONGUEUIL*

Le vieux Longueuil 13
La Traverse 22
Que pensez-vous de la glace ? 28

II.—*AU SEUIL DES LAURENTIDES*

Le village qui meurt 33
La montée du cimetière 36
La neuvaine 38
Le rocher erratique 40

III. —*LES COLLINES MONTÉRÉGIENNES*

La Montagne de Belœil 45
Le lac Seigneurial de Saint-Bruno 55
Suis allé au bois ! 58

IV.—*LA CÔTE SUD*

Le lac des Trois-Saumons 63
Le Rocher Panet 67
La Pointe-des-Monts 76

V.—*LE TEMISCAMINGUE*

Le lac Témiscamingue.................. 81
Ville-Marie.......................... 88
Maiakisis 95

VI.—*L'ÎLE-AUX-COUDRES*

La Croix de L'Islette.................. 105
Le couchant.......................... 111
La petit Laurent..................... 116

VII.—*ANTICOSTI*

La Pointe-aux-Graines.................. 123
Profils d'Anticostiens 134
La Baie Sainte-Claire.................. 142

VIII.—*LES ÎLES DE LA MADELEINE*

Les Madelinots......................... 147
Le Havre-au-Ber........................ 186
L'Étang-du-Nord 197
Le Havre-aux-Maisons................... 207
La Grande-Entrée....................... 234
La Grosse-Isle......................... 255
Brion.................................. 269

IX.—*TROIS CHANSONS*

La chanson des Liards.................. 287
La chanson des C mes................... 291
La chanson de la Neige................. 296

